This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

QUELQUES MOTS

SUR LE

SCHISME ORIENTAL

PAR

J. DE SERGY

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
RUE RICHELIEU, 67

1859

Digitized by Google

BF157
S4.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

QUELQUES MOTS

SUR LE

SCHISME ORIENTAL

J'ai lu dernièrement deux brochures qui ont paru sous ce titre : *Quelques mots sur les communions occidentales, par un chrétien orthodoxe;* l'une, en réponse à un article publié dans la *Revue des Deux-Mondes* par M. Laurentie; l'autre, à l'occasion d'un mandement de feu Monseigneur l'archevêque de Paris.

Le jour étrange sous lequel l'auteur s'efforce de faire apparaître le catholicisme me porte à examiner la valeur réelle du moyen dont il se sert pour atteindre ce but. C'est là l'unique intention des lignes que je vais tracer, et, par conséquent, je me crois en droit de mettre de côté, tout d'abord, les appréciations d'un écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* sur le sens et

Digitized by Google

571939

le régime de l'Eglise orientale, appréciations dont je ne tiens point à me faire le champion. J'écarterai également de la discussion l'opinion personnelle de feu Monseigneur l'archevêque de Paris sur la portée de la dernière guerre, tout en faisant remarquer à l'auteur des brochures, que cette opinion, ne portant point sur un article de foi, n'en est point un pour les catholiques, et que, par la même raison, la papauté n'avait pas à se prononcer.

J'ignore si une guerre de religion est possible; mais, ce que je puis affirmer, c'est que l'Église catholique est une; c'est que pour cette Église une guerre de religion ne saurait être partielle. Elle n'intéresse pas l'Église, ou bien elle intéresse la totalité de l'Église, et, dans ce dernier cas, la voix du chef suprême se serait fait entendre.

Le silence de Rome nous suffit donc pour savoir qu'il n'y a pas eu de guerre de religion dans ces derniers temps. Mais l'auteur des brochures, dans le but de creuser plus profondément le sillon qui sépare les deux Églises, avait intérêt à poser ainsi ce fait, et pour masquer son intérêt, il s'est adroitement emparé de quelques paroles échappées à un évêque au moment où il bénissait les armes de ses concitoyens.

Cependant l'auteur tient trop à démontrer le caractère religieux de la dernière guerre pour ne pas fournir ses propres preuves à l'appui. Tout en avouant la difficulté qu'il y a à distinguer les desseins de Dieu au milieu des événements humains, il est frappé de ce fait que, d'un côté, il y a dans la lice : catholiques, protestants et musulmans, et de l'autre des orthodoxes

Digitized by Google

seulement. C'est de ce fait qu'il conclut étrangement au caractère surtout religieux de cette lutte; c'est de ce fait qu'il conclut indirectement, mais plus étrangement encore, à l'irrémissibilité de la scission entre le monde catholique et le monde orthodoxe, tandis qu'il ne veut point voir un fait, à mon avis, bien autrement réel, bien autrement concluant : c'est la tendance irrésistible qui attire les uns vers les autres les catholiques et les orthodoxes seuls, au milieu même des emportements d'une lutte gigantesque.

S'il nous est permis d'entrevoir les desseins de Dieu à travers les événements humains, n'est-ce pas dans ce fait plutôt qu'il faudrait les chercher; et ne vaut-il pas mieux voir dans la guerre politique les prémisses de la paix religieuse, que d'y rechercher péniblement les caractères d'une guerre de religion? — Mais la logique humaine ne voit que ce qu'elle veut voir.

Ces deux faits, du reste, l'article de M. Laurentie et le mandement de Monseigneur de Paris, n'ont point arrêté longtemps l'auteur des brochures; ils lui ont uniquement servi de prétexte pour établir entre le catholisme et l'orthodoxie un parallèle tout à l'avantage de cette dernière. Je passe donc à l'examen de ce parallèle et de la situation étrange qui, pour la première fois, y est faite au catholicisme.

Trois points essentiels caractérisent l'argumentation de l'auteur et lui servent de base. C'est d'abord la question historique; puis un reproche de rationalisme imputé à l'origine du catholicisme, et enfin, dans la dernière brochure, une dépréciation des sacrements

Digitized by Google

et de la prière catholique. Une fois ces points de départ bénévolement admis, il est facile à l'auteur de combattre à outrance et de vaincre le mannequin qu'il s'est subitement créé dans ce but. La valeur réelle de ces points de départ résiste-t-elle à une analyse sérieuse et à un examen de bonne foi ? Voilà ce que je veux m'efforcer de rechercher.

L'auteur tranche tout d'abord la question historique à son profit, sans étayer sa conclusion d'aucune preuve sérieuse. Je dirai plus : il la rejette tout entière dans une note de deux lignes avec un laisser-aller superbe et une habileté sur laquelle il importe d'appeler l'attention.

Après l'assurance incidemment et plusieurs fois réitérée que c'est l'Église catholique qui s'est séparée de l'Église orthodoxe, nous trouvons tout à coup une petite note dans laquelle il est dit que la moralité des hommes n'est pour rien dans le débat, et que « le pape faussaire n'a rien à reprocher au patriarche usurpateur ». Quel est, en effet, le lecteur indifférent ou prévenu qui se défierait ainsi de la calomnie habilement cachée sous le voile transparent de l'aveu ? Loin de moi la prétention d'approfondir la question historique ; j'ai voulu seulement faire ressortir la manière dont l'auteur des brochures se comporte à l'égard de cette question.

Je crois, pour ma part, que la valeur des preuves historiques est toujours sujette à caution ; que l'on pourrait accumuler de part et d'autre, dans ce débat, documents sur documents, et volumes sur volumes, sans que la raison humaine pût, à elle seule, et au point

Digitized by Google

de vue uniquement historique, se mettre en possession d'une solution irréfragable.

Mais la Providence, dans son inépuisable sollicitude, avait prévu la double inanité de notre science et de notre raison, et leur avait réservé un guide plus sûr que les documents écrits d'une main faible sur une matière périssable : *Verba volant, scripta manent;* telle est la formule que le pauvre bon sens des hommes accepte partout avec confiance. Mais la valeur des écrits historiques s'anéantit par leurs contradictions mêmes, tandis que l'esprit divin, bénissant sans cesse la parole traditionnelle, imprime à sa faiblesse le caractère d'une vérité incontestable, et nous force à nous écrier, par un sublime et divin contre-sens : *Scripta volant, verba manent.* La tradition, voilà le guide merveilleux qui, à travers le triste labyrinthe des décombres historiques, nous mènera toujours d'un pas certain sur les traces de la vérité religieuse. Est-ce à dire qu'il me faille tracer ici le magique tableau de la tradition catholique dans toute son étendue ? Cette grande et belle tâche serait, sans nul doute, au-dessus de mes forces, et d'ailleurs elle n'est point indispensable au but que je me propose. Je me bornerai, encore une fois, à constater ici comment l'auteur des brochures se comporte à l'égard de cette tradition : cela suffira pour apprécier la valeur de ses conclusions. Certes le chrétien orthodoxe ne pouvait méconnaître la suprême importance de la tradition, ni se dispenser de toucher à cette question dominante.

Mais comment faire, quand la supériorité manifeste du catholicisme brille à cet égard d'un éclat que des

Digitized by Google

nuées de sophismes ne parviennent pas à ternir? L'auteur a pour ces circonstances difficiles un moyen à lui, moyen d'une faiblesse évidente, mais dont il se sert à défaut d'autres. Il prend alors à parti le protestantisme, et, remportant sur ce dernier une victoire facile, il s'efforce d'envelopper adroitement le catholicisme dans la solidarité de la défaite. Ainsi, pour la tradition, l'auteur, après avoir démontré aux protestants la nécessité d'une tradition, après leur avoir fait voir que, la répudiant dans le principe, ils étaient obligés, dans le fait, d'en adopter une, telle quelle, l'auteur, se reportant sur le catholicisme, ne peut, malgré tout son mauvais vouloir, lui refuser la supériorité à cet égard. Le catholicisme n'a jamais méconnu le principe de la tradition. Il en possède incontestablement une, mais cette tradition est dénaturée. Dénaturée? depuis quand, et pourquoi? Ici vient le grand moyen, l'imputation gratuite d'une tache originelle. La cause de tout le mal, c'est la soi-disant introduction dans le catholicisme d'un élément rationaliste à une époque que l'auteur décrète de son propre chef être l'origine du catholicisme. L'élément rationaliste n'a pu dénaturer la tradition catholique par cette raison toute simple qu'à aucune époque, ni sous aucune forme, il ne s'est introduit dans le sein de l'Église. C'est ce que j'espère démontrer subséquemment.

Il me suffira, quant à présent, de constater que, du propre aveu de l'auteur des brochures, dénaturée ou non, le catholicisme est en possession d'une tradition non interrompue. Je ferai remarquer qu'il n'en est pas de même dans l'Église orthodoxe. Sentant l'impossi-

Digitized by Google

bilité de continuer une tradition dans l'isolement du schisme, elle a clos la sienne avec le deuxième concile de Nicée. Le souvenir même du schisme n'a pu revêtir le cachet traditionnel, car aucun acte véritablement ecclésiastique n'est venu le consacrer. Si l'Église d'Orient, après la fatale époque de la scission, avait constamment élu des chefs suprêmes qu'elle eût nommés vicaires de Jésus-Christ; si elle avait assemblé des conciles qu'elle eût appelés œcuméniques, grande eût été la perplexité de notre foi, péniblement éclairée par la lumière vacillante de notre raison. Certes, au point de vue purement humain, la chose paraît possible; mais la grâce divine, une fois descendue sur la terre avec la révélation, ne le permit pas. Dieu n'a pas voulu que ce don précieux de l'intelligence qu'il nous a fait fût complétement inutile dans le domaine de la foi. Reconnaissant que la tradition par son essence même est inévitablement continue, puisqu'elle n'est autre chose que la véritable histoire de l'humanité à sa plus haute expression, il nous est facile de faire le choix entre une tradition close et une tradition non interrompue. Il nous est facile de reconnaître que la seule tradition réelle que possède l'Église orthodoxe est identique à celle du catholicisme, et que depuis la séparation elle n'en possède plus. La seule tradition est donc celle de l'Église catholique, représentée par la succession vivante de deux cent cinquante-six vicaires de Jésus-Christ, depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX, tradition sublime et majestueuse, aussi grande que l'humanité qui commence avec elle et ne s'arrête point au moment où j'écris.

Digitized by Google

Avant d'aller plus loin, il est un point sur lequel je crois nécessaire de m'expliquer brièvement. J'ai dit comment trois traits essentiels me paraissent servir de base à l'argumentation de celui que je m'efforce de réfuter en ce moment. L'auteur des brochures, en poursuivant leur développement, fait, à chaque ligne, jaillir de sa plume, soit une objection, soit un reproche adressé au catholicisme ou aux écrivains catholiques. L'abondante richesse d'idées que l'on ne saurait contester à l'auteur des brochures, la supériorité manifeste de son style, lui rendent cette tâche facile; et, d'ailleurs, l'attaque dans ce cas a un privilége de laconisme dont il serait difficile à la défense d'user. Je ne prendrai donc point ses objections une à une pour les livrer à une analyse minutieuse : car, d'un côté, je ne veux point nuire à la clarté du débat, en sortant des limites restreintes que je me suis proposées, et de l'autre, je suis convaincu qu'une fois les bases fondamentales de la discussion ramenées au véritable point de vue que je veux établir, ces objections tomberont d'elles-mêmes. Je n'en veux prendre qu'un exemple pour montrer la manière de faire de l'auteur, et je le choisirai parmi les plus saillants, puisqu'il se rattache à une question de dogme. L'auteur prétend que M. Nicolas, écrivain catholique, dont il se plaît à reconnaître le caractère sérieux, démontre l'existence du purgatoire par quatre citations, dont la première de Platon, et la dernière de Châteaubriand. Je ferai observer à l'auteur qu'il est un principe que personne n'ignore, non-seulement dans le sein de l'Église catholique, mais encore dans celui de l'orthodoxie : c'est

Digitized by Google

que le dogme ne se démontre pas. Dire qu'une vérité dogmatique se trouve à l'état intuitif soit chez des païens, soit même chez des individus n'ayant aucune croyance, c'est une chose permise et naturelle, dans tout livre à la fois savant et religieux : ce n'est point une démonstration dogmatique. Le chrétien orthodoxe prétendrait-il nier le dogme de la Très Sainte Trinité, parce que quelqu'un viendrait lui dire que la prescience de cette vérité chrétienne se retrouve dans les mystérieuses profondeurs du paganisme hindou? Je l'avoue, à peine avais-je lu les premières pages des brochures que j'examine ici, que, frappé du talent supérieur qui s'y révélait, je m'attendais à n'y trouver aucun reproche banal, aucune objection puérile. Je ne fus donc point étonné de n'y pas voir les spectres de la Saint-Barthélemy et de l'Inquisition se dresser à leur place accoutumée. Mais en face des nombreux reproches du genre de celui que je viens de citer, force m'a été de reconnaître que la banalité seule du reproche, et non sa puérilité, répugnait à l'auteur.

J'aborde la question capitale, qui me paraît être la clef de voûte des attaques dirigées contre le catholicisme dans les deux publications que j'examine.

Un principe rationaliste s'est introduit dans l'Église à une époque que l'on voudrait lui assigner comme origine. Depuis, tous ses efforts pour s'en débarrasser ont été vains : elle porte dans son sein ce germe fatal.

J'ai dit plus haut que j'espérais démontrer la non-introduction d'un principe rationaliste dans le sein du catholicisme. Je me suis servi d'une expression imprudente et qui ne rend point exactement ma pensée.,

Digitized by Google

Certaines choses ne peuvent point se démontrer rigoureusement, et l'injustice du reproche qui nous est adressé est de ce nombre. Ce que je prétends mettre en évidence, c'est que les preuves dont l'auteur des brochures se sert à l'appui de son dire sont tour à tour ou mal fondées, ou insuffisantes, ou insuffisamment démontrées. L'auteur puise naturellement une partie de ses preuves dans la question historique contemporaine du schisme, question qu'il a tranchée à son profit, j'ai dit plus haut comment; puis dans la vie extérieure de l'Église et dans son attitude pendant la période historique qui sépare l'époque de la scission des temps plus modernes; puis enfin dans l'apparition de l'esprit protestant et rationaliste, qu'il considère comme une conséquence logique des tendances catholiques. Je m'arrêterai le moins possible à la question historique, sur laquelle j'ai déjà dit mon opinion en général. Si l'auteur avait apporté des preuves sérieuses, une étude et des recherches minutieuses eussent peut-être été nécessaires; mais il suffira de peu de mots pour établir la valeur réelle de ce que j'appellerai des allégations, et non des preuves historiques. Certes l'élection arbitraire du patriarche Photius est bien historiquement le point de départ du schisme, mais en quoi consiste donc l'attitude rationaliste de l'Église dans cette occurrence? Elle a toujours affirmé la suprématie du pontife romain et son droit divin de gouverner l'Église au nom de Jésus-Christ, dont il est le vicaire. Elle a fondé ce droit sur les paroles évangéliques, dont l'enseignement se transmettait de siècle en siècle par l'ordre même du divin Sauveur. Qu'y a-

Digitized by Google

t-il de rationaliste dans tout ceci? Mais, il faut le dire franchement, ce n'est point de rationalisme qu'on nous accuse en réalité, quand on touche à la question historique : rationalisme est un mot décent pour dire jonglerie et bien pis encore. Pour le prouver, je n'ai qu'à reproduire encore une fois la petite note dont j'ai déjà parlé et qui résume si laconiquement le débat : « *Le pape faussaire n'a rien à reprocher au patriarche usurpateur.* » Tout le monde sait quel est le patriarche usurpateur et quel siége il a usurpé, l'auteur n'a pas besoin de le nommer. Quant au pape, c'est bien différent : lorsqu'on oppose un pape au patriarche Photius, l'esprit se porte naturellement vers le pape Nicolas, son antagoniste pendant de si longues années; mais quel faux aurait été commis, je ne dis pas par le pape lui-même, mais sous sa papauté? Il n'en est nullement question chez les historiens de quelque mérite, à quelque parti qu'ils appartiennent. Ce n'est donc pas de lui qu'a voulu parler l'auteur des brochures; et pourtant je me permettrai de lui faire observer, en passant, que pour une pareille allégation on pourrait bien se donner la peine de nommer au moins celui qu'on accuse, surtout quand son nom n'a pas la notoriété que l'on ne saurait contester à celui du patriarche Photius.

L'auteur voudrait-il parler du pape Jean VIII et de la lettre écrite par ce souverain pontife à l'empereur Basile? Effectivement le texte latin de cette lettre, qui contenait les conditions auxquelles le pape consentait à l'élection du patriarche après la mort de saint Ignace, le texte latin, dis-je, n'est pas conforme

Digitized by Google

au texte grec. Est-ce sur cette non-conformité que l'auteur voudrait baser, de son propre mouvement, l'accusation de faux? Je ferai remarquer d'abord que le texte grec est une traduction, et que, même dans le cas de doute, il serait logique d'accorder la priorité à l'original. De plus, les auteurs orthodoxes dignes de quelque estime à cause d'un certain désir d'impartialité s'accordent à dire que toute recherche sérieuse sur l'authenticité relative de ces textes ne peut qu'être infructueuse, et que cette question ne peut être résolue que par le doute. Telle est donc la base complétement nulle sur laquelle l'auteur des brochures, de son propre chef, s'est plu à fonder historiquement l'accusation d'un rationalisme faussaire. En le suivant dans cette voie qui se condamne d'elle-même, je ne trouve plus qu'un seul fait digne de mention et qui se rattache par une analogie singulière à celui que je viens d'examiner. La valeur historique du rationalisme que l'auteur nous impute est de telle nature, que, pour la consolider, des accusations de faux sont inévitables. Voici donc venir les fausses Décrétales dont la papauté aurait voulu étayer le principe de son autorité, et qu'elle aurait ensuite rejetées comme un échafaudage inutile, une fois l'édifice de sa supériorité assuré par la crédulité publique. Ce fait se réduit à ceci : un savant théologien d'Allemagne mit au jour, dans le neuvième siècle, un recueil d'actes ecclésiastiques. Entraîné par un zèle mal entendu, subjugué peut-être par la passion religieuse dans son acception étroite, au moment où cette question vitale de l'autorité était agitée en Orient par quelques évêques jaloux, il inséra

Digitized by Google

effectivement dans son recueil des Décrétales controuvées. Le fait est vrai. Mais comprend-on que l'auteur des brochures se croie le droit d'envelopper le catholicisme tout entier dans la faute d'un seul homme? Le monde catholique lui-même a baptisé ces documents du nom de fausses Décrétales, et ne les connaît point autrement. L'auteur des brochures pourrait peut-être retrouver dans l'histoire religieuse des actes qui condamnent ces Décrétales; mais j'affirme qu'il ne saurait en citer un par lequel le pouvoir suprême s'appuie sur ces documents incriminés. Voilà pourtant ce qu'il aurait dû faire pour que son accusation eût quelque valeur, et nous avons le droit de lui dire, jusqu'à preuve du contraire, qu'elle n'est point fondée, et que, encore une fois, les allégations historiques sur lesquelles s'appuie le reproche de rationalisme et de faux sont d'une valeur nulle. La première n'est pas même admise par les historiens orthodoxes qui ont été pris de quelque velléité d'impartialité; la seconde est abandonnée depuis longtemps par les écrivains protestants, qui en ont reconnu toute la futilité.

Il est toujours facile de remuer avec une plume ingénieuse les cendres du passé, pour y tracer la formule absolue de quelque grave accusation, qui, en réalité, n'est guère plus discutable qu'un hiéroglyphe incompris. Les preuves sérieuses manquent d'ordinaire; l'accusation procède par affirmations non démontrées. La dénégation pure et simple de la défense devrait posséder aux yeux des juges une valeur égale. Tel n'est point le cas, et la justice humaine est ainsi faite qu'elle exige souvent des preuves incontestables

Digitized by Google

pour renverser des accusations dénuées de preuves. Ce fatal hommage rendu à l'esprit de destruction constitue le triste apanage de l'attaque. C'est ainsi que l'auteur des brochures a cru pouvoir formuler nettement contre le catholicisme l'accusation d'un rationalisme éclos dans le sein de l'Église, à une époque que dix siècles séparent de celle dans laquelle il nous a été permis de vivre. Des accusations aussi graves et aussi catégoriques sont plus difficiles à formuler dans le présent, surtout quand elles s'adressent à la majesté d'une église. Ne pouvant alors frapper au cœur, l'adversaire cherche tous les endroits qu'il croit sensibles, et la multiplicité des blessures partielles doit suppléer à la blessure mortelle qu'il ne peut donner. L'accusation se perd dans les détails et dans les choses secondaires dans lesquelles un esprit subtil peut facilement trouver à redire; mais efforçons-nous toujours de ramener l'imputation qui nous est faite à sa plus simple et plus sérieuse expression, et examinons consciencieusement la valeur qu'elle peut avoir. Je commence par le déclarer tout d'abord, je doute qu'un esprit impartial qui se livrerait à un examen attentif et logique puisse se faire une juste idée de la nature du reproche qui nous est fait. Que déplore, en effet, l'auteur des brochures? Est-ce le rationalisme qui est une trop grande part accordée à la raison humaine et qui aboutit aux dernières limites du libre examen? Est-ce le dogmatisme absolu et cette infaillibilité de l'autorité qui répudie la raison pour ne laisser place qu'à la foi et à la révélation? En effet, nous le voyons tour à tour nous reprocher ces deux choses opposées. Croit-il que

Digitized by Google

nous soyons coupables à la fois de ces deux tendances extrêmes qui paraissent s'exclure? J'adopte sa croyance et je lui dis que l'Église ne pouvant à la fois accorder à la raison trop ou trop peu, nous sommes autorisés à croire qu'elle tient dans ses mains bénies de Dieu la juste balance entre la raison et la foi, dont elle a mission d'accomplir et de sauvegarder l'union légitime jusqu'à la consommation des siècles.

Une seule objection d'une gravité apparente pourrait s'élever contre l'exposé que je viens de faire et la conclusion que j'en ai tirée. Je n'ai point voulu tourner la difficulté, ni prêter à l'auteur des brochures un contre-sens qui ne serait point dans sa pensée. Il n'a point entendu que nous fussions à la fois coupables de dogmatisme trop absolu et d'un rationalisme sans frein; il a voulu dire que les tendances rationalistes, se développant par l'esprit même de l'Église et sous son influence, atteignent enfin des proportions menaçantes pour la sécurité du catholicisme. L'Église, pour se sauver elle-même, se plaît dans la réaction d'un pouvoir absolu, qui, lui-même, est aux yeux de nos adversaires un nouveau danger. Ce serait donc à des époques différentes que se rattacherait tantôt le reproche d'une tendance rationaliste, tantôt celui d'une soumission aveugle à une autorité despotique. Certes, en soumettant l'histoire de l'Église au microscope défectueux de la science humaine, on peut être amené à une conclusion de ce genre : car on peut prendre les fluctuations de l'esprit humain et l'instabilité de ses tendances pour les fluctuations et l'instabilité de l'esprit même de l'Église. On peut, dans cette

Digitized by Google

vie commune de l'humanité et de l'Église, confondre ce qui est humain avec ce qui est de Dieu ; on peut surtout, à tel ou tel moment donné, méconnaître le sens véritable de la vie religieuse sur cette terre, car elle se compose d'un ensemble que tout le monde ne peut pas voir.

C'est dans cet ensemble que se trouvent des réponses victorieuses à toutes les incertitudes ; c'est en le contemplant dans toute sa splendeur que je consens à dire, avec l'auteur des brochures, que l'Église est en même temps trop croyante et trop rationaliste, c'est-à-dire qu'elle est au-dessus de l'homme et qu'elle le dépasse toujours dans ce miracle continu qui satisfait également notre foi et notre raison, et qui n'en est que la merveilleuse et juste alliance, à chaque instant bénie par la grâce de Dieu en son Église.

Je passe maintenant à l'examen des inductions que l'auteur veut tirer, dans le même sens, de la vie plus récente de l'Église et du mouvement catholico-historique qui se continue dans les temps modernes.

Ici les inductions de l'auteur reposent sur les bases fragiles de la philosophie de l'histoire, et se perdent souvent dans les méandres indécis de cette science nouvelle. Tantôt il déduit nos tendances rationalistes des paroles de tel ou tel écrivain catholique ou protestant animé d'un désir de conciliation, et conclut que l'Église est prête à faire des concessions dans le but unique d'étendre les limites de sa domination. Est-il besoin de dire que les paroles d'écrivains isolés n'engagent pas la responsabilité de l'Église, et qu'un argument de cette nature, pour avoir quelque

Digitized by Google

valeur, devrait pouvoir s'appuyer sur un acte ecclésiastique.

Il va sans dire qu'en se livrant à des recherches de ce genre, on peut trouver des pages défectueuses et qui prêtent à la critique, même chez les écrivains du plus grand mérite, et nous le croyons fermement. Depuis que le monde est monde, un seul livre s'est adressé à la fois à l'esprit et au cœur de l'humanité, sans participer à leur double faiblesse; mais ce livre, qu'il n'est pas besoin de nommer, parole du Dieu vivant, ce livre est un miracle.

Tantôt l'auteur, dans des pages pleines de verve et d'éloquence, fait un tableau saisissant de l'Église aux prises avec le mouvement historique, tendant une main secourable aux rois et l'autre aux peuples, prêchant à ceux-ci la persévérance, et l'espérance à ceux-là, se mêlant, en un mot, aux choses de la terre et se confondant avec elles.

Je le dirai franchement. je n'attache point à ce réquisitoire émouvant toute l'importance qu'on pourrait lui attribuer. Je crois, pour ma part, qu'il serait facile de restreindre sur ce point la discussion dans des limites très resserrées et de réserver la solidarité de l'Église. Je crois que sa légitime influence dans les choses de ce monde ne saurait lui être reprochée, que c'est en vain et à tort qu'on voudrait l'isoler du mouvement général de l'humanité. Telle est, à nos yeux au moins, l'importance de l'Église et la valeur du sentiment religieux, que nous ne saurions l'isoler d'aucun de nos actes. Nous n'avons point de cavité à part dans le cœur pour Dieu; c'est par tout notre être

Digitized by Google

qu'il est aimé ou méconnu, et par conséquent la vie politique des nations, qui n'est que la vie collective des individus, a dû se trouver intimement liée aux phases différentes de l'histoire de l'Église. En distinguant ce qu'il faut attribuer à l'esprit même du catholicisme de ce qui appartient aux hommes, on pourrait répudier toute attaque; mais je veux faire une part plus large à l'accusation, pour ne pas être soupçonné de vouloir répondre par une fin de non-recevoir. Un illustre prédicateur l'a dit du haut de la chaire catholique: « L'Église est assez forte par le souffle divin qui l'anime; elle a assez de sève et de vie pour pouvoir, sans crainte aucune, montrer ses plaies à ceux qui voudraient s'en réjouir, et leur permettre d'y toucher. » Il l'a dit, et après lui je le confesserai sans hésitation, l'Église de Dieu a des plaies. Mais je ferai observer qu'aujourd'hui déjà elles ne se présentent plus qu'à l'état de cicatrices. Cependant l'Église de Dieu a des plaies; et comment pourrait-il en être autrement? La religion, qu'est-ce, si ce n'est le rapport du créateur à la créature, et de la créature au créateur?

Dans ce rapport, Dieu nous élève toujours en nous appelant à lui, et nous abaissons Dieu sans cesse en le portant avec nous. L'Église, qu'est-elle autre chose que le nœud symbolique qui unit ces deux termes du rapport miraculeux : la perfection divine et la misère humaine?

Ce que l'Église a d'exclusivement divin, ce sont les sacrements, la vérité dogmatique absolue et l'autorité infaillible qui en est l'interprète et la gardienne. Hors

Digitized by Google

de ces limites surnaturelles, l'Église n'a jamais prétendu à l'infaillibilité non plus qu'à l'impeccabilité. Elle s'est appelée elle-même l'Église militante ; et que signifierait ce mot si elle possédait en tout la perfection absolue? La perfection implique le triomphe immédiat en toutes choses. Le jour de la révélation eût été le jour de la victoire, et depuis longtemps l'Église n'aurait plus à combattre. Le divin Sauveur savait bien qu'il n'en serait point ainsi, et l'univers entier adresse à toute heure au Père éternel les significatives paroles de la sainte prière que le fils nous a enseignée : « Que votre règne arrive. » Le règne de Dieu n'est point arrivé, et l'Église du Seigneur, militante encore, combat sans relâche pour assurer son triomphe. Qu'on l'accuse donc de s'être, dans les entraînements de la sainte lutte, trop intimement liée aux destinées et parfois même aux faiblesses humaines : nous préférons ce reproche à celui d'un isolement improductif. Elle combattra le monde au nom de la vérité parfaite qu'elle possède; elle se combattra elle-même par le fait de l'autorité toute-puissante qui peut à toute heure lui imposer des réformes salutaires, et ne cessera de combattre que le jour où le règne de Dieu sera venu.

Je ne sais si j'ai clairement rendu ma pensée; je crains qu'on ne s'empare de mes paroles pour leur donner un sens et une extension qu'elles n'ont pas. Peut-être, en les résumant sous une autre forme, parviendrai-je à leur assurer une signification plus précise.

L'Église, à la fois divine et humaine, a pour mission de veiller sur cette terre à la santé des âmes et

Digitized by Google

de préparer leur salut définitif. Comme le médecin que la charité conduit au chevet des malades peut contracter des maladies qu'il s'efforce de guérir, de même l'Église, dans son contact incessant avec l'humanité, n'est point à l'abri de toute contagion des souffrances qui constituent le triste apanage de l'homme social. Mais il existe cette différence essentielle entre le médecin du corps et le médecin de l'âme, que l'Église, en aucun cas, ne saurait être atteinte dans ses organes vitaux, le Christ ayant de tout temps déposé dans son cœur le baume inaltérable de son amour. L'esprit saint communiquant sans cesse la vérité éternelle à l'autorité qui la dirige, l'Église peut, sans rien redouter, continuer à travers les siècles son œuvre suprême. Pour l'auteur des brochures, c'est surtout cette autorité infaillible attribuée au chef de l'Église qui constitue le symptôme flagrant et souverain du rationalisme. Pour être conséquent avec lui-même, le chrétien orthodoxe a nié, non pas seulement la légitimité de l'autorité pontificale dans notre Église, mais il a rejeté complétement le principe même de l'autorité. En effet, on ne comprendrait point une autorité sans infaillibilité. Évidemment une autorité n'existe qu'à la condition d'être obéie, et une autorité religieuse susceptible de se tromper ne saurait revendiquer l'obéissance. Or l'Église orthodoxe ne possédant point d'autorité infaillible, ses défenseurs n'ont d'autre alternative que d'invoquer comme seule autorité réelle celle du concile œcuménique antérieur au schisme, ou de rejeter d'une manière absolue le principe même de l'autorité.

Digitized by Google

C'est à ce dernier parti que l'auteur des brochures s'est arrêté : car il sentait bien que le principe de l'autorité une fois admis, non-seulement cette autorité doit être infaillible, mais encore toujours vivante, toujours présente, toujours agissante, toujours prête à calmer toutes les inquiétudes et à résoudre tous les doutes. La négation parut donc plus logique à l'auteur ; mais l'erreur n'a point d'issue logique, et le chrétien orthodoxe qui repousse aujourd'hui le principe de l'autorité, repousse par là même celle des conciles, sur lesquels sa foi repose. S'il recule épouvanté devant les prémisses posées par lui, il est obligé de renoncer au système qu'il a adopté, de reconnaître la nécessité de l'autorité infaillible, et de reporter la discussion sur le choix à faire entre l'autorité catholique et l'autorité orthodoxe. Il se retrouve devant la difficulté à laquelle l'auteur des brochures a voulu se soustraire adroitement, et il ne lui reste plus qu'à déplorer l'absence de l'autorité vivante, qui l'enferme d'une manière fatale dans le cercle infranchissable de l'erreur. L'auteur des brochures rapporte dans les pages qu'il a tracées une conversation fort spirituelle qu'il eut avec un pasteur protestant, et dans laquelle il lui démontra d'une autre manière péremptoire la nécessité d'une tradition. Je me permettrai de parler ici d'une conversation à laquelle je n'ai point assisté, mais qui m'a été racontée par tant de personnes dans la capitale que l'auteur habite, que je me crois assuré de son authenticité. L'auteur se trouvait en discussion avec un de nos compatriotes éclairés sur un point important de l'orthodoxie.

Digitized by Google

Dans le désaccord qui régnait entre les deux interlocuteurs, l'idée d'un arbitrage fut adoptée par eux. L'adversaire de l'auteur proposa de s'en rapporter à l'opinion du métropolitain de Moscou, Philarète. Le chrétien orthodoxe dénia ce choix et proposa l'évêque actuel de Tambof, Macaire. Naturellement la conversation en resta là, et les deux évêques, qui se trouvaient sur ce point dans la même divergence d'opinion que les deux fidèles, ne furent pas interrogés.

Ai-je besoin de tirer une conclusion et de montrer encore une fois la nécessité de cette autorité que l'auteur prétend être une conception rationaliste, lorsqu'il n'affirme point qu'elle étouffe complétement la raison et la liberté humaines? L'auteur confond le libre et sage exercice de la raison avec le rationalisme; et de cette confusion d'idées et de mots naît la confusion des reproches les plus opposés. La raison est une noble faculté que la Providence nous a donnée pour nous en servir comme d'un instrument précieux dans les limites des recherches permises. Or l'autorité, loin d'en entraver dans ces limites le libre usage, est au contraire la condition suprême de notre liberté d'action, dans ce sens. En effet, pour se servir en toute liberté d'un instrument quelconque, une chose est utile, et deux sont indispensables. Il est utile de connaître la nature de l'instrument que l'on possède. Il est indispensable d'en connaître le maniement et la destination. Que ferait de sa liberté un ignorant entre les mains duquel on mettrait un microscope ou un télescope sans lui apprendre la destination de ces instruments et la manière de s'en servir? Quel serait le

Digitized by Google

fruit de ses recherches s'il voulait avec le télescope pénétrer le mystère de la vie des infusoires, et s'il voulait à l'aide du microscope s'initier aux lois du mouvement planétaire ?

Nous ne connaissons point la nature de notre raison ; nous ne savons qu'une chose, c'est qu'elle est d'une nature débile et bornée. Mais l'autorité d'un enseignement infaillible nous apprend quel usage nous en pouvons faire, et quelles sont les limites mystérieuses que notre raison ne saurait franchir et où la foi seule nous attend. L'autorité qui, bannissant la licence, nous assure la liberté complète dans le domaine de la raison, nous devient-elle utile dans les régions que la foi seule habite ? Bien au contraire. La nécessité nous en apparaît encore plus grande et plus absolue. Je crois superflu de chercher à le démontrer. Les croyances déistes et païennes, qui malheureusement couvrent encore une trop grande partie du globe, portent avec elles leur triste enseignement, et nous montrent dans leurs sectaires fervents où peut mener la foi dépourvue du frein salutaire de l'autorité. La foi sans l'autorité n'est plus qu'un guide incertain et trompeur, n'est plus qu'une boussole désorientée et follement livrée aux courants variables des passions ou aux rêves de l'imagination. La foi sans l'autorité n'a plus de mesure ; la foi sans l'autorité qui en définit l'objet n'est plus qu'un compas tout large ouvert dans le plan indéfini des misères humaines, qui, pour vouloir tout embrasser, n'embrasse rien, et dont une pointe s'appuie sur le fanatisme, tandis que l'autre se perd dans la superstition. Telle est la sublime importance de l'au-

Digitized by Google

torité, qu'elle nous est également indispensable dans les régions de la foi et dans le domaine de la raison, Telle est la cause suprême qui en fait la clef de voûte de l'édifice catholique, et le signe indélébile de la véritable Église fondée en ce jour où notre divin Sauveur dit au chef des apôtres : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* »

L'auteur des brochures complète ses preuves du rationalisme qu'il nous impute, en faisant observer que le protestantisme a pris naissance dans le monde catholique, et qu'il s'est partout arrêté aux fonctions de l'orthodoxie. Cette observation est aux mains de l'auteur une arme à deux tranchants qui lui sert, d'une part, à repousser le reproche de tendances protestantes attribuées à l'Église orthodoxe dans un article de la *Revue des Deux-Mondes;* et, de l'autre, à compléter la série des attaques qu'il dirige contre le catholicisme; et quoiqu'elle ne se trouve pas précisément dans l'ordre que j'ai suivi, elle n'en occupe pas moins la place importante que je lui assigne. Je l'ai déjà dit, je n'ai nulle envie de me faire le champion de la *Revue des Deux-Mondes*, mais je puis me dispenser de constater ici le motif qui a pu l'induire en erreur. Je ne crois point que l'orthodoxie ait en réalité des tendances protestantes, mais il n'en est pas moins vrai que souvent les opinions individuelles des classes éclairées revêtent des formes protestantes par l'insuffisance d'un enseignement efficace. Le mobile de ce protestantisme inconscient est une vélléité de tolérance pour les doctrines rivales; vélléité qui aurait pour but de mettre

Digitized by Google

par réciprocité la doctrine orthodoxe à l'abri de tout examen embarrassant. Ce n'est point sur ce terrain indécis que s'est placé l'auteur des brochures. Il n'est point tolérant pour les autres doctrines, et la sienne seule porte avec elle le cachet de la perfection. Cette attitude, si peu commune aux fidèles de l'orthodoxie, qu'on peut l'appeler nouvelle pour eux, n'a que le mérite tristement adroit d'exploiter au profit de l'erreur une situation qui n'appartient qu'à la vérité. Du reste, la tolérance et l'intolérance successives des opinions individuelles compromettent également la vérité orthodoxe. En effet, il est manifeste que, dans le premier cas, la nature même de la vérité lui interdit toute tolérance doctrinale pour l'erreur, et, dans le second, l'erreur intolérante étant obligée de se définir d'une manière plus rigoureuse, devient par cela même plus facile à confondre. C'est précisément cette attitude absolue prise par l'auteur, dans la question capitale de l'autorité, qui m'a permis de lui montrer où le menait la négation complète de ce principe, et dans quel cercle vicieux elle le renfermait. Quant au protestantisme, je pourrais me borner à dire qu'il n'a point entamé l'orthodoxie, par cette raison toute simple que le feu ne brûle pas les cendres; mais je recule devant la sévérité de cette expression, et je crois que d'autres causes peuvent être alléguées à juste titre pour expliquer ce fait. Dans les pays grecs, l'invasion musulmane a plus profondément rattaché les peuples à leur foi, et leurs souffrances mêmes les ont préservés de la contagion: car, d'habitude, le malheur n'est point rationaliste. La lutte contre un principe mauvais exalte

Digitized by Google

le sentiment religieux, et il est à remarquer que parmi les nations occidentales qui se sont rangées sous la bannière de la réforme, il faut compter toutes celles qui n'ont point eu à combattre sur leur territoire le glaive de Mahomet. Cette considération n'est point tout à fait étrangère aux destinées de la Russie et à ses luttes contre les Tatares et les Musulmans. La jeunesse de notre nation et la sève qui coule à pleins bords dans ses veines l'ont préservée aussi et, espérons-le, la préserveront longtemps encore de l'esprit rationaliste, sous quelque forme qu'il se présente. Je ne touche point à la question palpitante des sectes, et ne veux point renoncer à l'espoir que la sagesse du gouvernement, unie à la sagesse du peuple, parviendra à écarter ce danger plus grand que ne le veut l'avouer l'auteur des brochures.

Des conditions particulières ont donc seules empêché l'irruption du flot protestant dans les pays gréco-slaves, et sont la seule cause réelle du fait qu'on nous oppose.

L'apparition même du protestantisme au sein du monde catholique ne saurait, à juste titre, confirmer l'imputation de rationalisme qui nous est faite. Elle se rattache au don même de la vérité, que nous tenons de Dieu, et à cette opération mystérieuse par laquelle la vérité divine devient, pour ainsi dire, humaine en tant qu'elle devient propriété de l'homme. La vérité s'établit dans le monde par un travail analogue à celui qui, dans la fermentation d'un vin généreux, le débarrasse de tout principe malsain. Telle est la double origine du rationalisme logique, qui est l'incrédulité, et

Digitized by Google

du rationalisme inconscient, qui est le protestantisme.

Nous confirmerons cette déduction en nous reportant, s'il est possible, à un ordre d'idées plus élevé, et en invoquant une loi plus générale encore : toujours le mal à côté du bien ; la plus grande décadence à côté de la plus grande perfection. C'est là une des faces de ce grand mystère du libre arbitre. L'homme n'était pas encore créé que la créature la plus parfaite, l'ange, était déjà précipité des hauteurs de la perfection dans les abîmes éternels du péché. Il fut un moment où l'homme n'était point encore coupable et où l'ange était déjà tombé. En tirez-vous cette conclusion que l'homme est plus parfait que l'ange ? Non, certes ! Toujours à côté de la plus grande élévation morale le plus grand abaissement. Telle est la loi qui nous apparaît dans les profondeurs de l'histoire religieuse et de l'histoire sociale. Ne vous étonnez donc point si la religion la plus parfaite, le catholicisme, voit à tout moment se dresser à ses côtés les plus grandes erreurs religieuses. L'incrédulité et le protestantisme sont les anges déchus du catholicisme ; mais cette chute, qui s'est accomplie dans le temps, n'a point pour mesure la profondeur infinie de l'éternité ; l'heure de la réconciliation est peut-être plus proche qu'on ne le pense. Prions et espérons que bientôt l'Église pourra, dans la bienheureuse étreinte d'un indicible amour, presser sur son sein ses anges égarés.

Les efforts que l'auteur fait pour déprécier la prière et les sacrements catholiques constituent plus particulièrement l'objet de la seconde brochure ; ces efforts sont précédés ou entremêlés de tableaux défavorables

Digitized by Google

à l'Église, et dans lesquels la verve du peintre doit suppléer aux déductions logiques du dialecticien. Ces tableaux me rappellent ces dessins grotesques au moyen desquels l'esprit moderne de dénigrement s'est attaqué aux hommes les plus respectables et aux choses les plus nobles. Je répondrai peu de choses à ces allégations où le mot remplace la pensée, où le mot seul pourrait blesser ceux qui n'en rechercheraient point le sens avec attention. Quelle est en effet la valeur de mots pareils à ceux-ci ? Église-État, compte courant entre Dieu et l'homme?— La voici, telle qu'elle m'apparaît : Vous appelez l'Église catholique Église-État, parce que vous êtes frappé, malgré vous, de son admirable organisation hiérarchique. Nous accepterions ce mot si la mauvaise intention n'en était point manifeste ; nous l'accepterions, car il est bien que l'Église, destinée à répandre la plus grande perfection dans la société humaine, soit sur cette terre l'emblème de l'état social à sa plus haute expression. Vous nous parlez de compte courant entre Dieu et l'homme, d'un Dieu créancier et d'un homme débiteur ; et vous nous imputez des expressions que vous seul avez imaginées. Ici, comme tout à l'heure, c'est l'expression seule qui est mauvaise et dénigrante : car il est certain que l'homme examinant l'état de son âme devant Dieu, se demandant ce qu'il doit à Dieu et ce qu'il a fait pour lui, se trouve toujours le débiteur de son père éternel. Il y a peut-être même plus d'humilité chrétienne à se servir de ces expressions familières et à traiter, pour ainsi dire, familièrement nos affaires avec Dieu, qu'à chercher dans les replis d'une vaste intelligence une manière

Digitized by Google

d'agir plus élevée et un point de vue plus abstrait. Le chrétien orthodoxe reproche encore à l'Église d'avoir déclaré que la foi et les œuvres étaient indispensables au salut. Il affirme que ce phénomène n'était point nécessaire pour couper court aux interminables discussions qui avaient pour objet de savoir si la foi seule pouvait sauver, ou si la simultanéité des œuvres et de la foi était indispensable au salut. La foi, dit-il, implique inévitablement l'œuvre; et la prière à peine murmurée au fond du cœur est déjà une œuvre. Nous conviendrons sans peine que la vraie foi a pour effet immédiat de produire l'œuvre; nous conviendrons que la prière qui, du fond de nos cœurs, s'élève vers Dieu, est déjà une œuvre avant d'être parvenue à nos lèvres. Et s'il plaît à l'auteur d'analyser au point de vue grammatical cette vérité que l'Église a formulée ainsi pour écarter tout sujet d'erreur, nous ne discuterons point sur l'inculpation de pléonasme.

L'Église n'est point un corps universitaire, — et Dieu en soit loué !

C'est au contraire avec le sentiment d'une grande sympathie que nous avons lu les belles pages que l'auteur consacre à la prière. Ces pages, toutes pleines de vérité, de piété et d'onction, sont parfaitement catholiques. Mais l'auteur en tire tout à coup une conclusion qui ne se rattache en rien aux pages qui la précèdent. Après avoir indiqué la difficulté qui existe pour les protestants à se trouver en communion de pières, il affirme que dans l'Église catholique aussi la communion de prières n'existe pas. La liturgie latine en usage parmi nous est la seule cause de ce mal ir-

Digitized by Google

réparable. Faut-il discuter sérieusement une preuve de ce genre? C'est ce que je me demande. L'auteur avoue lui-même qu'en Russie les prières se font en slavon, mais il ajoute que ce n'est point un principe de l'Église orthodoxe, et cela seul constitue à ses yeux pour cette Église le privilége exclusif d'une communion de prières. Qu'il interroge les fidèles des différents rites orientaux qui ne sont point séparés de l'Église, et il apprendra que le fait de la liturgie latine n'est point érigé en principe dans la catholicité. Par cela seul cette objection tombe comme les autres.

Je serai très bref aussi sur l'examen du parallèle entre les sacrements catholiques et les sacrements orthodoxes. L'infériorité qu'il attribue au catholicisme repose tout entière, non pas dans des divergences sur le sens intime et réel des sacrements, mais dans des différences dans leur exercice disciplinaire. L'Eglise n'a jamais été absolue dans sa discipline; elle l'a, dans sa sagesse suprême, de tout temps réglée sur des causes diverses qu'il appartient à elle seule d'apprécier; et aujourd'hui encore elle admet dans les diocèses orientaux des règlements qu'elle n'applique pas dans ceux d'occident: d'où résulte que la différence dans la partie disciplinaire des sacrements n'implique nullement l'idée d'infériorité pour l'une ou l'autre Eglise. Cependant je ne puis me dispenser de relever quelques-unes des observations de l'auteur. Il reproche aux théologiens catholiques des discussions et des recherches trop minutieuses sur le sacrement de l'Eucharistie. Il leur reproche d'avoir cherché à établir une doctrine trop rigoureusement définie au sujet de

Digitized by Google

la transsubstantiation, et d'avoir ravalé ce mystère divin à des proportions humaines, au point, dit-il, d'en avoir fait une question de chimie. J'écarte de la discussion ce dernier mot, auquel je ne veux point répondre, et je dis à l'auteur qu'il confond la religion avec la théologie, de même que naguère encore il confondait le libre usage de la raison avec le rationalisme.

Je l'ai déjà dit : la religion est le rapport efficace entre le Dieu créateur et l'homme créature. La théologie est la science tout humaine de ce rapport. Elle s'exerce, il est vrai, sous le contrôle immédiat de l'Eglise, mais l'autorité laisse à ses prêtres et à ses fidèles une grande latitude dans leur pieux désir de connaître les saints mystères, et n'intervient que pour arrêter les égarements qui s'attaqueraient à l'immuable vérité du dogme défini.

Plus loin, de très belles pensées sur la signification intime du mariage viennent aboutir à cette conclusion que le sens véritable de ce sacrement est dénaturé dans l'Eglise catholique par le fait même de son indissolubilité. L'union intime de l'homme et de la femme, l'union exceptionnelle de deux créatures que Dieu a faites l'une pour l'autre, constituent certainement le caractère distinctif du mariage. Ce sacrement à deux peut évidemment être profané par l'un des deux ou par tous les deux ; mais de là ne découle point pour l'Eglise la nécessité d'annuler ou pour mieux dire de reprendre le sacrement. D'ailleurs nous ne nous expliquerions pas bien comment elle pourrait agir dans ce cas avec rectitude, sans trahir l'inviolabilité des

Digitized by Google

consciences et sans troubler la sécurité des familles. Sans, du reste, poursuivre une discussion théologique, qui est au-dessus de nos forces, nous ferons observer encore une fois que l'objection s'adresse à la partie disciplinaire du sacrement, et que l'absence de conformité complète à ce sujet dans les textes évangéliques paraît avoir confié à la sagesse de l'Eglise l'application opportune de telle ou telle discipline. C'est ainsi qu'elle a établi le célibat sacerdotal dans les diocèses occidentaux, et qu'elle tolère le mariage des prêtres dans les rites de l'orient. L'Eglise orthodoxe use également pour son clergé de ces deux disciplines différentes. Le sacrement de l'ordre n'en est pourtant nullement atteint dans l'opinion de l'une ou l'autre Eglise. Aussi n'est-ce point là que l'auteur a été chercher des armes efficaces contre ce sacrement. Il nous adresse une objection de tout autre nature, et par laquelle il est au moins parfaitement conséquent avec lui-même, car elle nous ramène en face de cette question d'autorité, la seule question qui nous sépare en réalité. Le sacrement de l'ordre acquiert une signification complète par l'élévation progressive de l'inférieur à une degré supérieur, et l'imposition des mains est le signe efficace de l'ordination. Nul ne peut être ordonné que par ceux qui se trouvaient avant lui à un degré supérieur. D'où l'auteur conclut que le sacerdoce catholique aboutit à une inconséquence hiérarchique qui compromet le sacrement de l'ordre: car, en effet, le Pape, chef de l'Eglise, ne peut être élevé à cet ordre suprême que par des égaux. C'est évidemment la conclusion à laquelle doit être amené quiconque re-

Digitized by Google

pousse la doctrine surnaturelle de l'autorité. Celui-là, en effet, doit nécessairement confondre l'ordre et la juridiction; celui-là ne saurait comprendre que le Pape, au point de vue de l'ordre, n'est pas plus qu'un autre évêque, mais que sa juridiction s'étend sur toute la chrétienté. Cette juridiction, il la tient de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui l'a attachée au siége de Rome. L'élection du Saint-Père ne constitue donc pas une consécration a un degré supérieur de l'ordre ecclésiastique : elle constate simplement la prise de possession du pouvoir juridique. Quiconque repousse, au nom de la raison humaine, le principe d'autorité dont cette juridiction découle doit nécessairement conclure à une inconséquence : car l'anneau miraculeux qui unit le fini à l'infini, l'homme à Dieu, l'Eglise de la terre à l'Église du ciel, ne saurait être compris par la raison humaine, et le Pontife suprême, qui le porte à son doigt, ne saurait être consacré par des mains humaines. Sa consécration, c'est la parole toujours vivante du Christ à saint Pierre; c'est le miracle du Saint-Esprit, toujours prêt à parler par la bouche des successeurs du chef des Apôtres; c'est, en un mot, l'autorité surnaturelle et divine qui est le caractère essentiel de la véritable Eglise, et qui réside tout entière dans l'infaillibilité du saint siége apostolique et dans la catholicité de ces pouvoirs spirituels.

Si je suis parvenu à me faire comprendre, j'espère avoir ramené à leur valeur réelle les bases sur lesquelles repose l'argumentation de l'auteur des brochures, et que je résumerai ainsi : question historique éludée ou tranchée par des affirmations non démon-

Digitized by Google

trées ; imputation d'un rationalisme reposant, en définitive, sur la présence d'une autorité anti-rationaliste, et, par conséquent, uniquement démontrée par son absence même ; dépréciation de la prière catholique par une motif futile, des sacrements pour une cause disciplinaire indépendante de leur sens réel.

Dans cette dernière partie, en examinant spécialement le sacrement de l'ordre, l'auteur revient à cette question dominante de l'autorité, pour la combattre par une voie qui, sans être plus heureuse, est plus nouvelle. Au fond, c'est l'autorité seule qui nous sépare, et toute l'argumentation de l'auteur se réduit à répudier purement et simplement le principe de l'autorité. Je pourrais aussi condenser ma réponse dans une formule qui n'est étrange que par son extrême simplicité : il faut une autorité, quand cela ne serait que pour nier l'autorité ; je veux dire que l'attitude absolue prise par l'auteur des brochures dans la question de l'autorité n'implique nullement une attitude identique de la part de l'Église à laquelle il appartient. Il n'en résulte aucunement que l'Église grecque tout entière repousse le principe de l'autorité, et, pour qu'une semblable attitude eût une valeur réelle, il faudrait qu'elle s'appuyât sur un acte ecclésiastique commun, et qui, de quelque manière qu'il se produisît, ne saurait être autre chose qu'une manifestation de l'autorité. Ce cercle vicieux de l'autorité réprouvée par l'autorité est évidemment une impossibilité, et, en attendant qu'elle se réalise, nous ne trouvons, grâce à Dieu, que des opinions individuelles à combattre.

Digitized by Google

Loin de moi la pensée d'avoir, dans les pages qui précèdent, mis en évidence la perfection de la doctrine catholique, non plus que d'y avoir prononcé contre l'orthodoxie une condamnation suffisamment motivée. Un vrai savoir, une plume habile et un profond sentiment religieux seraient seuls à la hauteur de cette tâche suprême. Je ne prétends point à ce que les orthodoxes qui liront ces lignes soient convaincus après les avoir lues; tout ce que je veux espérer, c'est qu'ils resteront dans le doute sur la valeur réelle des arguments qu'on nous oppose, et chercheront encore à s'éclairer. En vérité, jusqu'à présent le catholicisme et l'orthodoxie n'ont point été en présence. Il n'y a eu en présence qu'une opinion orthodoxe individuelle et une opinion catholique individuelle, avec cet avantage pour cette dernière qu'elle est subordonnée à une autorité qui peut la rejeter, la redresser ou l'approuver. En effet, le catholique qui, ébranlé par la lecture des brochures que j'examine, voudrait éclairer sa foi et savoir si c'est bien réellement à la doctrine de l'Église orthodoxe qu'il se rattache, ou si seulement il est séduit par une croyance dont l'auteur des brochures serait à la fois l'unique apôtre et le seul fidèle, ce catholique, dis-je, ne saurait à qui s'adresser. Il n'en serait point de même pour le fidèle de l'Église orientale que ces pages auraient pu toucher : il saurait, à coup sûr, à qui s'adresser pour savoir si la doctrine en est irréprochable, si elle est véritablement celle de l'Église, et non point une opinion individuelle ; il le saurait, car Rome est toujours prête à répondre au cri de toute âme troublée.

Digitized by Google

C'est un bonheur que, de nos jours, les âmes se troublent encore au souffle des idées religieuses; c'est un symptôme à la fois grave et consolant de notre époque, que de toutes parts commence à s'agiter de nouveau cette grande question de la réunion des Églises. Le chrétien orthodoxe auteur des brochures, le Père Gagarin dans ses publications, plusieurs écrivains, en analysant divers ouvrages récents, ont posé cette question et l'ont différemment résolue. En général, l'affirmation a été timide et la négation plus absolue. Il devait en être ainsi : car, en effet, de graves difficultés se présentent tout d'abord à l'intelligence humaine qui cherche à soulever le voile de l'avenir et à pénétrer les desseins de Dieu. Les moyens termes, quoique avancés par quelques-uns, doivent être, en définitive, rejetés, et on se trouve face à face avec ce grand événement d'un concile œcuménique, seul à la hauteur du grand résultat qui doit en sortir. Et comment ce concile se fera-t-il? Sera-ce dans la liberté complète et entière, d'où pourrait sortir un vote défavorable aux catholiques, et, par conséquent, antidogmatique, c'est-à-dire impossible pour eux? Les évêques d'Orient seront-ils, au contraire, liés par un engagement préalable, et ne viendront-ils au concile qu'avec un semblant de vote, d'où toute liberté, et par conséquent toute dignité, aurait disparu? Voilà le fatal dilemme contre lequel cette grande solution vient échouer. Que se passera-t-il donc? Une chose difficile à croire pour les hommes, mais qu'il sera facile à Dieu d'accomplir. Le concile sera parfaitement libre, et le résultat de cette délibération vien-

Digitized by Google

dra confirmer la vérité catholique. Ce qui embarrasse la faiblesse de l'homme n'embarrasse point la toute-puissance de Dieu! Il nous donnera ce nouveau miracle dans sa grâce infinie. La vérité que le monde oriental tient enfermée dans le sépulcre des événements historiques et des attachements nationaux, reparaîtra radieuse et libre, au grand étonnement de ses geôliers involontaires. Ainsi se terminera cette seconde passion du Christ en son Église, et s'accomplira cette seconde résurrection, qui sera l'aube de l'ère glorieuse où il n'y aura qu'un pasteur et un troupeau. Je ne saurais me dissimuler la minime importance qui pourra être attachée aux sentiments que je viens d'exprimer. Ceux qui pensent comme moi les accueilleront avec la sympathie de l'espérance, tandis qu'on verra naître le sourire du doute et de la pitié sur les lèvres de ceux qui ne partagent point mes convictions. Si ces derniers voulaient examiner avec impartialité ce qui se passe aujourd'hui dans la société chrétienne, peut-être apercevraient-ils dès à présent la génération de ce miracle, qu'un avenir béni de Dieu nous réserve. Je le crois sincèrement, tout est miracle autour de nous, à tout moment des miracles se font, mais nous ne les voyons pas toujours. Si j'ai affirmé avec tant d'assurance l'événement merveilleux par lequel doit s'accomplir la réunion des Églises, si j'ai formulé avec certitude le verdict qui sera prononcé par ce grand concile, c'est que, de notre temps même, tous les jours, aujourd'hui et partout, ce verdict est proféré avec une immense majorité par le monde chrétien. En effet, le monde chrétien se compose de trois

Digitized by Google

grandes familles qui embrassent l'univers par la catholicité de leur origine. Il suffit d'examiner avec attention comment elles se considèrent mutuellement, et quel est le jugement qu'elles portent sur elles-mêmes, pour se trouver en face du fait merveilleux que j'ai annoncé. Écoutons d'abord parler le sentiment catholique. Que dit-il? Il déplore que l'Église orthodoxe méconnaisse depuis quelques siècles la seule autorité qu'il considère comme étant réellement de droit divin; il déplore que l'orthodoxie ne se soit point associée aux grands actes ecclésiastiques qui ont eu lieu depuis la séparation; mais il appelle de tous ses vœux la réunion des deux Églises sœurs, et, pour lui, la supériorité de l'orthodoxie sur le protestantisme est égale à toute la distance qui sépare une religion d'une secte philosophique.

Écoutons parler maintenant le sentiment orthodoxe: il déplore dans le catholicisme une autorité à laquelle il attribue des empiétements illégitimes, et voit à regret les grands actes ecclésiastiques auxquels il n'a point pris part. Mais, comparant à son tour le catholicisme au protestantisme, son jugement est identique à celui que nous avions prononcé nous-même; pour lui aussi le catholicisme est une religion, tandis que le protestantisme n'est qu'une secte de philosophie. Quelle est, à son tour, l'attitude du protestantisme vis-à-vis des deux Églises chrétiennes? N'apercevant point dans l'orthodoxie l'autorité visible qui lui répugne par-dessus toutes choses, attribuant à l'Église orientale ce tolérantisme indulgent qui équivaut au doute philosophique, le protestantisme accorde à l'É-

Digitized by Google

glise orthodoxe toutes les sympathies qu'il refuse au catholicisme, et lui attribue une supériorité manifeste sur ce dernier. Que résulte-t-il des jugements mutuels que les trois branches de la famille chrétienne ont prononcés sur elles-mêmes? Le catholicisme et l'orthodoxie ont prononcé à l'unanimité la condamnation du protestantisme, et, par conséquent, toute opinion qui en est un résultat direct a été condamnée par la majorité des suffrages chrétiens. L'orthodoxie elle-même, unie au catholicisme, a frappé de réprobation le principe protestant et le verdict favorable à l'orthodoxie qui en résulte. Donc c'est l'opinion contraire qui recueille en réalité la majorité des suffrages, c'est au catholicisme qu'en réalité est attribuée la supériorité, c'est lui seul qui possède à l'état complet la vérité religieuse. Telle est l'opinion latente mais réelle du monde; tel est l'arrêt suprême que prononce tous les jours le concile œcuménique et permanent des consciences chrétiennes.

Je sais qu'on m'accusera de sophisme, mais je suis convaincu aussi que le reproche n'est pas fondé. J'ai appuyé mes conclusions sur des faits incontestables, et, pour les renverser, il faudrait pouvoir prouver que la préférence acordée par le protestantisme à l'orthodoxie n'a point pour origine réelle le principe protestant lui-même. Or, ceci est tellement vrai, qu'au moment où le mystère d'une conversion se prépare dans les profondeurs intimes d'un cœur protestant, au moment où la toute-puissante influence de la grâce divine lui fait reconnaître l'insuffisance et l'inanité des principes qui jusqu'alors le dirigeaient, au moment

Digitized by Google

où il les abandonne pour se jeter avec amour dans les bras de la vérité éternelle, ce n'est plus l'orthodoxie qu'il préfère, mais c'est bien au catholicisme qu'il se convertit. Des exceptions en sens contraire pourraient m'être objectées, mais toute personne impartiale et connaissant bien le mouvement religieux dans le monde chrétien devra reconnaître que l'immense majorité des cas obéit à la loi que je viens d'indiquer. J'ai donc été en droit d'affirmer que dès aujourd'hui les suffrages sérieux de l'orthodoxie sont acquis au catholicisme contre l'orthodoxie elle-même et sans qu'elle le soupçonne.

En m'appuyant sur toutes les considérations qui précèdent, j'affirme encore une fois qu'aujourd'hui, par une étrange aberration, une très grande partie du monde chrétien ne se fait point une juste idée de sa propre opinion sur la grande question religieuse qui nous occupe en ce moment. Cette aberration ne saurait être considérée que comme une punition de Dieu; elle nous est peut-être plus difficile à comprendre que le miracle même par lequel il plaira à Dieu de la dissiper. Dans ce commerce surnaturel qui a lieu entre Dieu et l'homme, nous ne sommes point étonnés de voir à certaines époques l'intervention divine se manifester sous la forme de miracle. Nous avons recherché comment, dans le présent déjà, Dieu prépare ce grand œuvre de la réunion des Églises; mais nous avouons que nous en attendons l'accomplissement du miracle seul. Cette pensée n'altère en rien notre confiance, qui s'élève au contraire jusqu'à la certitude. L'auteur des brochures ne partage en aucune façon notre es-

Digitized by Google

poir. Il conclut, comme je l'ai dit au début de cet écrit, à l'irrémissibilité de la scission entre le monde catholique et le monde orthodoxe. Le principe de l'autorité, rejeté par lui d'une manière absolue, devait nécessairement l'éloigner de toute idée de réunion avec ceux dont l'attachement à ce principe est absolu. Le schisme, pour lui, ne peut finir que par les conversions individuelles des catholiques. Rendons-lui cette justice de reconnaître qu'il ne paraît point avoir une grande confiance dans ce moyen. Quant à nous, catholiques, s'il ne plaisait point à Dieu de venir au secours de son Église d'une manière plus efficace, nous ne désespérerions point du résultat des conversions individuelles, et c'est là que nous placerions notre espoir. L'auteur des brochures nous appelle à lui au nom de la vérité que l'Église orthodoxe possède, dit-il, dans son sens intime, et dont il repousse le signe extérieur et visible, qui est l'autorité. C'est en ce peu de mots que se résume toute la doctrine du chrétien orthodoxe. Non-seulement nous ne pouvons admettre que l'autorité soit inutile à la vérité, mais encore nous ne croyons pas que telle soit l'opinion réelle de l'Église orthodoxe. Donc cette assertion n'a pour nous d'autre valeur que celle d'une opinion individuelle. Mais quand l'auteur, sentant bien qu'il faut offrir au monde quelque chose, s'écrie que l'Église orthodoxe possède la vérité dans son sens intime, ce n'est pas notre voix qui s'élèvera pour le contredire; oui, l'Église orthodoxe possède la vérité dans son sens intime, votre génie et votre instinct religieux ne vous ont point trompé. L'Église orthodoxe possède

Digitized by Google

la vérité dans son sens intime; mais elle est privée, par le fait de sa manifestation extérieure, de son signe visible, qui est l'autorité, et sans lequel la vérité elle-même ne saurait jouir sur la terre d'une vie complète et efficace. L'opinion doctrinale de l'Église catholique est parfaitement conforme à ce que je viens d'énoncer. Comment expliquer, en effet, d'une autre manière ce privilége étrange que l'autorité catholique réserve à l'orthodoxie; comment expliquer qu'à nos yeux l'Église orthodoxe continue dans l'isolement un sacerdoce véritable; comment expliquer que tous ses sacrements sont de vrais sacrements? Pourquoi le protestantisme ne jouit-il point à nos yeux d'une situation analogue? D'où vient, je le demande, ce privilége étrange de l'orthodoxie? Vous l'avez dit, elle possède la vérité dans son sens intime. Nous ne venons pas, comme on cherche à l'insinuer par un motif facile à comprendre, nous ne venons pas offrir orgueilleusement à l'Église orthodoxe l'aumône d'une vérité qu'elle ne posséderait point. Les prières que nous adressons au Très-Haut, les souhaits que nous formons sur la terre, n'ont d'autre but que de hâter le moment où, d'elle-même, elle se remettra en possession du signe extérieur de cette vérité qu'elle porte dans son sens intime. Ce retour à l'autorité, qui fut la sienne dans le principe, se complétera tout naturellement par l'acceptation des vérités qui ont été plus rigoureusement définies depuis l'époque de la séparation, et que l'Église orthodoxe n'a jamais repoussées par aucun acte ecclésiastique. Tel nous apparaît, sous un aspect que nous croyons être

Digitized by Google

vrai et simple, ce grand fait de la réunion des Églises, que nous appelons de tous nos vœux. Tel il nous apparaît, dépouillé de tout fiel et de toute passion terrestre; tel nous le livrons aux méditations pieuses et impartiales de nos frères orthodoxes, confiant pardessus toutes choses en la grâce de Dieu, seule toutepuissante.

Évoquons, en terminant, le souvenir majestueux des paroles de saint Jean, quand il s'écrie : « *Ils sont trois dans le ciel qui rendent témoignage, et ces trois ne sont qu'une seule personne.* »

Prions, afin que sur la terre aussi les trois Églises se fondent en une seule Église, afin que les trois personnes de la famille chrétienne ne soient plus qu'une seule personne, et ne rendent qu'un seul témoignage. Prions encore, afin que le règne de Dieu arrive; prions avec ferveur le Père, le Fils et le Saint-Esprit, afin que, dans un commun et suprême accord, l'humanité tout entière nous réponde : Ainsi soit-il!

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

QUELQUES MOTS

par un Chrétien orthodoxe

SUR LES

COMMUNIONS OCCIDENTALES

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. MEYRUEIS ET COMP.,
Rue Saint-Benoît, 7. — 1853.

Digitized by Google

Khomiakov, Alexeï

QUELQUES MOTS

PAR

UN CHRÉTIEN ORTHODOXE

SUR LES

COMMUNIONS OCCIDENTALES

A L'OCCASION

D'une brochure de M. LAURENTIE

PARIS

IMPRIMERIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE, ÉDITEURS

LIBRAIRIE, RUE TRONCHET, 2

—

LIBRAIRIE DE A. FRANCK, RUE RICHELIEU, 67.

—

1853

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTE DES ÉDITEURS

L'ouvrage que nous présentons au public est écrit par un chrétien de l'Eglise russe. Il s'élève à la fois contre le protestantisme et contre le romanisme.

Lorsqu'il nous a été offert avec demande d'en être les éditeurs, et que nous en avons eu pris connaissance, nous avons grandement balancé à accepter cette tâche, car il nous répugnait de nous rendre, non les organes, il est vrai, mais les intermédiaires d'une controverse portant sur les principes mêmes de notre chère et glorieuse Réformation.

Cependant, l'esprit élevé que l'auteur apporte dans sa discussion, le sentiment chrétien qui caractérise cet écrit nous causaient une sérieuse *tentation* d'ouvrir libéralement la barrière à ce nouvel adversaire dans une circonstance si exceptionnelle. Nous nous disions qu'il importe que chaque communion chrétienne soit entendue dans le grand débat qui a pour objet l'*Eglise;* que la bonne foi et l'intérêt commun, c'est-à-dire le triomphe de la vérité, l'exigent.

D'un autre côté, les protestants, nos coreligionnaires, ne seraient-ils pas étonnés, peut-être froissés, que nous nous fussions chargés d'une telle publication?... Ce doute nous retenait plus encore que notre répugnance personnelle, presque effacée par les considérations que nous venons d'énoncer. Libres pour nous-mêmes, mais liés à cause de la conscience d'autrui, nous hésitions sur le parti à prendre. C'est alors que, sur l'aveu motivé de notre embarras, la personne amie de l'auteur, qui avait récemment laissé le manuscrit entre nos mains, a eu la bonté de nous transmettre, avec l'autorisation de l'imprimer, la lettre qui va suivre. Cette lettre, comme on le

Digitized by Google

verra, était adressée à l'éditeur des œuvres de M. Vinet, et le priait de vouloir bien être celui du présent ouvrage. On sait que les amis de notre grand écrivain se sont donné, en publiant ses travaux, une mission spéciale toute d'amour pour sa mémoire et de pieux intérêt pour sa famille. Ils ne pouvaient donc satisfaire au vœu qui leur était exprimé : c'est ce qui, à défaut des éditeurs, avait fait jeter les yeux sur les imprimeurs des œuvres de M. Vinet, pour la mise au jour de cette brochure.

Après ces quelques explications que nous avons eu à cœur de donner ici, il ne nous reste qu'à reproduire la lettre qui les complète. Elle nous a d'autant plus facilement affranchis de tous nos scrupules qu'elle les avait en quelque sorte prévus de loin et qu'elle invoque pour les vaincre, d'une part les sentiments qui, nés d'eux-mêmes, les avaient d'avance ébranlés, et de l'autre le nom vénéré de l'homme qui, plus que personne, a contribué à nous les inspirer et à faire avancer les chrétiens protestants, et d'autres aussi, comme il paraît, dans la voie du devoir et du droit de la libre manifestation des convictions religieuses.

Nous sommes convaincus que, sur la lecture de cette lettre, tous les amis de la liberté de conscience nous approuveront.

C'est donc avec bonheur que nous rendons hommage à cette précieuse liberté, en en favorisant l'exercice à une voix qui ne s'est jamais fait entendre au milieu de nous, à un homme dont le noble caractère et la vive foi, empreints dans ses pages, nous font éprouver le respect et la sympathie qui accompagnent toujours, malgré d'importantes divergences, la communion spirituelle en Jésus-Christ.

C. M. et Cᵉ.

Paris, octobre 1853.

Digitized by Google

A MONSIEUR L'ÉDITEUR DES ŒUVRES DE M. VINET.

Monsieur,

Dans le conflit des opinions religieuses qui se partagent l'Europe, la voix de l'Eglise orientale ne se fait jamais entendre, et ce silence n'a rien que de très naturel, vu que tous les organes de la pensée européenne, écrivains ou éditeurs, appartiennent à la confession romaine ou aux différentes communions protestantes. Désirant, autant que je le puis, remplir cette lacune de la pensée religieuse générale et n'ayant cependant aucun rapport avec qui que ce soit hors de mon pays, je prends la liberté de m'adresser à vous, Monsieur, et de vous prier de vous charger de la publication d'une petite brochure que j'ai écrite sur quelques questions religieuses. J'ose espérer que, quelle que soit la différence de nos opinions, l'éditeur des œuvres de M. Vinet, d'un homme dont la haute intelligence et l'âme noble et pure ne sont peut-être appréciées nulle part aussi vivement qu'en Russie, ne se refusera pas à ce que je considère comme un acte de justice qui aurait mérité l'approbation de ce grand prédicateur de la parole évangélique.

Digitized by Google

Cette lettre qui vous parviendra viâ Oxford ou Londres, doit être accompagnée de l'écrit dont j'ose demander la publication, ainsi que d'une lettre de change pour couvrir les frais de l'édition.

Je ne me fais pas illusion sur la singularité de ma démarche, mais si vous avez la complaisance d'accepter la commission dont un inconnu prend la hardiesse de vous charger, permettez-moi de vous prier d'avoir encore l'extrême bonté de faire tenir quelques exemplaires de cet écrit aux personnes dont je joins ici les adresses.

Acceptez, Monsieur, l'assurance d'une reconnaissance que je vous crois acquise d'avance et de la profonde estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble et obéissant serviteur

IGNOTUS.

Mai 7 (vieux style) 1853, Russie.

Digitized by Google

Quand la calomnie attaque un pays, les citoyens de ce pays ont le droit d'y répondre; mais ils ont également celui de se taire et de laisser au temps le soin de justifier leur patrie. Elle ne perd rien à leur silence et trouve d'ailleurs dans son gouvernement et dans ses organes officiels un pouvoir chargé du maintien de sa dignité et de la défense de ses intérêts. Quant à l'humanité, elle ne perd rien aux accusations plus ou moins calomnieuses portées par l'ignorance ou la malveillance contre un pays ou une nation quelconque.

Il en est autrement de la religion ou de l'Eglise. Révélation de la vérité divine sur la terre, destinée par son essence à être la patrie commune de tous les hommes, elle ne permet à aucun de ses enfants le silence devant une calomnie qui attaque et dénature ses dogmes ou ses principes. — La terre et la matière sont le domaine de l'Etat : son arme est le glaive matériel. L'âme est le seul domaine de l'Eglise : la parole, le seul glaive dont elle puisse se servir, le seul qui puisse l'attaquer avec quelque succès. Répondre aux calomnies dont l'Eglise est l'objet n'est donc pas seulement un droit, mais un devoir pour tous ses membres. Se taire est un crime non-seulement à l'égard de ceux qui ont le bonheur de lui appartenir, mais encore et bien plus à l'égard de ceux qui pourraient l'avoir et que de fausses représentations peuvent éloigner de la vérité. Tout chrétien qui entend attaquer sa foi doit la défendre selon ses lumières, sans attendre une autorisation quelconque : car l'Eglise n'a pas d'avocats officiels.

Digitized by Google

Telles sont les considérations qui me mettent la plume à la main pour répondre, devant des lecteurs étrangers et dans une langue étrangère, à une attaque injuste dirigée contre l'Eglise catholique et orthodoxe.

Un article imprimé dans la *Revue des Deux Mondes*, et rédigé, à ce qu'il semble, par M. Tutcheff, diplomate russe, attribuait les difficultés de la question religieuse dans l'Occident à la suprématie de Rome et surtout au mélange des intérêts spirituels et temporels dans la personne d'un évêque-souverain. Cet article a provoqué en 1852 une réponse publiée par M. Laurentie, et c'est cette réponse qui demande une réfutation.

Je laisse de côté la question de savoir si M. Tutcheff, dans son article dont le mérite paraît du reste incontestable, même à son critique, avait énoncé sa pensée dans toute sa largeur, et s'il n'avait pas jusqu'à un certain point confondu les causes du mal avec ses symptômes. Ce n'est ni la défense ni la critique de mon compatriote que j'entreprends. Je ne veux que justifier l'Eglise des singulières accusations portées contre elle par M. Laurentie, et je m'en tiendrai uniquement à la question religieuse. Je voudrais pouvoir ajouter : « sans récriminations ; » mais je ne le puis. Mes courses à l'étranger et mes conversations avec des hommes éclairés et même savants de toutes les confessions qui se partagent l'Europe m'ont prouvé que, si la Russie est un pays à peu près inconnu au monde occidental, la pensée des enfants de l'Eglise est bien plus inconnue encore aux chrétiens qui suivent le drapeau romain ou l'étendard de la Réforme. Il me sera donc nécessaire de faire voir, jusqu'à un certain point, le jour sous lequel nous apparaissent les questions en litige entre Rome et les différentes communions germaniques pour pouvoir faire comprendre notre propre croyance et la logique de sa vie intérieure. Je ne dirai pas non plus que je tâcherai d'éviter toute hostilité dans l'expression de ma pensée : non. Je tâcherai seulement d'être juste, et d'éviter toute accusation, non-seulement ca-

Digitized by Google

lomnieuse, mais même d'une vérité douteuse. Je ne suis du reste nullement ambitieux de me donner un air d'indifférence envers ce que je crois être l'erreur.

M. Laurentie porte contre l'Eglise deux accusations principales. La première est qu'elle reconnaît un chef temporel, et il base là-dessus, entre la confession romaine et l'église orthodoxe, une comparaison qui ne tourne certainement pas à notre avantage. « Le pape, » nous dit-il, « est souverain temporel, mais non point parce qu'il est pontife. Votre chef est pontife, parce qu'il est souverain temporel. De quel côté se trouve la vérité? » Je ne cite pas exactement ses paroles, qui sont peut-être un peu prolixes, mais j'en rends fidèlement le sens. Avant de répondre, je ferai observer en passant que l'expression de *pontife* est une expression bien caractéristique, et que les latinisants feraient bien de l'éviter. Elle montre beaucoup trop la filiation de bien des idées dont le christianisme est fort douteux. Tertullien l'avait déjà remarqué et se sert du mot *pontifex maximus* dans un sens ironique. Du reste, ma réponse au premier chef d'accusation avancé par M. Laurentie sera bien simple. Il n'est pas vrai que nous reconnaissions un chef quelconque de l'Eglise, soit spirituel soit temporel. Le Christ est son chef et elle n'en connaît pas d'autre. Certes je n'accuse pas M. Laurentie d'une intention calomnieuse. Son erreur est probablement involontaire, et je suis d'autant plus porté à le croire que j'ai bien des fois entendu des étrangers avancer la même erreur, et cependant il me semble que la moindre réflexion devrait suffire pour la dissiper.

Chef de l'Eglise! mais, au nom du bon sens, de quelle église, s'il vous plaît? Est-ce de l'Eglise orthodoxe dont nous faisons partie? L'empereur de Russie serait donc le chef des Eglises gouvernées par les patriarches, de l'église gouvernée par le Synode grec et des églises orthodoxes dans l'empire d'Autriche? Une absurdité aussi flagrante ne saurait être admise même par l'ignorance la plus complète. Ou serait-il le

Digitized by Google

chef de l'église russe? Mais l'église russe ne forme pas une église à part : elle n'est qu'un diocèse de l'Eglise universelle. Ce serait donc le titre de chef diocésain que l'on donnerait à l'empereur, de chef soumis à la juridiction des assemblées générales de l'Eglise. Il n'y a pas d'alternative. Pour nous donner un chef visible de l'Eglise dans notre souverain, l'on n'a que le choix entre deux absurdités.

Chef temporel de l'Eglise! Ce chef a-t-il les droits du sacerdoce? a-t-il la prétention, je ne dirai pas à l'infaillibilité, qui constitue cependant le caractère véritable du chef de l'Eglise, mais au moins à une autorité quelconque dans les questions de doctrine? A-t-il au moins le privilége de décider les questions de dicipline générale? Quand sur tous ces points une réponse négative est la seule possible, je ne puis qu'admirer le manque complet de réflexion qui seul peut avoir donné à un écrivain le courage de lancer contre nous une accusation aussi dénuée de fondement, et l'ignorance générale qui seule peut l'avoir laissé passer sans la livrer au ridicule qu'elle mérite. Il n'y a certainement pas un marchand, un bourgeois, un paysan dans tout l'empire de Russie qui, en entendant pareille assertion, ne la prenne pour une mauvaise plaisanterie.

Et cependant l'expression de chef de l'église locale a été employée dans la législation de l'empire : mais cette expression a, dans la législation, une acception si complétement différente de celle qu'on lui donne dans les autres pays, qu'il n'est pas permis de s'en faire une arme avant d'avoir au moins essayé d'en comprendre le sens. La justice et la loyauté l'exigent.

Quand, après bien des désastres et bien des souffrances, la nation russe eut d'un commun accord élu Michel Romanoff pour son souverain héréditaire (car telle est la noble origine de l'autorité impériale en Russie), elle déposa entre ses mains tous les pouvoirs dont elle était elle-même revêtue. Par cette élection le souverain se trouva être chef du peuple dans les

Digitized by Google

affaires ecclésiastiques comme dans les affaires du gouvernement civil. Chef du peuple dans les affaires ecclésiastiques et en ce sens chef de l'église locale, mais uniquement dans ce sens. Le peuple ne remit pas et ne put pas remettre à son souverain des droits qu'il n'avait pas lui-même; et je ne suppose pas qu'on attribue au peuple russe l'opinion qu'il ait jamais pu régenter l'Eglise. Il avait dès l'origine une voix dans l'élection de ses évêques comme tous les peuples formant l'Eglise orthodoxe : cette voix, il put la confier à son représentant. Il avait le droit ou plutôt le devoir de veiller à ce que les décisions de ses pasteurs et de leurs conciles fussent exécutées : ce droit il put le confier à son élu et à ses successeurs. Il avait le droit de défendre sa croyance contre toute attaque hostile et violente : ce droit il put le confier à son souverain. Mais il n'avait aucune autorité dans les questions de conscience, de discipline générale, de dogme, de gouvernement ecclésiastique : il ne put donc pas la remettre à son Czar, et tous les événements postérieurs l'ont assez prouvé. Il y eut un patriarche déposé : il le fut non point par la volonté souveraine, mais par le jugement des patriarches d'Orient et des évêques nationaux. Le patriarche fut plus tard remplacé par un synode. Ce changement fut introduit, non par l'autorité du souverain, mais par les mêmes évêques orientaux qui avaient établi le patriarchat en Russie, du consentement de l'autorité civile. Ces faits montrent assez que le titre de chef de l'Eglise n'a d'autre sens réel ou possible que celui de chef de la nation dans les affaires ecclésiastiques, et certes, ce sens une fois admis, toutes les accusations basées sur une équivoque tombent dans le néant.

Mais peut-être que ce que l'histoire de Russie refuse, se trouvera pour nos accusateurs dans l'histoire byzantine, et ce sera Byzance qui sera chargée de justifier le titre de chef de l'Eglise donné à l'empereur dans la plus vaste acception de ce mot. Ce sera Byzance qui avec ses armes et le titre impérial nous aura fait passer la croyance à un chef temporel de l'E-

Digitized by Google

glise. Nous la baserions peut-être sur l'exemple du Paléologue que le désespoir et le désir d'acheter les secours de l'Occident avaient poussé à l'apostasie, ou sur celui des isauriens qui avaient par leurs exploits relevé la gloire militaire de l'empire, mais qu'un zèle mal dirigé et une présomption aveugle avaient jetés dans l'hérésie (ce qui ne manque pas de nos jours de leur mériter les éloges des historiens protestants), ou sur celui d'Héraclius, sauveur de l'état et protecteur déclaré du monothélisme, ou enfin sur celui du fils même de Constantin, de ce Constance dont la main de fer avait plié le pape Libère et s'était brisée contre la sainte intrépidité de l'évêque d'Alexandrie. Ce sera de Byzance que nous aurions adopté la théorie que tous ces princes hérétiques ou apostats étaient des chefs de l'Eglise ainsi que tant d'autres empereurs que les patriarches ont excommuniés pour contravention aux règlements de la discipline ecclésiastique. L'histoire du Bas-Empire répond encore plus clairement que celle de Russie, et dans ce cas nous ne nions pas la filiation de l'idée byzantine. Nous croyons encore comme les Grecs que le souverain, tout en étant le chef de la nation par rapport à beaucoup de choses tenant à l'Eglise, a droit aussi bien que ses sujets à la liberté de la conscience religieuse et de l'intelligence humaine, et n'est pas une espèce d'oracle mû par une puissance invisible comme on le prétend des évêques de Rome; que libre, il peut tomber dans l'erreur, et que cependant, si (ce qu'à Dieu ne plaise) un pareil malheur arrivait, malgré les constantes prières des fidèles, l'empereur ne perdrait aucun de ses droits à l'obéissance de ses sujets dans les choses temporelles et l'Eglise ne perdrait rien ni de sa grandeur ni de sa plénitude, car son véritable et unique chef ne lui fera jamais défaut. Il n'y aurait qu'un chrétien de moins dans son sein.

Cette explication, la seule que l'Eglise admette, suffira-t-elle pour imposer silence à la calomnie? Je crains bien que non. Pour ne pas en perdre les avantages, la malveillance se fera plus ignorante qu'elle ne l'est en effet (ce qui est beaucoup

Digitized by Google

dire dans bien des cas). Elle nous opposera la signature impériale attachée aux décrets du synode, comme si le droit de publier et de faire exécuter les lois était la même chose que le pouvoir législatif. Elle nous opposera l'influence du souverain dans la nomination des évêques et des membres du synode qui a remplacé le patriarche, comme si l'élection des évêques, voire même de ceux de Rome, n'avait pas, dans les temps les plus anciens, dépendu de la puissance temporelle (peuple ou souverain), et comme si elle n'en dépendait pas souvent encore de nos jours dans bien des pays de la confession romaine (1). Il est difficile de prévoir ce que le mauvais vouloir et la mauvaise foi pourront encore inventer de subterfuges : mais j'en ai dit assez pour que les gens de bonne foi (et je suis convaincu que M. Laurentie est de ce nombre) ne se permettent plus de répéter une accusation dénuée de tout fondement et ridicule aux yeux de tout homme impartial et éclairé.

La seconde accusation portée contre l'Eglise par M. Laurentie n'étant pas basée sur un fait, mais sur une tendance supposée, offre une réfutation moins facile. La tendance dont nous sommes accusés est une tendance vers le protestantisme. Je laisse de côté la question de savoir si ce second chef d'accusation n'offre pas quelque contradiction avec le premier. Il en serait ainsi, que nous n'y gagnerions rien, ayant prouvé la nullité de celui-ci. J'aborderai la question en face sans éviter toutes les raisons vraisemblables ou spécieuses qui pourraient militer pour nos adversaires; et c'est dans la réponse que je trouverai l'occasion d'expliquer, au moins en partie, le caractère trop méconnu de l'Orthodoxie. Mais avant de passer outre je ne puis m'empêcher de poser une question, nouvelle peut-être, ou qui du moins n'a jamais, que je sache, été approfondie. Pourquoi le protestantisme, après avoir enlevé à la

(1) Je ne parle que du principe au point de vue de l'Eglise, et non de l'application, qui, comme toutes choses au monde, peut souvent être défectueuse ou mêlée d'abus.

Digitized by Google

papauté la moitié de ses fidèles, ou peu s'en faut, est-il venu mourir aux confins du monde orthodoxe? On ne saurait attribuer ce fait à la différence de races : car le calvinisme, puissant en Bohême, en Pologne, en Lithuanie, en Hongrie, s'est arrêté subitement, non devant une race, mais devant une croyance. Cette question mérite l'attention des penseurs.

La tendance supposée de l'Eglise au protestantisme est une question de principes : mais avant de considérer la logique intérieure de la doctrine orthodoxe et de montrer combien elle est incompatible avec l'accusation mise en avant par M. Laurentie, et avant lui par un nombre infini d'écrivains de sa croyance, il n'est pas inutile de considérer le fait historique.

Le schisme d'Occident (mes lecteurs me permettront cette expression, la seule qu'admette ma conscience) a déjà virtuellement plus de mille ans de date. Comment se fait-il que l'Eglise patriarchale n'ait pas depuis ce temps donné naissance à un protestantisme de sa façon? comment au moins n'a-t-elle pas jusqu'à présent montré une tendance décidée à une réforme? L'Occident n'a pas, à beaucoup près, tardé aussi longtemps. A peine trois siècles s'étaient-ils passés que déjà les précurseurs de Luther et de Calvin se montraient la tête haute, le verbe assuré, avec des principes définis et des doctrines arrêtées. Nous opposer les schismes et hérésies nées en Russie serait indigne d'une polémique sérieuse. Certes, ces plaies spirituelles de la nation sont pour nous un sujet de vive douleur : mais il serait souverainement ridicule d'opposer ces malheureux produits de l'ignorance, et le plus souvent d'un zèle irréfléchi pour la conservation de quelques rites anciens, au protestantisme des savants précurseurs de la Réforme ; car je ne parle ni des Cathares, ni des Vaudois du Midi, ni des Picards et Lollards du Nord, mais des hommes qui, comme Okham ou Wicklef, ou plus tard encore l'immortel Huss, possédaient toute la science de leur temps et pouvaient hardiment lutter contre tout l'appareil théologique

Digitized by Google

de Rome, sans craindre d'autre défaite que celle que pouvait leur faire subir le bras séculier. Je parle des hommes qui, mourant comme les chrétiens des premiers siècles, pouvaient du haut de leur bûcher de triomphe, jeter à leurs bourreaux ce mot empreint d'une si sainte et si tendre bienveillance : *sancta simplicitas*, proclamant par là même que ce n'était ni dans l'ignorance qu'ils allaient chercher leurs armes, ni sur l'ignorance qu'ils comptaient fonder l'édifice de leur foi. Comment se fait-il que l'Orient, avec sa tendance supposée au protestantisme, n'ait pas produit de pareils hommes, ni de pareils mouvements religieux ? L'attribuera-t-on au sort malheureux du Bas-Empire? Mais cette explication qui, si je ne me trompe, a été donnée par M. de Maistre, ne peut satisfaire que des esprits très superficiels. L'empire de Byzance a encore eu de beaux jours et des époques glorieuses après le pape Nicolas Ier, témoins tant de triomphes remportés sur les Sarrasins, qui faisaient encore trembler l'Europe. D'ailleurs il faudrait être bien ignorant du caractère intellectuel des Grecs pour croire que les affaires politiques eussent jamais pu faire diversion chez eux aux questions religieuses. L'attribuera-t-on à l'ignorance? mais la Grèce, après le neuvième siècle, a encore eu de grands savants, des philosophes subtils et de profonds théologiens, et l'Occident qui leur doit beaucoup, devrait s'en souvenir. Puis cet empire de Russie, dans sa croissance progressive, offrait certainement un champ assez vaste à des doctrines nouvelles. Le dira-t-on indifférent à la foi? Une telle opinion peut être avancée et sera probablement admise par le plus grand nombre des lecteurs. Elle n'en serait pas moins complétement fausse. L'intérêt religieux est l'intérêt dominant du pays, et c'est ce dont ne douteront ni ceux qui ont assisté aux discussions animées qui ont lieu tous les ans sur la grande place du Kremlin, ni ceux qui savent que les voyageurs étrangers, avant Pierre Ier, étaient étonnés de voir le peuple, dans tous les carrefours de Moscou, prendre la part la plus active aux discussions reli-

Digitized by Google

gieuses qui s'étaient élevées entre le nord et le midi de la Russie sur le sacrifice de la messe. L'accusation de tendances protestantes est donc singulièrement démentie par l'histoire. Cette réfutation peut paraître suffisante aux yeux des gens que l'on considère comme pratiques par excellence, c'est-à-dire des gens, qui, en fait de choses possibles, n'admettent que la répétition de celles qui sont déjà arrivées et ne croient qu'aux pléonasmes historiques : mais je ne saurais la considérer comme telle. Un principe peut avoir été paralysé par des faits inaperçus ou dont l'importance nous échappe, par mille de ces forces impondérables qui font mouvoir les grandes masses humaines, sans que les contemporains les devinent. Généralement parlant, les contemporains lèguent leur ignorance à la postérité et les historiens ne se tirent souvent d'embarras, dans leurs explications du passé, qu'en appelant à leur secours le hasard des matérialistes, le destin de l'humanité des idéologues allemands, ou l'intervention divine des écrivains religieux, ce qui, presque toujours, n'est au fond qu'un aveu d'impuissance intellectuelle ; car si d'un côté, il est juste de reconnaître les voies de la Providence dans tout le développement de l'histoire, de l'autre, il n'est ni raisonnable ni peut-être conforme à l'humilité chrétienne de vouloir deviner les moments de l'intervention directe de Dieu dans les affaires humaines. Quoi qu'il en soit, l'absence d'un fait dans la sphère des idées religieuses, même pendant des siècles, ne saurait encore offrir qu'une présomption plus ou moins forte contre la tendance de ces idées vers ce fait, mais ne suffit pas pour prouver son impossibilité dans l'avenir. Il n'y a que l'impossibilité tirée du principe religieux lui-même qui soit convaincante, et qui puisse convertir la vraisemblance fondée sur l'histoire en certitude déduite par la raison.

Qu'est-ce que le protestantisme? Est-ce l'acte d'avoir protesté dans une question de foi qui le caractérise ? Mais alors les apôtres et les martyrs qui ont protesté contre les erreurs du judaïsme et les mensonges de l'idolâtrie étaient protes-

Digitized by Google

tants : tous les Pères de l'Eglise qui ont protesté contre les hérésies l'étaient aussi : toute l'Eglise qui proteste constamment et dans tous les siècles contre les erreurs de chaque siècle est constamment dans le protestantisme. Le nom de *protestant* ne définit donc rien. Est-ce le libre examen? Mais les apôtres le permettaient et le commandaient : mais les saints Pères ont défendu les vérités de la foi par les armes du libre examen, témoin surtout le grand saint Athanase dans sa lutte héroïque contre l'arianisme : mais le libre examen est de manière ou d'autre le seul fondement de la Foi véritable. La confession romaine condamne en apparence le libre examen : mais qu'un homme, après avoir librement examiné toutes les autorités de l'Ecriture et de la raison, vienne à admettre toute sa doctrine, le considérera-t-elle comme protestant? A plus forte raison qu'un homme, usant de la liberté d'examen, arrive simplement à la conviction que les décisions papales sont infaillibles en fait de dogme et qu'il n'a qu'à s'y soumettre, le condamnera-t-elle comme protestant? Et cependant ce point qui emporte après lui tous les autres, n'y sera-t-il pas parvenu par le libre examen? Enfin toute croyance, toute foi intelligente est un acte de liberté et part d'un libre examen préalable auquel l'homme a soumis, soit les phénomènes du monde extérieur et les mouvements des temps passés, soit les phénomènes de son monde extérieur et le témoignage de ses contemporains. J'ose dire davantage. Dans les cas exceptionnels, dans les cas où la voix de Dieu lui-même est venue chercher et relever une âme égarée ou déchue, l'âme qui se prosterne et adore a commencé par reconnaître la voix divine : elle a commencé par un acte de libre examen. Sous ce rapport les communions chrétiennes ne diffèrent l'une de l'autre qu'en ce que quelques-unes permettent l'examen de toutes les données, et les autres en restreignent le nombre. Attribuer le droit d'examen au protestantisme seul, c'est lui accorder l'honneur d'être la seule foi intelligente; et certes cette définition ne sera nullement goûtée

Digitized by Google

par ses adversaires et sera mise de côté par tous les penseurs un peu sérieux. Le protestantisme sera-t-il la réforme comme il avait espéré l'être dans les premiers commencements? Mais l'Eglise elle-même a constamment réformé ses rites et ses règlements sans qu'on ait jamais eu l'idée de la nommer protestante. Le protestantisme n'est donc pas simplement une réforme, mais la mise en doute du dogme existant, c'est-à-dire la négation du dogme traditionnel, ou de la tradition vivante (1), en un mot de l'Eglise.

A présent je le demande à tout homme de bonne foi, si accuser une Eglise qui est toujours restée fidèle à sa tradition, qui ne s'est jamais permis d'y rien ajouter ou d'en rien retrancher, qui considère la confession romaine elle-même comme un schisme de novateurs, si accuser une telle Eglise de tendances protestantes, n'est pas le comble de l'absurdité?

Le monde protestant n'est pas le monde du libre examen qui appartient à tous les hommes, mais c'est un monde qui en nie un autre. Otez-lui le monde qu'il nie, il est mort, car il ne vit que de sa négation. Le corps de doctrine qu'il garde encore, œuvre élaborée par l'arbitraire de quelques savants et acceptée par l'apathique crédulité de quelques millions d'ignorants, ne continue à exister que grâce à la nécessité de la résistance aux attaques de la confession romaine. Aussitôt que cette nécessité cesse de se faire sentir, le protestantisme se dissout en opinions individuelles sans lien commun. Et c'est là le but où tendrait une Eglise toute positive, qui depuis dix-huit siècles ne s'est jamais souciée d'aucune autre confession autrement que par le désir qu'elle a de voir tous les hommes revenir à la vérité? Poser la question, c'est y répondre.

Mais ceci ne saurait me suffire. J'espère pouvoir montrer que quelques hérésies ou quelques schismes que le temps et

(1) En parlant de la tradition j'entends, comme de raison, la tradition dogmatique et non la tradition légendaire.

Digitized by Google

l'esprit de mensonge puissent faire sortir du sein de l'Eglise, l'erreur ne pourra jamais y paraître avec le caractère protestant, auquel elle n'arrivera que par une longue filiation, comme il est advenu en Occident.

D'abord il est à remarquer que le monde protestant se divise en deux parts fort inégales quant au nombre et à l'importance, et que l'on ne doit jamais les confondre. L'une a sa tradition logique, tout en niant la tradition plus ancienne. L'autre se contente d'une tradition illogique. La première est composée des trembleurs, des anabaptistes et des autres sectes de ce genre. L'autre se compose de toutes les autres sectes qu'on nomme réformées. Ces deux moitiés du protestantisme ont un point en commun : c'est le point de départ, la négation de la tradition pendant plusieurs siècles : plus loin elles se séparent dans leurs principes. La première, qui du reste ne se rattache au christianisme que par un lien bien faible, admet une révélation nouvelle, une intervention directe de l'Esprit divin, et part de ce point pour former une Eglise ou plusieurs églises avec une tradition indubitable et une inspiration constante. La donnée peut être fausse, mais son application et son développement sont rationnels. La tradition acquiert une existence logique. Il en est autrement de la seconde moitié des réformés. Elle accepte la tradition de fait et la nie de droit. Un exemple fera sentir cette contradiction. En l'année 1847 je descendais le Rhin en bateau à vapeur, et j'entrai en conversation avec un respectable pasteur, homme éclairé et sérieux. La conversation se porta peu à peu sur des sujets religieux et particulièrement sur celui de la tradition dogmatique dont il niait la légitimité. Je lui demandai quelle était la confession à laquelle il appartenait. Il était luthérien. Quelles étaient ses raisons pour préférer Luther à Calvin ? Il m'en donna de fort savantes. En ce moment un domestique qui l'accompagnait lui présenta un verre de limonade. Je priai le pasteur de me dire à quelle confession appartenait son domestique. Il était également luthérien. —

Digitized by Google

Pourquoi préférait-il Luther à Calvin?—Le pasteur resta sans réponse et parut mécontent. Je l'assurai que je n'avais nullement eu l'idée de l'offenser, mais seulement de lui faire voir l'existence de la tradition dans le protestantisme. Un peu embarrassé, mais toujours bienveillant, le pasteur me dit qu'il espérait que l'ignorance qui nécessitait cette apparence de tradition se dissiperait devant les lumières de la science. « Et les intelligences faibles, » lui dis-je, « et la majorité des femmes, et l'ouvrier dont le temps suffit à peine pour gagner son pain quotidien, et l'enfance, et la première jeunesse dont le jugement sur des questions aussi savantes que celles qui partagent le monde réformé, ne vaut pas mieux que celui de l'enfance? » Le pasteur se tut, et après quelques moments de réflexion, dit : « Oui, oui, c'est une question (es ist doch etwas darin), j'y penserai. » Nous nous séparâmes. Je ne sais s'il y pense encore, mais je sais bien que le fait de la tradition existe indubitablement chez les réformés, quoiqu'ils en nient énergiquement le principe et la légitimité, et ils ne peuvent ni faire autrement, ni sortir de cette inévitable contradiction. En effet, que les communautés qui admettent l'inspiration divine pour toutes leurs doctrines et pour leurs fondateurs, auxquels ils se rattachent par une filiation non interrompue, admettent aussi implicitement ou explicitement la tradition, rien de plus rationnel. Mais quel droit peuvent y avoir ceux qui appuyent leur croyance sur la science de leurs devanciers? Qu'on croie que la cour de Rome reçoit ses inspirations du ciel, que Fox ou Jean de Leyde ont été des organes fidèles de l'Esprit divin, vrai ou faux, leurs décisions n'en restent pas moins obligatoires pour ceux qui croient à leur mission. Mais croire à l'infaillibilité de la science et d'une science contradictoire est une impossibilité aux yeux du bon sens, et par conséquent tous les savants réformés, qui rejettent la tradition comme une révélation constante, sont obligés de considérer tous ceux de leurs frères qui sont moins savants qu'eux comme n'ayant aucune croyance réelle. Ils doivent, pour être

Digitized by Google

conséquents, leur dire : « Frères et amis, vous n'avez pas de religion légitime, et vous n'en aurez que quand vous serez devenus des théologiens comme nous. En attendant, passez-vous-en ! » Je ne sache pas qu'un tel discours ait été tenu, mais je sais qu'il serait un acte de bonne foi. Il est évident que la grande moitié du monde protestant se contente d'une tradition illégale à ses propres yeux, et l'autre moitié plus logique, est trop éloignée du christianisme pour qu'on ait à s'en occuper. L'absence de la tradition légitime doit donc être considérée comme le caractère principal de la Réforme. Que s'ensuit-il? C'est que le protestantisme n'a pas étendu les droits du libre examen, mais a seulement diminué le nombre des données indubitables qu'il soumet au libre examen de ses croyants (ne laissant que l'Ecriture), de même que Rome a diminué ce nombre pour la plupart des laïques en leur retirant l'Ecriture sainte.

Il est certain que la position des protestants comme Eglise n'est pas tenable, et que, rejetant la tradition légitime, ils ne sauraient condamner l'homme qui, en admettant la divinité des saintes Ecritures, ne parviendrait pas à y découvrir la réfutation des erreurs d'Arius ou de Nestorius; car un tel homme ne serait coupable qu'aux yeux de la science et non à ceux de la foi; mais je n'ai pas à attaquer les réformés. Ce qui m'est important, c'est de montrer la nécessité où ils se sont trouvés de prendre la position qu'ils occupent, la logique qui les y a poussés, et l'impossibilité de cette nécessité et de cette logique dans l'Eglise.

Depuis sa fondation par les apôtres, l'Eglise était une. Cette unité qui embrassait tout le monde connu, qui unissait les îles Britanniques et l'Espagne à l'Egypte et à la Syrie, n'avait jamais été troublée. Quand une hérésie s'élevait, le monde chrétien envoyait ses représentants, ses hauts fonctionnaires, à ces augustes assemblées que nous nommons conciles, et qui, malgré tous les désordres et quelquefois même les violences qui en ont terni la pureté, offrent par

Digitized by Google

leur caractère pacifique et par la hauteur des questions qu'elles avaient à résoudre, le plus noble de tous les spectacles dans l'histoire des hommes. L'Eglise tout entière acceptait ou rejetait les décisions de ces assemblées, selon qu'elle les trouvait conformes ou contraires à sa foi et à sa tradition, et nommait œcuméniques ceux des conciles qu'elle reconnaissait pour être l'expression de sa pensée intime. Autorité temporaire dans les questions de discipline, ils devenaient témoignage irrécusable et immuable dans les questions de foi. Ils étaient la voix de l'Eglise. Les hérésies ne détruisaient pas cette divine unité. Elles étaient des erreurs personnelles et non des scissions provinciales ou diocésaines. Tel était l'ordre de la vie ecclésiastique dont le sens intime est depuis bien des siècles complétement méconnu dans tout l'Occident.

Supposons un voyageur venu de l'Orient dans une des villes de France ou d'Italie, à la fin du huitième ou au commencement du neuvième siècle. Rempli de l'idée de cette antique unité, se croyant au milieu de ses frères, il entre dans un temple pour sanctifier le septième jour de la semaine. Plein de recueillement et d'amour, il assiste au service divin. Il entend ces magnifiques prières qui ont rempli son cœur de joie dès sa plus tendre enfance. Il entend les mots : « Aimons-nous les uns les autres pour pouvoir d'un accord unanime confesser le Père, le Fils et le Saint-Esprit. » Il écoute. Ah! voilà que dans l'église retentit le symbole de la foi chrétienne et universelle, le symbole pour lequel tout chrétien doit vivre et doit savoir mourir! Il écoute..... C'est un symbole altéré, un symbole inconnu. A-t-il veillé ou n'est-ce qu'un rêve pénible?... Il n'en croit pas ses oreilles, il doute de ses sens. Il questionne; il demande des renseignements. Il croit être entré dans une assemblée de sectaires rejetés par l'église locale. Hélas! non. Il venait d'entendre la voix de l'église locale elle-même. Tout un diocèse patriarcal, et le plus grand de tous, tout un monde

Digitized by Google

avait fait scission... Accablé de tristesse, le voyageur se plaint : on le console. « C'est si peu de chose que ce que nous avons ajouté, » lui dit-on, comme les latins ne cessent de nous le répéter. Si c'est peu de chose, pourquoi l'avez-vous ajouté? « C'est une question complétement abstraite. » Pourquoi savez-vous que vous l'avez comprise?... « Mais c'est notre tradition locale. » Comment a-t-elle pu trouver place dans le symbole œcuménique contre la décision formelle d'un concile œcuménique qui avait prohibé toute altération dans le symbole? « Mais c'est une tradition générale dont nous avons exprimé le sens d'après l'opinion locale. » Nous ignorons cette tradition; et, en tout cas, comment l'opinion locale peut-elle trouver place dans le symbole universel? L'intelligence des vérités divines n'est-elle plus un don accordé à l'universalité de l'Eglise? Ou avons-nous mérité d'en être exclus? Non-seulement vous n'avez pas songé à nous consulter, mais vous ne vous êtes même pas donné le soin de nous avertir. Sommes-nous donc si complétement déchus? Et cependant il y a à peine un siècle que l'Orient a produit le plus grand des poëtes chrétiens, et peut-être le plus illustre des théologiens, Damascène! Et nous comptons encore parmi nous des confesseurs, des martyrs de la foi, des savants, des philosophes pleins de l'intelligence du christianisme, des ascètes, dont la vie entière n'est qu'une prière! Pourquoi nous avez-vous rejetés?... Il aurait eu beau parler, le pauvre voyageur, la scission était faite. *Le monde romain avait implicitement déclaré que le monde oriental n'était plus qu'un monde d'ilotes dans la foi et la doctrine. La vie ecclésiastique avait cessé pour une des moitiés de l'Eglise.*

Je ne touche point au fond de la question. Que ceux qui croient à la sainteté du dogme et à l'esprit divin de fraternité légué par le Sauveur à ses apôtres et à tous les chrétiens, que ceux-là se demandent si c'est en rejetant et en dédaignant des frères innocents qu'on acquiert la clarté de

Digitized by Google

l'intelligence et la grâce céleste, qui seule peut révéler le sens intime des mystères. Quant à moi, il m'importe seulement de montrer l'origine du protestantisme.

Ce serait trop d'honneur ou trop d'injure à la papauté que de lui attribuer cette révolution. Le siége de Rome, imbu probablement des mêmes opinions que les églises à la tête desquelles il se trouvait, gardait plus fortement qu'elles le souvenir de l'unité. Il résista quelque temps : il fut menacé d'un schisme; il fut obsédé par les instances du pouvoir temporel. Il céda, heureux peut-être au fond d'être débarrassé des entraves que lui apportaient les églises indépendantes de l'Orient. Quoi qu'il en soit, la révolution fut opérée par tout le monde romain et non par le pape. Elle fut sanctifiée par un sentiment d'orgueil local et non par une croyance quelconque à l'infaillibilité de l'évêque de Rome. Cette croyance était à venir; et le pape Nicolas Ier disait encore dans sa lettre à Photius que, dans les questions de foi, le dernier des chrétiens avait une voix égale à celle du premier des évêques (1). Les suites de la révolution se firent sentir bientôt, et l'Occident se trouva engagé dans une voie nouvelle.

L'opinion individuelle ou provinciale, peu importe, s'arrogeant, en fait de dogme, le droit d'une décision indépendante dans l'Eglise universelle, constituait déjà le protestantisme. C'était le libre examen moins la tradition vivante de l'unité basée sur l'amour mutuel. Le romanisme était donc protestant dès son origine. Ceci, je l'espère, sera convaincant pour les hommes de bonne foi; mais j'espère aussi que les déductions ultérieures montreront cette vérité sous un jour plus clair encore.

(1) Ceux qui ne connaissent pas les pièces de ce grand procès n'ont qu'à consulter la *Vie de Photius* par le jésuite Jæger. L'œuvre ne brille pas par la bonne foi, mais elle renferme des documents importants J'ajouterai une réflexion. La bonté d'une cause n'a rien à faire avec la moralité de ses avocats; mais la conscience du pape faussaire ne valait guère mieux que celle du patriarche usurpateur.

Digitized by Google

Le droit de décider les questions dogmatiques se trouvait subitement déplacé. Jusqu'alors il avait résidé dans l'universalité de l'Eglise; il se trouvait maintenant résider dans une église locale. Il devait s'y trouver, soit en vertu de la liberté d'examen rejetant la tradition vivante, soit en vertu d'un monopole de l'Esprit divin accordé à certaines délimitations géographiques. Le premier principe, admis de fait, ne pouvait encore l'être de droit : on était encore trop près de l'ancienne vie ecclésiastique. Le second était trop vague et véritablement trop dénué de bon sens pour qu'on pût s'y tenir. L'admission du monopole d'inspiration pour un seul siége, le plus ancien de tout l'Occident, le plus vénéré de tout l'univers, sauvait les apparences et ne révoltait plus autant la raison humaine. Il est vrai qu'on pouvait se souvenir de l'apostasie du pape Libère, et de la condamnation prononcée par un concile œcuménique contre le pape Honorius (qu'il ne considérait pas, à ce qu'il semble, comme infaillible); mais ces faits s'effaçaient peu à peu de la mémoire des hommes, et le nouveau principe pouvait devenir dominant. — Il le devint, et le protestantisme occidental se cacha sous une autorité extérieure, fait que nous voyons constamment se répéter dans l'histoire politique. Il n'en pouvait pas être autrement, car l'Esprit divin s'était retiré, et le règne de la logique purement rationnelle était arrivé. L'innovation du despotisme arrêta l'anarchie introduite par l'innovation précédente du schisme fondé sur l'indépendance de l'opinion provinciale.

Je n'attaque pas le dogme de la suprématie papale ; je me contente de montrer le passage des doctrines de l'Eglise aux principes de la Réforme par le romanisme, car le passage direct était impossible.

L'autorité papale, qui avait remplacé l'infaillibilité universelle, était une autorité tout extérieure. Le chrétien n'était plus un des membres de l'Eglise, mais un de ses sujets. Il n'était plus solidaire de ses décisions. Elle et lui ne faisaient plus un. Il était hors d'elle tout en restant dans son sein.

Digitized by Google

La corruption de tous les chrétiens n'influait pas sur l'infaillibilité du pape; sa propre corruption n'influait pas davantage. C'était un oracle involontaire, une statue de chair et d'os mue par des ressorts invisibles. Pour le chrétien, cet oracle rentrait dans l'ordre des choses matérielles, dont les lois peuvent et doivent être étudiées par la raison toute seule, car le lien intérieur de l'homme et de l'Eglise était rompu. Une loi tout extérieure, et par conséquent rationnelle, avait remplacé la loi morale et vivante, qui seule est inattaquable au rationalisme, parce qu'elle embrasse non la raison seule de l'homme, mais tout son être (1).

Un état terrestre avait remplacé l'Eglise du Christ. La loi unique et vivante d'unité en Dieu fut remplacée par des lois partielles empreintes d'utilitarisme et de rapports juridiques. Le rationalisme se développa sous la forme de décisions d'autorité; inventant le purgatoire pour expliquer la prière pour les morts; établissant entre l'homme et Dieu une balance de devoirs et de mérites; mesurant les péchés et les prières, les fautes et les actes d'expiation; faisant des reports d'un homme sur un autre; sanctionnant des échanges d'actes nommés méritoires; introduisant enfin dans le sanctuaire de la foi tout le mécanisme d'une maison de banque. Pendant ce temps, l'Eglise-Etat établissait une langue d'Etat : le latin; puis se mettait à juger le temporel; puis prenait les armes, mettant en campagne d'abord les milices désordonnées des Croisades, plus tard les armées permanentes des ordres de chevalerie et finalement, quand le glaive eut été arraché de

(1) Il y en a qui prétendent que l'infaillibilité papale est un don accordé à l'Eglise en récompense de son unité morale. Comment s'est-elle trouvée être la récompense d'une injure faite à toutes les églises d'Orient? D'autres disent qu'elle consiste dans l'accord des décisions du pape avec toute l'Eglise assemblée ou dispersée. Comment un dogme a-t-il donc été admis sans même avoir été soumis ou communiqué à la moitié du monde chrétien? Tous ces faux-fuyants ne soutiennent pas même l'ombre d'un examen sérieux.

Digitized by Google

ses mains, la troupe disciplinée des jésuites. Je le répète : je ne fais pas de critique. Recherchant la source du rationalisme protestant, je le retrouve déguisé sous la forme du rationalisme romain, et je suis obligé d'en suivre le développement. Je ne parle d'aucun abus, et je m'en tiens aux principes. L'Eglise inspirée était devenue un fait extérieur au chrétien, une autorité d'oracle et pour ainsi dire matérielle : elle faisait de l'homme son esclave, et par là même l'établissait son juge.

« L'Eglise, c'est l'autorité, » a dit le critique d'un ouvrage très remarquable de M. Guizot, et l'auteur cite ces paroles en les confirmant, et aucun des deux ne se doute de ce qu'il y a de faux et de blasphématoire dans leurs expressions. Pauvre romain ! pauvre protestant ! Non : ni Dieu, ni le Christ, ni son Eglise ne sont l'autorité, qui est chose extérieure. Ils sont la vérité : ils sont la vie du chrétien, sa vie intérieure ; plus vivants en lui que le cœur qui bat dans sa poitrine et que le sang qui coule dans ses veines : mais ils ne sont sa vie qu'autant que lui-même vit de la vie universelle d'amour et d'unité, qui est la vie ecclésiastique. Tel est cependant l'aveuglement de toutes les sectes occidentales, que pas une d'elles n'a encore remarqué combien le terrain sur lequel elles se sont placées diffère complétement de celui sur lequel reposait et reposera toujours l'Eglise primitive.

Les romains sont, sous ce rapport, dans une grande erreur. Rationalistes dans toute leur croyance, ils accusent les autres de rationalisme : protestants dès l'origine de leur schisme, ils accusent la révolte arbitraire de leurs frères révoltés, et les accusés n'ont jamais pu rétorquer l'argument, comme ils en avaient parfaitement le droit ; car ils ne sont, au fond, que les continuateurs de la doctrine romaine, dont ils ont seulement changé l'application. L'autorité étant devenue un pouvoir extérieur ; la connaissance de la vérité religieuse étant devenue indépendante de la vie religieuse ; l'homme n'étant plus rattaché à l'homme que par les liens

Digitized by Google

d'une sujétion commune, au lieu de l'être par une âme commune; le premier doute émis sur la légitimité du pouvoir suprême de Rome anéantissait l'unité. Ce n'était pas sur la sainteté de l'Eglise universelle qu'était basée l'infaillibilité papale; ce n'était pas sur une prétention, même fausse, à une pureté supérieure que l'Occident se basait pour s'arroger le droit d'altérer ou (comme on le prétend) d'expliquer le symbole et de rejeter comme indigne d'attention l'opinion de ses frères d'Orient; mais sur une particularité accidentelle de succession épiscopale (comme si tous les évêques ordonnés par saint Pierre n'étaient pas également ses successeurs en quelque lieu qu'ils fussent). Jamais Rome n'avait dit aux hommes : « Celui-là seul peut me juger qui est complétement saint, mais celui-là pensera comme moi. » Non : elle avait rompu tout lien entre la connaissance et la perfection intérieure de l'esprit; elle avait émancipé la raison, tout en semblant la fouler aux pieds.

Et la raison humaine se leva fière de l'indépendance logique qu'on lui avait faite, et indignée des entraves arbitraires qu'on lui imposait; et le protestantisme parut, enfant légitime du romanisme par son origine, et légitime malgré sa révolte. Par son origine, il n'est pas une secte du christianisme primitif, mais un schisme né de la croyance romaine, quoiqu'il soit en même temps une espèce de réaction de la pensée chrétienne contre l'erreur qui avait dominé pendant plusieurs siècles. Telle est la raison par laquelle le protestantisme n'a pas pu s'étendre hors du monde papal, et telle est l'explication du fait historique dont j'ai parlé.

Il serait bien facile de montrer que l'empreinte romaine a marqué de son caractère indélébile les doctrines réformées, et que le même esprit de rationalisme utilitaire, qui était celui de la papauté, est encore celui de la Réforme. Les conclusions sont constamment différentes, mais les prémisses et les définitions qu'elles contiennent implicitement restent toujours les mêmes. La papauté dit : « L'Eglise a toujours prié

Digitized by Google

pour les morts; mais cette prière serait *inutile* s'il n'y avait pas d'état intermédiaire : *donc* le purgatoire existe. » La Réforme répond : « Il n'y a pas trace de purgatoire dans les saintes Ecritures et dans l'Eglise primitive : *donc* il est *inutile* de prier pour les morts, et je ne prierai pas. » La papauté dit : « L'intercession des saints a été invoquée par l'Eglise : *donc* elle est *utile : donc* elle complète les *mérites* de la prière et de l'expiation. » La Réforme répond : « L'expiation par le sang du Christ, acceptée par la foi dans le baptême et dans la prière est suffisante pour racheter non-seulement l'homme, mais tous les mondes possibles (1) : *donc* l'intercession des saints est *inutile*, et nous ne leur adresserons plus de prières. » La sainteté de la communion des âmes reste inconnue aux deux adversaires. La papauté dit : « La foi selon saint Jacques est insuffisante (2) : *donc* elle ne peut pas nous sauver, et les œuvres sont *utiles* et constituent un *mérite*. » Le protestantisme répond : « La foi seule peut sauver selon saint Paul, et les œuvres ne constituent pas le mérite : *donc* elles sont *inutiles*, » etc., etc. C'est ainsi que la lutte a continué et continue pendant des siècles à coups de syllogisme, mais le terrain sur lequel elle a lieu reste le même : c'est toujours celui du rationalisme, et aucun des deux adversaires n'en peut choisir d'autre. Enfin, même la différence établie entre l'Eglise qui enseigne et l'Eglise qui reçoit l'enseignement n'a pas disparu : elle existe de fait dans la Réforme, comme elle existe de droit dans la confession papale; seulement, le savant a remplacé le prêtre, comme je l'ai montré dans la con-

(1) Il n'y a que la France religieuse pour les blasphèmes involontaires : témoin cet ennuyeux poëme (qui a cependant eu quelque succès), où le Christ se fait crucifier de nouveau pour les démons. Au reste, les œuvres de MM. de Chateaubriand et de Lamartine fourmillent d'exemples pareils.

(2) Il n'est pas nécessaire de montrer ici que saint Jacques a été mal compris, et que, s'il semble accorder le nom de foi à la connaissance, ce n'est pas parce qu'il les confond, mais parce qu'il veut prouver à la connaissance qu'elle n'a pas de droits à un nom qu'elle usurpe et dont elle n'a pas les symptômes caractéristiques.

Digitized by Google

versation avec le pasteur. Je ne prétends pas plus attaquer les protestants que les romains. Le lien entre la raison logique et l'esprit intérieur ayant été une fois rompu, il est évident que Luther et Calvin n'ont pas usurpé un seul droit qui ne leur eût pas été implicitement concédé par la doctrine romaine. Mon but est seulement de définir le caractère que portent les deux moitiés du monde occidental aux yeux de l'Eglise, et de donner par là au lecteur le moyen de comprendre l'esprit de l'orthodoxie.

Je crois avoir suffisamment montré l'impossibilité du protestantisme pour nous. Nous ne pouvons avoir rien de commun avec la Réforme, car nous posons sur un terrain complétement différent; mais une explication plus positive en fera encore mieux ressortir l'évidence.

L'Esprit de Dieu qui parle dans les saintes Ecritures, qui enseigne et éclaire dans la sainte tradition de l'Eglise universelle, ne saurait être compris par la raison. Il n'est accessible qu'à toute la plénitude de l'esprit humain sous l'inspiration de la grâce. Aborder la foi et ses mystères avec les seules lumières de la raison est aux yeux du chrétien un acte d'audace aussi extravagant que condamnable. La lumière qui vient du ciel et pénètre toute l'âme de l'homme, est la seule qui puisse lui servir de guide, et la force que donne l'Esprit divin est la seule qui puisse le porter dans ces inabordables régions où se manifeste la divinité. « Il faut être prophète pour comprendre un prophète, » dit saint Grégoire le Thaumaturge. La divinité seule peut comprendre Dieu et l'infinité de sa sagesse. Il faut avoir le Christ vivant en soi, pour s'approcher de son trône sans être anéanti par la grandeur devant laquelle les Esprits les plus purs se prosternent avec joie et tremblement. L'Eglise sainte et immortelle, tabernacle vivant de l'Esprit divin, portant en son sein le Christ, son Sauveur et son Chef, unie à lui par des liens plus intimes que la parole humaine ne peut le dire et que l'esprit humain ne peut le concevoir, l'Eglise seule a le droit et le

Digitized by Google

pouvoir de contempler la majesté céleste et de pénétrer ses mystères. Ceci, je le dis de l'Eglise tout entière, dont l'Eglise terrestre forme une *partie* inséparable ; car ce que nous nommons l'Eglise visible et l'Eglise invisible, ne compose pas deux Eglises, mais une seule Eglise sous deux formes différentes. La plénitude de l'esprit ecclésiastique n'est ni un être collectif, ni un être abstrait ; c'est l'Esprit de Dieu qui se connaît lui-même et ne saurait s'ignorer. C'est l'Eglise tout entière qui a rédigé les saintes Ecritures ; c'est elle qui les fait vivre dans la tradition ; ou plutôt ces deux manifestations du même Esprit n'en font qu'une ; car l'Ecriture, c'est la tradition écrite, et la tradition, c'est l'Ecriture vivante. Tel est le mystère de cette magnifique unité, où la sainteté la plus pure s'allie à la plus haute intelligence, pour la rendre intelligente là où, sans la sainteté, elle serait aussi aveugle que la matière elle-même.

Sera-ce sur ce terrain que s'élèvera le protestantisme ? se placera-t-il sur ce terrain, l'homme qui se constituera juge de l'Eglise, déclarant par là même ses prétentions à la perfection de la sainteté, comme à la perfection de la raison ? Je crois qu'un tel homme serait difficilement le bienvenu dans une Eglise, dont le premier principe est que l'ignorance est l'apanage de tout individu comme le péché, et que l'intelligence n'appartient qu'à l'unité de tous les membres de l'Eglise, de même que la sainteté parfaite. Telle est cependant la doctrine de l'Eglise universelle et orthodoxe, et j'ose dire qu'il n'est guère possible d'y trouver un principe de rationalisme.

Mais où se trouvera donc la force pour garder cette doctrine si pure et si haute ? où se trouvera l'arme pour la défendre ? La force se trouvera dans l'amour mutuel, et l'arme dans la communion de la prière, auxquels Dieu ne peut manquer, puisque c'est lui qui les inspire.

Mais où sera la garantie contre l'erreur à venir ? Celui qui veut pour l'esprit d'amour des garanties autres que la foi et

Digitized by Google

l'espérance est déjà un rationaliste. Il n'y a plus pour lui d'Eglise possible, car son âme tout entière est dans le doute.

Je ne sais si je suis parvenu à exprimer mes idées assez clairement pour que mes lecteurs comprennent la différence qui existe entre l'Eglise et toutes les confessions de l'Occident dans leurs principes fondamentaux. Elle est telle, qu'il est à peine possible de trouver un point sur lequel elles soient d'accord; et, le plus souvent, la ressemblance apparente dans les expressions et dans les formes extérieures ne fait qu'indiquer un désaccord d'autant plus grand dans leur sens intérieur. Aussi la plupart des questions débattues depuis tant de siècles par la polémique religieuse de l'Europe, trouve une solution facile dans l'Eglise, ou plutôt ne peut avoir d'existence réelle à ses yeux. C'est ainsi que, partant du principe que la vie même du monde spirituel, n'est autre chose que l'amour et la communion de la prière, elle prie pour les morts tout en rejetant la fable rationaliste du purgatoire, et demande l'intercession des saints sans leur attribuer les mérites qu'a inventés la tendance utilitaire, et sans avoir besoin d'aucune autre intercession que celle du Médiateur divin. C'est ainsi que, pleine du sentiment de sa vivante unité, elle ne peut pas même comprendre la question, si le salut est dans la foi seule ou dans la foi et les œuvres; car à ses yeux, la vie et la vérité ne font qu'un, et les œuvres ne sont que la manifestation de la foi qui, sans elle, ne serait plus que la connaissance logique. C'est ainsi que, sentant son union intime avec l'sEprit-Saint, elle rend hommage pour tout ce qui est bon à Dieu qui est le bien unique, ne s'attribue jamais rien, et n'attribue à l'homme rien que le mal qui contrarie en lui l'œuvre divine; car l'homme doit être faible, pour que Dieu soit fort dans son âme. Il serait trop long d'énumérer toute la multitude des questions où se manifeste cette différence totale, et jusqu'à présent trop peu connue, entre l'esprit de l'Eglise et celui des sectes rationa-

Digitized by Google

listes, ou plutôt cela serait impossible à moins de passer en revue tous les points de dogme, de rite ou de morale qui constituent le christianisme... Mais je dois arrêter l'attention du lecteur sur un point particulièrement saillant et caractéristique. Je crois avoir fait voir que la séparation qui existe entre l'Eglise enseignante et l'Eglise des disciples (car c'est ainsi que l'on devrait nommer la section inférieure), admise en principe par le romanisme, par suite de sa constitution d'état religieux et de sa division en ecclésiastiques et laïques, continue à exister dans la Réforme, en conséquence de l'anéantissement de la tradition légitime, ou en conséquence de l'usurpation de la science sur la foi. C'est donc un trait général des communions occidentales, et son absence caractérise éminemment l'Eglise orthodoxe.

Ce n'est pas une hypothèse que j'avance; ce n'est pas même une déduction logique tirée de tous les autres principes de l'orthodoxie, quoique je l'aie faite et mise par écrit, il y a bien des années. Non, c'est beaucoup plus que cela. C'est un fait dogmatique incontestable. Les patriarches d'Orient, réunis en concile avec leurs évêques, ont solennellement déclaré dans leur réponse à une encyclique de Pie IX, que « l'infaillibilité résidât uniquement dans l'universalité de l'Eglise unie par l'amour mutuel; et que l'invariabilité du dogme comme la pureté du rite ~~étaient~~ sont confiées à la garde non d'une hiérarchie quelconque, mais de tout le peuple ~~ecclésiastique~~ Eglise qui est le corps du Christ. » Cette déclaration formelle de tout le clergé d'Orient, reçue avec un respect plein de reconnaissance fraternelle par l'église locale de Russie, a acquis toute l'autorité morale d'un témoignage œcuménique, et c'est certainement le fait le plus marquant de l'histoire ecclésiastique depuis bien des siècles. Il n'y a point d'Eglise enseignante dans l'Eglise véritable.

N'y a-t-il donc plus d'enseignement? Oui, et bien plus qu'ailleurs, parce que les limites n'en sont plus restreintes. Toute parole inspirée par un sentiment d'amour véritablement

Sur l'infaillibilité

× Lettre Synodale des patriarches d'Orient, 6 mai 1848.
Cf. Hyacinthe Loyson : les Principes de la Réforme [illegible] Paris Société de la Réforme Catholique. Grassart, libraire-éditeur, 2, rue de la Paix, 2. 1878

chrétien, de foi vivante ou d'espérance, est un enseignement; tout acte empreint de l'Esprit de Dieu est une leçon; toute vie chrétienne est un modèle et un exemple. Le martyr mourant pour la vérité, le juge qui rend la justice non pour les hommes, mais pour Dieu lui-même, le laboureur dont l'humble travail est accompagné d'une élévation constante de la pensée vers son Créateur, meurent ou vivent pour donner un haut enseignement à leurs frères, et quand il le faudra l'Esprit divin mettra sur leurs lèvres les paroles de sagesse que ne trouvera pas le savant et le théologien. « L'évêque est en même temps le maître et le disciple de ses ouailles, » comme l'a dit l'apôtre contemporain des îles Aléoutes, l'évêque Innocent. Tout homme, quelque haut placé qu'il soit dans l'échelle hiérarchique, ou quelque caché qu'il soit dans l'obscurité de la situation la plus humble, tour à tour enseigne et reçoit l'enseignement; car Dieu distribue les dons de sa sagesse à qui il lui plaît, sans acception de fonctions et de personnes. Ce n'est pas la parole seule qui enseigne, mais la vie tout entière. N'admettre d'autre enseignement que celui de la parole logique, c'est là qu'est le rationalisne : et dans ce cas, il est encore plus apparent dans la papauté que dans la Réforme. Voilà ce que les patriarches ont déclaré; voilà ce que l'Eglise a confimé.

Cette question de l'enseignement nous ramène à celle de l'examen; car l'enseignement suppose l'examen, et sans lui il n'est pas possible. Je crois avoir montré que la foi intelligente, qui est un don de la grâce, et en même temps un acte de liberté, est toujours accompagnée et précédée de l'examen sous une forme quelconque; et que le romanisme, qui semble le condamner, l'admet aussi bien que le protestantisme, qui déclare sa légitimité; mais en même temps je dois faire observer que si, me tenant aux définitions généralement reçues, j'ai admis le droit d'examiner les données sur lesquelles se basent la foi et ses mystères, je n'ai pas eu la moindre intention de justifier le sens que les confessions occidentales don-

Digitized by Google

nent au mot d'*examen*. La foi est la suite d'une révélation admise comme telle; elle est la croyance à un fait invisible manifesté par un fait visible : mais elle n'est pas une croyance purement logique et rationnelle; elle est bien plus que cela. Elle n'est pas un acte de la raison seule, mais un acte de toutes les puissances de l'intelligence saisie et subjuguée dans ses plus intimes profondeurs par la vivante vérité du fait révélé. Elle n'est pas seulement pensée ou sentie, mais pensée et sentie à la fois. En un mot, elle n'est pas la connaissance seule, mais la connaissance et la vie en même temps. Il est évident que l'examen, dans les questions qui ont rapport à la foi, lui emprunte son caractère et diffère totalement de l'examen tel qu'on l'entend ordinairement. D'abord, le monde qui lui est soumis n'est plus un monde extérieur à l'homme, mais un monde dont l'homme tout entier, dans la totalité de sa raison et de sa volonté, fait une partie intégrante. Cet examen présuppose des données fondamentales, morales ou rationnelles, dont l'âme ne saurait douter, et il n'est pour ainsi dire que le développement intelligent de ces données; car le pyrrhonisme (s'il pouvait exister sérieusement) exclurait toute idée d'examen sérieux de même qu'il exclut toute possibilité de foi. La moindre de ces données une fois admise par une âme *complétement* pure lui donnerait toutes les autres par une déduction invincible, quoique peut-être inaperçue. Pour l'Eglise orthodoxe, leur totalité embrasse tout l'univers, avec les phénomènes de la vie humaine, et toute la Parole divine, soit écrite, soit exprimée par la *tradition universelle et dogmatique*, et aucune de ces données ne saurait être retirée au chrétien sans absurdité (comme dans le cas des protestants qui vivent d'une tradition illégitime selon eux-mêmes, parce qu'ils ont rejeté la tradition légitime); ou sans blasphème (comme c'est le cas chez les romains, qui ont retiré aux laïques la Parole écrite de même qu'ils leur ont retiré le sang du Sauveur). L'examen lui-même, par la multiplicité des données comme par son but, qui est la vérité

Digitized by Google

vivante et non pas seulement logique, exige donc l'emploi de toutes les forces de l'intelligence dans la volonté comme dans la raison, et l'examen intime de ces mêmes forces. Il doit, pour ainsi dire, non-seulement prendre en considération l'univers visible, mais la puissance et la pureté de l'organe visuel. Son point de départ est donc le plus humble aveu de sa faiblesse ; car il faudrait non point un orgueil satanique, mais une démence sans nom, pour que l'homme s'attribuât aussi bien la perfection morale que la perfection de la raison, et c'est cependant ce qu'il devrait faire pour s'attribuer l'indépendance individuelle, vu que dans ce système l'ombre du péché implique déjà la possibilité de l'erreur, ou plutôt sa nécessité dans le cas où l'homme se permettrait une confiance excessive dans ses propres forces ou dans les dons de la grâce qui lui ont été accordés personnellement. La Vérité ne peut donc exister que là où est la sainteté sans tache, c'est-à-dire dans la totalité de l'Eglise universelle, qui est la manifestation de l'Esprit divin dans l'humanité.

De même que le caractère de la foi définit celui de l'examen, de même le caractère de ce dernier définit celui de l'enseignement. Toutes les puissances de l'âme sont illuminées par la foi; toutes l'acquièrent par l'examen, toutes la reçoivent par l'enseignement. L'enseignement ne s'adresse donc point à la raison seule et n'agit pas par elle, mais il s'adresse à toute l'intelligence et agit par toute la multiplicité de ses pouvoirs, qui du reste constituent l'unité vivante. Ce n'est donc pas par l'Ecriture seule (comme le font les protestants, que nous remercions cependant de tout notre cœur pour la multiplication des exemplaires de la Bible), ni par le commentaire oral ou symbolique (dont nous ne méconnaissons pas la nécessité), ni par le prêche, ni par l'étude théologique, ni par les actes de charité, mais par toutes ces manifestations réunies que procède l'enseignement. Celui à qui Dieu a donné le don de la parole enseigne par la parole; celui à qui Dieu n'a pas donné le don de la parole enseigne par la vie.

Digitized by Google

Les martyrs, qui mouraient en proclamant qu'ils acceptaient avec joie les souffrances et la mort pour la vérité du Christ, étaient véritablement de grands instructeurs. Celui qui dit à son frère : « Je ne sais pas te convaincre, mais prions ensemble ! » et le convertit par l'ardeur de sa prière, est un puissant organe d'enseignement. Celui qui, par la force de sa foi et de son amour, guérit un malade et ramène par là à Dieu des âmes égarées, est le maître de ces nouveaux disciples. Certainement le christianisme a son expression logique renfermée dans le symbole : mais cette expression logique ne se détache pas des autres manifestations. Il a aussi son enseignement logique, que nous nommons *théologie ;* mais ce n'est qu'une branche de l'enseignement général. L'en détacher est une grande erreur; en faire une prérogative est une folie; en faire un don céleste, attaché à certaines fonctions, est une hérésie : c'est établir le mystère ou le sacrement du rationalisme.

L'Eglise ne reconnaît pas d'Eglise enseignante autre qu'elle-même dans sa totalité (1).

C'est ainsi que le caractère de l'examen rend l'Eglise inaccessible à l'esprit protestant et que le caractère de l'enseignement la rend inabordable à la tendance romaine.

Je crois en avoir dit assez pour prouver que le second chef d'accusation dirigé contre nous par M. Laurentie, par de Maistre et tant d'autres, est aussi dénué de fondement que le premier; et que le protestantisme n'a même pu surgir de l'Eglise que par la filiation du schisme papal dont il est le corollaire. Ceci, comme je l'ai déjà dit, explique pourquoi le protestantisme n'a pu sortir des limites du monde romain, qui avait créé le terrain sur lequel seul l'idée des communions réformées a pu naître. Le terrain sur lequel pose l'Eglise universelle et orthodoxe, l'Eglise primitive ou, en un mot, l'Eglise, est complétement différent et infiniment plus

(1) Cela n'empêche pas que le clergé ne soit plus particulièrement chargé du service de la Parole.

Digitized by Google

élevé, comme en conviendront, je l'espère, mes lecteurs, malgré les préjugés existants et malgré la faiblesse de la plume qui expose ici l'esprit de la doctrine ecclésiastique.

Il y a cependant une objection qui peut m'être faite et qui paraîtra déduite de mes paroles. On pourra me dire que dans la filiation du protestantisme par le romanisme, j'ai montré que le terrain rationaliste de la Réforme a été créé par le schisme romain, et que ce schisme étant déjà protestant dès l'origine (puisqu'il remplaçait la foi universelle par l'opinion diocésaine), il en résulte que le protestantisme peut surgir de l'Eglise, quoique je prétende prouver le contraire. Ma réponse sera, je l'espère, suffisante pour me justifier. Le schisme romain était déjà protestant : mais l'esprit de l'Eglise était encore si puissant même dans l'Occident et si opposé à l'esprit de la réforme postérieure, que le romanisme a été obligé de cacher aux yeux des chrétiens et à ses propres yeux son propre caractère, et de couvrir l'anarchie rationaliste qu'il avait introduite, du masque d'un despotisme gouvernemental en fait de foi. Cette réponse qui lève la difficulté est encore corroborée par une autre considération. Si le protestantisme ou son principe avait pu surgir du sein de l'Eglise, il n'en serait pas moins vrai qu'il ne le peut plus.

Bien des hérésies avaient troublé le monde chrétien dès son origine. Les apôtres n'avaient pas encore terminé leur carrière terrestre que déjà l'erreur avait séduit beaucoup de leurs disciples. Plus tard, chaque siècle avait augmenté le nombre des hérésies, telles que le sabellianisme, le montanisme et tant d'autres. Enfin le nestorianisme, l'eutychianisme avec leurs différentes ramifications et surtout l'arianisme (qui, comme on le sait, a été la cause occasionnelle du schisme romain) avaient enlevé à l'Eglise une multitude de ses fidèles. Ces hérésies peuvent-elles renaître? Non. Le dogme qu'elles attaquaient, tout en étant implicitement renfermé dans la tradition ecclésiatique, n'avait pas encore reçu une définition complétement claire, et l'erreur était possible

Digitized by Google

pour la faiblesse de la foi individuelle. Par la volonté de Dieu, la grâce de son Verbe éternel, et l'inspiration de l'Esprit de vérité et de vie, le dogme a été défini dans les conciles et l'erreur en ce sens est devenue impossible même pour la faiblesse individuelle. L'incrédulité est possible, mais l'arianisme ne l'est plus. Il en est ainsi des autres hérésies. Elles étaient des erreurs dans le dogme révélé soit de la nature intime de Dieu, soit de ses rapports avec la nature humaine, mais tout en faussant la doctrine traditionnelle, elles prétendaient lui rester fidèles. Elles étaient des erreurs plus ou moins coupables, mais des erreurs individuelles qui n'attaquaient pas le dogme de l'universalité ecclésiastique et voulaient prouver leur vérité par le consentement de tous les chrétiens. Le romanisme, en remplaçant l'unité de la foi universelle par l'indépendance de l'opinion individuelle ou diocésaine (car l'admission de l'infaillibilité papale n'est venue que plus tard comme je l'ai montré), a été la première hérésie contre le dogme de la nature de l'Eglise ou de sa foi en elle-même. La Réforme n'a été qu'une continuation de cette même hérésie sous une apparence différente.

Telle est la définition de toutes les sectes de l'Occident, et une fois définie, l'erreur de leur doctrine n'est plus possible pour les membres de l'Eglise.

En résulte-t-il qu'ils sont à l'abri de toute erreur? Nullement : autant vaudrait dire qu'ils sont à l'abri de tout péché. Une telle perfection n'appartient qu'à la totalité vivante de l'Eglise et ne peut être donnée à aucun de ses membres individuellement. Quel est en effet l'homme qui puisse être sûr de ne jamais donner une interprétation erronée soit à la Parole écrite, soit à la tradition vivante qui sont les expressions de l'Esprit divin dans l'Eglise? Celui-là seul aurait droit à une telle infaillibilité qui pourrait se dire l'organe vivant de l'Esprit de Dieu. S'ensuit-il que l'erreur est possible en fait de foi pour le chrétien orthodoxe? Non : car le chrétien par sa foi dans l'Eglise universelle réduit sa propre croyance *dans les questions*

Digitized by Google

qui n'ont point encore été clairement définies à l'état d'opinion personnelle (ou d'opinion locale si elle était commune à tout un diocèse). Cependant cette erreur d'opinion, tout en étant sans danger pour l'Eglise, n'est point innocente dans le chrétien. Elle est la marque et la conséquence d'une erreur ou d'une faiblesse morale qui rend jusqu'à un certain point l'homme indigue de la lumière céleste, et elle ne peut, comme tout péché, être effacée que par la miséricorde divine. La foi du chrétien doit être aussi pleine de crainte que de joie et de reconnaissance. Qu'il prie! qu'il demande la lumière qui lui manque! et qu'il n'ose se tranquilliser ni comme le réformé qui dit : « Bah, je me trompe peut-être, mais j'ai de bonnes intentions et Dieu m'en tiendra compte ainsi que de ma faiblesse, » ni comme le romain qui dit : « Bah, je me trompe peut-être, mais qu'importe ? Le pape sait la vérité pour moi, et je me soumets d'avance à sa décision. » Une légende dont la vérité, douteuse peut-être quant au fait, est indubitable quant au principe, exprime cette croyance de l'Eglise. Un ermite, dont la vie exemplaire était éclairée par les dons de la grâce divine, partageait l'erreur assez commune de son temps, de croire que le roi de Salem était non un type, mais une manifestation du Roi de paix véritable, du Sauveur des hommes. Le saint évêque dans le diocèse duquel il se trouvait, l'invita à une conférence, et sans entamer de discussion lui proposa de passer la nuit en prières. Le lendemain il lui demanda s'il persistait dans son opinion. L'ermite répondit : « J'étais dans l'erreur : que Dieu me pardonne mon péché ! » Il avait compris clairement parce qu'il avait prié humblement. Que le chrétien croie donc avec tremblement; car son erreur n'est jamais innocente : mais je le répète, elle est sans danger pour l'Eglise.

Ayant ainsi répondu aux accusations portées contre l'Orthodoxie par M. Laurentie et beaucoup d'autres écrivains de sa croyance, et ayant, autant que je le puis, montré la différence entre le caractère de l'Eglise et celui des confessions

Digitized by Google

occidentales (tant romanisme que Réforme) dont le rationalisme est une hérésie contre le dogme de l'universalité et de la sainteté de l'Eglise, je crois devoir aussi montrer jusqu'à un certain point le jour sous lequel nous apparaissent nos rapports avec ces confessions, leurs rapports mutuels et leur état contemporain.

Comme la Réforme n'est qu'une continuation et un développement du romanisme, je dois d'abord parler de nos rapports avec ce dernier. Un rapprochement est-il possible? La réponse ne peut être que négative. La vérité n'admet pas de compromis. Que la papauté ait inventé une Eglise de grecs-unis, cela se conçoit. L'Eglise-Etat peut accorder, s'il lui plaît, certains droits de bourgeoisie à ses anciens frères d'Orient qu'elle avait déclarés des ilotes dans la foi : elle peut leur donner ces droits en échange de leur humble soumission à l'autorité papale, sans exiger d'eux l'unité de la foi exprimée dans le symbole. Objets d'une pitié dédaigneuse (car tel est le sentiment qu'ils inspirent aux véritables latinisants), ils sont de bons et d'utiles alliés contre leurs frères d'Orient que la persécution les a forcés à trahir. Ils ne sont pas sur un pied d'égalité avec les véritables citoyens romains. Aucun théologien, aucun docteur ne se chargera de défendre la logique de leur croyance, car elle n'est qu'une absurdité tolérée; mais cette union inconcevable aux yeux de l'Eglise est parfaitement conforme aux principes du romanisme. Pour lui l'Eglise ne consiste véritablement que dans la personne du pape; puis vient l'aristocratie de ses fonctionnaires dont les plus élevés sont nommés (expression caractéristique) des princes de l'Eglise; puis vient la plèbe des laïques pour la plupart desquels l'ignorance est une loi; puis vient enfin l'ilote amnistié en récompense de sa soumission, le grec-uni pour lequel la stupidité supposée constitue un droit. Je le répète, le romanisme peut admettre une pareille fusion; mais l'Eglise ne connaît pas de compromis dans le dogme et la foi. Elle exige l'unité parfaite, de même qu'elle ne peut donner en

X "L'Eglise et le Pape c'est tout un" dit quelque part saint François de Sales. Souvenir [illegible] un Ingénieur. Paris, 1882, [illegible]

Digitized by Google

échange que l'égalité parfaite; car elle connaît la fraternité, mais ne connaît pas la sujétion. Il n'y a donc pas de rapprochement possible à moins d'un retour complet sur l'erreur de plus de dix siècles.

Un concile peut-il combler l'abîme qui sépare le schisme de l'Eglise? Non : car il faut qu'il soit déjà comblé pour qu'un concile soit possible. Des hommes imbus d'opinions erronées ont pu prendre part à des conciles œcuméniques et revenir à la vérité ou persister dans l'erreur et par là se séparer de l'Eglise : mais malgré leurs erreurs dans les dogmes les plus fondamentaux de la foi, ils ne niaient pas le droit divin de l'universalité ecclésiastique. Ils espéraient (ils le prétendaient au moins) définir en termes clairs et indubitables le dogme professé par l'Eglise et obtenir la grâce d'être l'expression de la foi de tous leurs frères. Tel était le but et le sens des conciles. Telle est l'idée renfermée dans l'introduction commune à toutes leurs décisions : « Il a plu à l'Esprit-Saint, etc. » Ce n'est pas une prétention orgueilleuse, mais une humble espérance confirmée ou rejetée plus tard par le consentement ou le désaveu de « tout le peuple ecclésiastique » ou « de tout le corps du Christ » comme l'ont dit les patriarches. Il y a eu des conciles hérétiques, entre autres ceux qui ont rédigé le symbole semi-arien, où les évêques signataires ont été deux fois plus nombreux qu'à celui de Nicée, où les empereurs ont accepté l'hérésie, où les patriarches l'ont proclamée, et où les papes s'y sont soumis : car l'apostasie du pape Libère n'est sujette à aucun doute. Les avocats ont beau la justifier par la peur ou la faiblesse : aux yeux de tout homme de bon sens celui qui peut errer par peur ou faiblesse peut également être entraîné par d'autres passions telles que l'ambition, la cupidité ou la haine. D'où vient donc que ces conciles sont rejetés quoiqu'ils n'offrent aucune différence apparente avec les conciles œcuméniques? c'est de ce que leurs décisions n'ont pas été reconnues pour être la voix de l'Eglise par « tout le peuple ecclésiastique, »

Digitized by Google

par ce peuple où dans les questions de foi il n'y a pas de différence entre le lettré et l'ignorant, l'ecclésiastique et le laïque, l'homme et la femme, le souverain et son sujet, le maître et l'esclave, où quand il le faut, selon la volonté de Dieu, l'adolescent reçoit le don de la vision et l'enfant la parole de sagesse, et le berger illettré démasque et réfute l'hérésie de son savant évêque, afin que tous ne soient qu'un dans l'unité libre de la foi vivante qui est la manifestation de l'Esprit de Dieu. C'est là le dogme qui gît au fond de l'idée même du concile. Or comment et de quel droit prendra-t-il part au concile, celui qui, comme le réformé, a remplacé la sainteté de la foi universelle par l'indépendance de l'opinion individuelle? ou celui qui, comme le romain, a donné au rationalisme de l'opinion diocésaine les droits qui n'appartiennent qu'à l'inspiration de l'Eglise universelle? Si la vérité de Dieu a pu se révéler au monde occidental assez clairement pour que cette révélation soit devenue un article de foi sans avoir eu besoin d'être confirmée par l'Orient, à quoi bon un concile? Qu'aura à faire l'ilote grec ou russe auprès de ces vases d'élection, auprès des représentants de ces peuples qui se sont oints eux-mêmes du saint chrême d'infaillibilité? Un concile n'est pas possible, à moins que l'Occident, revenant à l'idée même des conciles, ne commence par condamner son usurpation et toutes ses suites, c'est-à-dire par revenir au symbole primitif et par soumettre l'opinion qui l'avait altéré au jugement de la foi universelle. En un mot, pour qu'un concile soit possible, il faut que le rationalisme qui met la raison humaine ou une garantie quelconque à la place de l'amour mutuel soit clairement compris et condamné. Ce n'est donc point un concile qui comblera l'abîme, car l'abîme doit être comblé avant que le concile puisse se réunir (1).

(1) Telle était évidemment la conviction du grand Marc d'Éphèse, quand, à l'assemblée religieuse de Florence, il exigeait que le symbole fût restauré dans sa pureté et que la clause intercalée ne fût plus ex-

Digitized by Google

Dieu seul connaît l'heure qu'il a fixée pour le triomphe de la vérité sur la perversité ou la faiblesse humaine. Cette heure arrivera, je n'en doute pas : mais en attendant l'Eglise ne peut avoir avec le rationalisme, soit qu'il marche à découvert comme dans la Réforme, ou sous un masque comme dans la papauté, d'autres rapports que ceux de la charité qui plaint l'erreur et espère la conversion. Les deux portions du schisme occidental se trouvent cependant placées à l'égard de l'Eglise dans des positions différentes.

Le romanisme, comme je l'ai dit, anarchique dans son principe, a, pour éviter l'anarchie de fait, renié sa nature, ou l'a cachée à ses propres yeux sous la forme du despotisme. Ce changement a eu des suites fort importantes. L'unité de l'Eglise était libre. Elle était la liberté même dans l'harmonieuse expression de son accord intérieur. L'unité vivante ayant été rejetée, la liberté ecclésiastique fut sacrifiée pour obtenir une unité arbitraire et factice. Le sens intime fut remplacé par le signe extérieur. D'un autre côté la Réforme, conséquente au principe de rationalisme anarchique qui avait donné naissance au schisme romain, revendiqua avec pleine justice la liberté et fut obligé de lui sacrifier l'unité. Dans les deux, tout est extérieur comme les produits du rationalisme le sont toujours. L'unité papale est une unité toute extérieure sans contenu vivant : la liberté de la raison protestante est une liberté toute extérieure sans contenu réel. L'une, comme le judaïsme, s'en tient aux signes : l'autre, comme l'hellénisme, s'en tient à la sagesse logique. L'Eglise avec son unité libre et son intelligence vivante leur est incompréhensible à toutes les deux : mais l'ignorance romaine est pleine d'animosité et constamment armée de calomnie : l'ignorance protestante

primée que comme une opinion hors du symbole. Laissant à Dieu le soin de rectifier l'erreur, il la rendait innocente en ce qu'il l'excluait du dogme, c'est-à dire de la profession de foi. L'hérésie contre l'Eglise était rejetée par là même, et la communion redevenait possible. Mais l'orgueil du rationalisme ne voulut pas se condamner.

Digitized by Google

est pleine d'indifférence et armée de dédain (1). Cependant, comme l'ignorance est la base commune de tous ces rapports, nous ne pouvons guère en vouloir ni aux papistes ni aux réformés. Pour tous les deux une lutte sérieuse avec l'Eglise est impossible.

Leur lutte intestine n'en est que plus possible : car le terrain qu'ils occupent est exactement le même et leurs droits sont égaux. Tous les deux sont plongés tout entiers, sans s'en douter, dans l'antinomie logique qui fait le caractère de toute chose vivante, quand elle n'est considérée que de son côté logique (voyez Kant), et qui ne trouve sa solution que dans la plénitude de la réalité; mais cette solution, ils ne peuvent et ne pourront jamais la trouver, bornés qu'ils sont par les limites étroites du rationalisme qui leur est commun. Aussi la lutte qui se prolonge depuis plus de trois siècles, avec plus ou moins de vivacité, tantôt au moyen de la parole, tantôt par des voies moins franches et moins chrétiennes, ne tire pas à sa fin, quoiqu'elle ait épuisé les forces morales des combattants. Il serait impardonnable de ne pas rendre justice aux talents et au zèle qui ont été déployés des deux côtés, et nous ne pouvons parler qu'avec admiration de la brillante et vigoureuse éloquence par laquelle se distinguent surtout les latinisants, et de la science profonde et infatigable de leurs adversaires : mais quels sont les résultats de la lutte? Certes, ils ne sont pas consolants pour aucun des deux partis. Chacun des deux est fort dans l'attaque, et nul dans la défense, parce qu'en effet tous les deux ont éga-

(1) Ces deux assertions sont parfaitement évidentes pour tout homme qui a un peu suivi la marche de la littérature religieuse en Occident. Voyez de Maistre, voyez les mandements des évêques d'Autriche, voyez surtout M. Lacordaire et l'*Univers religieux*, qui, entre autres, prétendait, il y a quelques années, que les grecs font cuire les morts dans du vin pour leur assurer l'entrée du paradis. En fait de protestants, on peut se contenter du savant Tholuk, une des lumières théologiques de l'Allemagne, qui, dans sa réponse à Strauss, assure *par ouï dire* que les églises orientales ne lisent jamais l'évangile de saint Jean.

Digitized by Google

lement tort et sont également condamnés par la raison et par le témoignage historique. Chacun des deux peut constamment se vanter d'un beau triomphe; mais constamment tous les deux sont battus, et le champ de bataille ne reste qu'au scepticisme, qui en serait depuis longtemps le maître incontesté, si le besoin de la foi ne forçait pas souvent l'homme à fermer les yeux sur les inconséquences de la religion qu'il adopte, parce qu'il ne peut pas s'en passer complétement, et qu'il la garde souvent sans y croire sérieusement.

La lutte entre les croyances occidentales ayant eu lieu sur le terrain du rationalisme, je ne puis pas dire qu'elle ait jamais eu pour objet la foi elle-même; car les croyances même les plus vives, et les convictions, même les plus passionnées, ne méritent pas encore ce nom; mais telle qu'elle a été, elle offre encore un objet d'étude plein d'intérêt et de profondes instructions. Le caractère des partis s'y dessine d'une manière fort remarquable. Une critique sérieuse, quoique sèche et insuffisante, une érudition vaste, mais sans lien d'unité, une sévérité franche et sobre, digne des premiers temps de l'Eglise, avec des vues resserrées par les bornes d'un individualisme étroit; des aspirations ardentes qui semblent avouer qu'elle n'ont pas trouvé et n'espèrent pas trouver de satisfaction, un manque constant de profondeur à peine déguisé par le brouillard semi-lumineux d'un mysticisme arbitraire, l'amour de la vérité sans le pouvoir de la comprendre dans sa vie réelle, enfin un rationalisme spiritualiste : telle est la part du protestant. Une plus grande largeur de vues, quoique fort insuffisante pour le christianisme véritable, une éloquence brillante, mais trop souvent passionnée, une allure haute mais constamment théâtrale, une critique presque toujours superficielle et qui s'en tient beaucoup plus au mot qu'à l'idée; une grande apparence d'unité sans unité réelle, une expression de désir facilement satisfait par la raison qu'il n'a jamais osé aspirer à de gran-

Digitized by Google

des hauteurs, une profondeur inégale qui cache ses bas-fonds par les nuages du sophisme, un grand amour pour l'ordre extérieur, sans respect pour la vérité qui est l'ordre intérieur, enfin un rationalisme matérialiste : telle est la part du romain. Je ne prétends ni accuser tous les écrivains de ce parti d'une fausseté volontaire, ni assurer qu'aucun de leurs adversaires n'ait mérité le même reproche; mais la tendance du parti papal au sophisme, à l'évasion des difficultés réelles, à l'ignorance feinte, à la falsification des textes, soit par une citation tronquée, soit par une citation inexacte, est un fait beaucoup trop notoire pour être mis en doute. Cependant, comme dans une accusation aussi grave, une simple assertion est insuffisante et que je tiens à ne pas avancer un seul fait douteux, je rappellerai à la mémoire de mes lecteurs toute la longue histoire des fausses Décrétales, sur lesquelles s'est basée la théorie de la suprématie papale avant qu'une habitude de croyance n'eût permis de retirer ces étais mensongers et devenus inutiles, toute l'histoire des fausses donations qui forment la base du pouvoir temporel de Rome, enfin toute la liste infinie des éditions des saints Pères falsifiées avec un but évident. Dans un temps plus rapproché, je rappellerai que l'œuvre de Zernikoff est restée sans réfutation, quoiqu'elle contienne la preuve que tous les témoignages tirés des saints Pères en faveur du symbole altéré ont été corrompus ou tronqués avec intention, et j'ajouterai que cette œuvre victorieuse n'a cependant pas donné occasion à un seul aveu un peu franc. Enfin, de notre temps, je citerai presque toutes les œuvres de l'éloquent archi-sophiste de Maistre (1), les indignes mensonges renfermés

(1) Entre autres exemples, je ne prendrai que la preuve tirée par de Maistre de saint Athanase en faveur du romanisme : « Tout l'univers, » dit saint Athanase aux hérétiques, « nomme la vraie Eglise Eglise ca-« tholique. Cela seul suffit pour prouver votre hérésie. » « Quelle est « l'Eglise, » dit de Maistre, « que l'on nomme catholique dans toute « l'Europe? L'Eglise de Rome : donc toutes les autres sont schisma-

Digitized by Google

dans les mandements des évêques autrichiens sur le culte adressé par l'orthodoxie à quelques papes, et en dernier lieu l'écrit célèbre de Newman sur le développement (1). Il est à remarquer que ce dernier, homme de bonne foi dans l'anglicanisme, converti (je le suppose) de bonne foi au romanisme, ait subitement perdu cette qualité dans sa nouvelle communion. Je dois cependant faire remarquer que tout en affirmant la fausseté constante de la polémique romaine, je

« tiques. » Saint Athanase s'adressait à des Grecs qui comprenaient parfaitement le sens du mot catholique (universel), et sa preuve était bonne; mais que prouve, je vous prie, ce mot vide de sens pour l'Europe moderne? Qu'on aille demander l'église universelle en Angleterre, en Allemagne, en Russie, surtout, et qu'on écoute la réponse! D'ailleurs quelqu'un va-t-il consulter le Dictionnaire arabe avant de se servir du mot de Musulman, ou fait-il profession de mahométisme en s'en servant! Certes, de Maistre avait trop d'intelligence pour ne pas comprendre sa propre fausseté; mais cet auteur, qui a fait tant de bruit, appartient, malgré un certain désir d'être religieux, à l'école littéraire de l'Encyclopédie par toute la tournure de sa pensée. Les romains mêmes le nomment paradoxal et lui font encore trop d'honneur. C'est une frivolité réelle cachée par une fausse apparence de profondeur, un jeu constant de sophismes, et une absence constante de sincérité; c'est, enfin, un esprit antichrétien au plus haut degré, témoin sa théorie de l'expiation.

(1) Newmann, dans cet ouvrage, complète la théorie de *Mœhler* sur le mouvement progressif et sur le développement logique de l'Eglise : « Toutes ses doctrines, » dit-il, « renfermées implicitement dans sa doc- « trine primitive, se sont développées peu à peu, ou plutôt ont acquis peu « à peu la clarté de l'expression logique. Il en est ainsi même du dogme « fondamental de la Trinité. Il en est de même de la suprématie papale « en fait de foi, etc. » Or, M. Newman a l'air d'ignorer l'apostasie du pape Libère, et surtout la condamnation d'Honorius par un concile œcuménique, condamnation admise par tout l'Occident. Que le fait de l'erreur dogmatique d'Honorius ait ou n'ait pas été prouvée, peu importe, *la doctrine que le pape est faillible n'en a pas moins été proclamée par un concile œcuménique*, et M. Newman ne pouvait pas l'ignorer. La nouvelle doctrine de l'infaillibilité était donc, non un développement, mais une contradiction directe à la doctrine œcuménique. Le silence et une ignorance feinte équivalent, dans ce cas, à un mensonge direct. Il est triste d'être obligé de parler ainsi d'un homme aussi haut placé dans la sphère de l'intelligence : mais comment éviter une pareille conclusion?

Digitized by Google

désire que l'on ne juge pas trop sévèrement la responsabilité morale de ses écrivains. Ni les écrivains de l'Eglise, ni les défenseurs du protestantisme n'ont été constamment à l'abri du même reproche, quoique certainement dans une proportion infiniment moindre; mais la gravité de la faute n'est pas la même dans ces trois cas. Sous la plume du chrétien orthodoxe, le mensonge est une infamie stupide, éminemment nuisible à la cause qu'il est censé devoir défendre; chez le protestant, il est une absurdité inutile et coupable; chez le romain, il est une nécessité, qui porte jusqu'à un certain point son excuse en elle-même. La raison de cette différence est claire. Le mensonge est essentiellement ennemi de la vérité orthodoxe; il est déplacé dans la recherche qui fait le fond du protestantisme; il est inévitable dans le romanisme, doctrine qui renie sa propre origine. Le schisme occidental a, comme je l'ai dit, commencé par l'usurpation de l'opinion diocésaine, qui rompit l'unité de la foi universelle, c'est-à-dire par l'introduction du principe anarchique de rationalisme; mais pour échapper à ses conséquences, sans renoncer à l'erreur dans laquelle il s'était manifesté, il a été obligé de prendre aux yeux du monde, comme à ses propres yeux, le masque du despotisme romain. L'évolution historique a réussi, mais elle a laissé des traces indélébiles. Les premières armes du nouveau pouvoir, les fausses Décrétales, mises au jour par la conscience peu timorée du pape Nicolas Ier, avaient été tirées d'un arsenal de faussaires; la défense de ces premiers titres donna naissance à d'autres faux. Un système de mensonge naquit involontairement de ce mouvement, auquel les siècles suivants obéirent par une loi historique dont les conséquences se font sentir jusqu'à nos jours. Qu'on étudie en effet toutes les falsifications dont le romanisme est accusé avec raison, on les verra, j'ose le dire, toutes sans exception, aboutir au même centre, à ce premier moment où l'anarchie se cacha sous l'apparence d'un pouvoir illimité pour échapper à ses propres consé-

Digitized by Google

quences. Qu'on étudie tous les sophismes du parti romain, on les verra n'avoir qu'un but, celui de dérober à tous les regards la plaie toujours béante dont le schisme a frappé l'Occident à la fin du huitième siècle ou au commencement du neuvième. C'est là le véritable foyer de cette corruption morale, de cette callosité à l'endroit de la vérité qui, dans la communion romaine, a dénaturé les plus belles âmes et déshonoré les plus hautes intelligences (telles par exemple que l'illustre Bossuet). Nous ne devons pas les juger avec une sévérité absolue. Dans ma jeunesse, cette constante fausseté de tout un parti m'inspirait une indignation mêlée de dégoût. Plus tard, elle ne m'inspira qu'une vive douleur et une compassion profonde. Je compris cette chaîne de mensonge qui retient dans ses anneaux de fer les âmes les plus avides de vérité. Je compris la douloureuse position des hommes qui s'étaient soumis à l'obligation de fausser la vérité pour garder au moins une religion positive et ne pas être obligés de tomber dans le protestantisme, qui n'est qu'une possibilité ou un désir de religion sans contenu réel. Certes, après qu'on a entendu le savant Néander, cette âme si noble, si aimante et si sincère, dire en réponse à un écrivain anglais : « Vous croyez encore à une religion objective : « mais nous avons depuis longtemps dépassé ce point, et « nous savons qu'il n'y a de possible qu'une religion subjec- « tive ; » (ce qui, du reste, est tout aussi raisonnable que de dire qu'il n'y a de monde possible qu'un monde subjectif), après qu'on a, dis-je, entendu pareille profession de foi, on comprend et on n'ose condamner trop sévèrement les hommes qui, comme M. Allies même, après avoir confondu beaucoup de faussetés, avancées par les défenseurs de Rome, passent sous ses drapeaux, préférant une religion à demi-fausse à l'absence complète de religion. On comprend aussi comment le romanisme n'est pas tombé sous les coups de la Réforme.

La lutte continue encore, mais son caractère a changé,

Digitized by Google

parce que les forces morales des deux côtés sont épuisées. Le protestantisme purement et évidemment rationaliste dans sa négation, arbitraire et vaguement mystique dans ce qu'il a de positif, peut à peine se défendre contre la force logique qui l'entraîne par une pente irrésistible à une incrédulité pseudo-philosophique, et semble jeter un œil d'envie sur le romanisme qui a au moins l'air de garder une révélation positive. Niant toute tradition légitime, n'ayant aucune unité vivante ni dans le passé ni dans le présent, ne pouvant offrir ni une foi indubitable à l'âme humaine, ni même une doctrine arrêtée à la raison, la Réforme change continuellement son terrain et n'ose affirmer aucune vérité réelle qu'elle ne puisse être obligée à convertir au bout de quelque temps en simple symbole, en mythe ou en erreur née de l'ignorance. Elle dit encore des mots d'espérance, mais elle les prononce sur un ton de désespoir. Le romanisme, plus confiant en apparence, échappant le plus souvent par un manque de franchise aux conséquences logiques de ses défaites, se sent cependant blessé au cœur par l'impossibilité de jamais justifier les titres sur lesquels il se fonde pour établir la continuité inaltérée de sa tradition et de sa doctrine, et par la nécessité où il se trouve constamment de recourir à la fausseté pour dérober à tous les regards l'illégitimité de son point de départ. Il espère beaucoup de l'ignorance générale, plus encore de la terreur involontaire de ceux qui se trouvent avoir à choisir entre lui et le déisme rationaliste des protestants, mais il évite l'investigation avec une épouvante que les hommes savants voient clairement et que les plus ignorants sentent confusément, peut-être sans pouvoir s'en rendre compte. La force morale est brisée de part et d'autre, et la lutte à mort entre deux croyances irréconciliables a l'air de s'être changée en un combat à armes courtoises entre deux incrédulités hypocrites. Aussi doit-on avouer qu'un jugement impartial n'oserait prononcer de condamnation absolue ni contre les intelligences sévères qui se jettent dans

Digitized by Google

le doute et l'impiété, par l'impossibilité où elles sont de choisir entre deux doctrines également dénuées de vérité; ni même contre les âmes moins hautes, qui justifient la frivolité de leur scepticisme religieux par la frivolité évidente et le scepticisme à peine déguisé de la prédication religieuse qui est chargée de les inviter à la foi. D'un côté, c'est le savant Néander niant la possibilité de toute religion objective; c'est l'illustre Schelling, un des plus beaux génies de tous les siècles, prouvant que le protestantisme ne peut pas fonder d'église; c'est une multitude d'écrivains d'un talent plus ou moins remarquable vous disant que toute l'histoire de la doctrine chrétienne est une suite d'erreurs, mais qu'elle renferme cependant un fond de vérité pourvu que vous parveniez à l'en tirer, quoique jamais personne n'ait pu y parvenir. De l'autre, ce sont des sophistes qui, comme de Maistre, après avoir débité des mensonges patents sur les rapports des conciles et des papes, vous assurent gravement que, sans les papes, Dieu n'aurait pas pu conserver l'unité de la foi, et que, par conséquent, les papes sont une nécessité dans les rapports de l'homme à Dieu (ce qui rend l'histoire du grand schisme d'Avignon singulièrement curieuse); ou des rhéteurs comme Chateaubriand et son école qui veulent démontrer la vérité du christianisme par la pompe de ses cérémonies, la beauté du son de ses cloches, surtout aux heures du crépuscule, et le caractère poétique de ses légendes; ou enfin des écrivains à mine sérieuse, comme M. Nicolas (à qui je suis loin de refuser l'estime qu'il mérite réellement), qui prouvent la doctrine du purgatoire par quatre citations, l'une de Platon, l'autre de Virgile, la troisième d'Homère, la quatrième de Chateaubriand, et par l'exemple très concluant de l'ombre de Tirésias à qui Ulysse fait boire du sang de bœuf. Le scepticisme n'est peut-être pas très condamnable vis à vis d'une prédication aussi totalement dépourvue de conviction, de bonne foi et de gravité, et le double rationalisme du romanisme et de la Réforme

Digitized by Google

doit certainement porter la moitié du poids des accusations que l'on fait tomber sur l'incrédulité de notre siècle.

L'énergie de la lutte a considérablement diminué sur le terrain de la parole : mais les adversaires continuent l'un contre l'autre une guerre sourde et, pour ainsi dire, souterraine. On ne peut guère les en blâmer ; car la paix est impossible, et le combat par la conviction logique ne donne que des résultats également défavorables aux deux partis. Aussi cherchent-ils (et peut-être ne peuvent-ils pas faire autrement) à s'appuyer sur l'alliance des opinions et des tendances politiques, et à trouver un soutien plus ou moins sûr, soit dans la sympathie des masses populaires, soit dans les intérêts des trônes et des classes privilégiées. Nous les avons vus tour à tour et nous les voyons encore se recommander à la bienveillance des nations, soit par leur amour pour l'ordre, soit par les garanties qu'ils offrent à la liberté, selon que l'un ou l'autre de ces principes prend le dessus dans le monde, et que l'alliance des gouvernemens ou des peuples semble promettre plus d'avantages. Nous les voyons également s'accuser mutuellement de dispositions plus ou moins hostiles aux principes dominants, afin d'obtenir de l'entraînement du moment ou de la faveur des pouvoirs un succès que leur refusent la polémique et la prédication. C'est ainsi que le romanisme a été accusé (à tort, je le suppose,) d'ameuter les révoltes ou de sanctifier les usurpations triomphantes. C'est ainsi que la Réforme a été accusée par ses adversaires, tantôt de tendances aristocratiques (quoiqu'elle soit la croyance dominante dans l'Etat le plus démocratique de l'univers), tantôt de radicalisme révolutionnaire (quoique dans notre siècle ce soient, comme l'a observé M. Guizot, les nations protestantes qui aient le moins été atteintes de la contagion révolutionnaire), tantôt de lâcheté envers l'Etat (quoique ce soient les nations protestantes, comme le montre aussi M. Guizot, qui aient le plus étendu les bornes de la liberté civile et politique). De pareils moyens sont malheureusement trop souvent mis en

Digitized by Google

usage par les deux partis, et surtout par le parti romain qui joint une action plus concentrée à une plus longue habitude des manœuvres politiques, et qui n'a que trop souvent suivi le funeste principe que le but sanctifie les moyens. Quoi qu'il en soit, ces moyens manquent constamment leur but. Je sais bien que l'Eglise aime l'ordre, et demande à Dieu d'envoyer la paix sur la terre: mais je sais aussi que tout en rendant à César ce qui est à César, elle n'a jamais prétendu garantir l'éternelle durée de l'Empire. Je sais bien que, le chrétien étant obligé devant Dieu de donner à ses frères tout le bien-être possible (quelque indifférent qu'il soit lui-même à son propre bien-être), il en résulte que les nations chrétiennes tendent nécessairement à procurer aux hommes tout ce que la société humaine peut obtenir de liberté, de lumières et de bonheur par la justice et la charité: mais je sais aussi que ce résultat est un résultat indirect auquel l'Eglise doit rester étrangère et indifférente; et que le but vers lequel elle tend est un but bien au-dessus de tout bonheur terrestre. Tel est le sentiment que la vérité et la noblesse innées à l'âme humaine, font naître dans le cœur de tous les hommes, même avant que la réflexion ne soit venue le confirmer. Il y a quelque chose d'évidemment faux dans l'alliance de la religion et des agitations sociales: il y a quelque chose d'avilissant dans l'idée d'une Eglise qui descend jusqu'à se recommander aux gouvernements ou aux peuples comme une troupe de condottieri qui promettent des services utiles, en échange d'une solde payable en argent, en protection ou en respects (1). Que le riche veuille des garanties pour ses huîtres et ses truffes, que le pauvre veuille remplacer son pain sec par une nourriture meilleure, rien de plus naturel, et peut-être, rien de plus juste, surtout dans le dernier cas: mais c'est à l'intelligence

(1) Qu'on se rappelle le fameux discours de l'hérétique Nestorius à Théodose II : « Donnez-moi, sire, la terre purgée d'hérétiques, et je vous donnerai le ciel. Aidez-moi à extirper l'hérésie, et je vous aiderai à abattre la Perse. »

Digitized by Google

humaine et non à la foi à résoudre ces problèmes ; et une Eglise perd tous ses droits à la confiance des hommes quand elle prétend prouver la présence de l'Esprit divin dans son sein par son plus ou moins d'aptitude à résoudre des questions d'huîtres ou de pain beurré. Des Etats chrétiens ont disparu de la face du monde, et la Chine compte des milliers d'années d'existence et des siècles de grande prospérité. Aux huitième et neuvième siècles, l'empire des Ommyades et des Abbassides était plus florissant et plus civilisé que les peuples chrétiens : mais de pareils faits doivent-ils être pris en considération dans les questions de vérité religieuse? Je le répète : les partis religieux de l'Occident ne font que se déconsidérer en recherchant l'alliance des opinions politiques et en s'étayant des passions, même les plus naturelles, et des intérêts, même les plus légitimes. Ils peuvent bien y gagner quelques succès temporaires ; mais ces avantages trompeurs sont un véritable triomphe pour l'incrédulité et ne font qu'étendre le domaine d'un scepticisme d'autant plus dédaigneux qu'il acquiert le droit de se poser en protecteur de la foi (1). — Tel est le caractère de la lutte au moment présent.

La fatigue morale se fait sentir de plus en plus. Une terreur involontaire saisit les sectes rationalistes de l'Occident (la papauté comme la Réforme) devant un danger commun. Elles continuent encore leur lutte parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement, mais elles ont perdu l'espérance du triomphe parce qu'elles comprennent plus ou moins clairement leur propre faiblesse. Elles voient grandir de plus en plus l'incrédulité, non plus celle des puissants, des savants et

(1) Les classes les moins élevées de la société sont, sous ce rapport, au niveau des plus hautes. Un domestique d'auberge me disait à Paris, en 1847, à propos de religion : « Vous sentez bien, Monsieur, que je ne crois pas à toutes ces fariboles-là ; mais je serais bien fâché que ma femme ou ma fille n'y crussent pas. Voyez-vous, une femme sans religion, ça ne vaut pas le diable ! » Voilà de la religion d'État au petit pied, et un ministre n'aurait pas mieux dit en parlant d'un peuple.

Digitized by Google

des riches qui formait le caractère du dix-huitième siècle, mais celle des masses dont le scepticisme ignorant est pourtant une suite du rationalisme patent ou déguisé qui, depuis bien des siècles, se fait passer pour la foi dans le monde européen. Cette terreur tend à amener, non à une réconciliation impossible, mais à des propositions d'alliance temporaire qui trahissent la faiblesse, étendent l'empire du doute et augmentent le danger. De pareilles propositions ont été faites bien des fois des deux côtés par des hommes bien intentionnés et sérieux. Je crois qu'il me suffira de nommer MM. Radovitz et Guizot pour présenter la réunion des plus hautes qualités du cœur et de l'intelligence. Le premier, dans un ouvrage distingué par une grande impartialité et par un talent brillant (1), engage les protestants à concourir avec les romains pour combattre l'incrédulité. Le second, dans les premiers chapitres de ses Etudes morales (chapitres pleins d'aperçus profonds et d'une sympathie sincère pour les besoins moraux de l'humanité), invite les romains à concourir avec les protestants pour arrêter les progrès de l'impiété. Il désire que les deux partis soient unis, non-seulement par la tolérance, mais encore par les liens plus puissants de la charité, donnant à ce mot un sens évidemment différent de celui dans lequel nous sommes tenus d'être unis par la charité avec tous les hommes, nos frères, mahométans ou idolâtres, quelles que soient leurs erreurs. Cette coopération des deux partis serait tout aussi inutile que leur lutte. La tendance même vers un tel compromis, est déjà nuisible. Elle indique la peur, la faiblesse et l'absence de foi véritable. Les chrétiens des premiers temps ne demandaient pas le concours des marcionites ou des sabelliens. Il y a un siècle que ni la papauté, ni la Réforme, ne se seraient encore invités à agir de concert. Leur énergie morale est brisée, et le désespoir les pousse dans une voie évidemment fausse; car elle ne peuvent pas ne pas com-

(1) *Conversations contemporaines* (Gespræche aus der Gegenwart).

Digitized by Google

prendre que si, comme je n'en doute pas, le christianisme est tout-puissant contre l'incrédulité et l'erreur, dix christianismes différents agissant en commun, seraient l'impuissance avouée, et l'humanité les reconnaîtrait avec raison pour un scepticisme masqué.

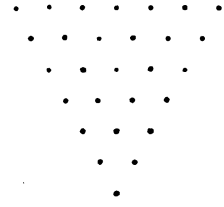
De pareilles invitations n'ont pas jusqu'à ce jour été adressées à l'Eglise. J'ose espérer qu'elles ne le seront jamais, et je dis hardiment qu'elles n'attireraient même pas son attention. Dans le vaste sein de notre patrie, nous avons des concitoyens de différentes croyances, des Polonais papistes, des Allemands protestants. Ils peuvent être nos égaux et souvent nos supérieurs dans l'ordre de la société politique. Nos frères sont placés dans une position bien inférieure en Autriche. Rien de plus simple : car l'Eglise n'a jamais prétendu occuper une place éminente dans le monde, et pendant quelques siècles elle a même été connue en Pologne sous le nom de religion des vilains (Khlopska vera), par opposition au romanisme qui était nommé religion des seigneurs (Panska vera). Notre devoir comme celui de nos frères est de concourir partout au maintien de l'ordre social et de la loi civile, et d'accepter, partout dans les affaires temporelles, les secours de nos concitoyens à quelque communion qu'ils appartiennent. Mais il n'en est pas ainsi dans les choses de la foi. Membres de l'Eglise, nous portons en nous toute sa grandeur et sa dignité comme uniques dépositaires de la vérité du Christ dans un monde d'erreur. Si nous nous taisons quand nous devons faire entendre la voix de Dieu, nous avons tort comme de lâches et fainéants serviteurs de Celui qui a souffert l'humiliation et la mort au service de tout le genre humain; mais nous serions pires que des lâches, nous serions des traîtres si nous appelions l'erreur à notre secours dans la prédication de la vérité, et si, cessant de compter sur la force divine de l'Eglise, nous demandions le concours de la faiblesse et du mensonge. Quelque haut placé que soit un homme dans l'échelle sociale, fût-il notre

Digitized by Google

supérieur ou notre maître, s'il n'est pas de l'Eglise, nous ne pouvons l'admettre qu'à être notre disciple, mais jamais notre égal ou notre collaborateur dans la prédication de la foi. Il ne peut dans ce cas nous rendre qu'un seul service, celui de se convertir.

Tel doit être indubitablement le sentiment de tout chrétien qui croit encore à la vérité de sa communion; et quand des sectes rivales s'invitent mutuellement à une ligue contre l'incrédulité, l'incrédulité et la mort ont déjà pénétré dans leur sein. C'est l'état présent de toutes les confessions de l'Occident, malgré l'apparence de lutte qui continue encore, surtout en Angleterre.

J'ai rempli un devoir en prenant la défense de l'Eglise contre de fausses accusations que je ne considère pourtant pas comme des calomnies volontaires. Pour rendre la réfutation intelligible, j'ai été obligé de développer le caractère de l'orthodoxie et celui du schisme occidental qui n'est qu'un rationalisme plâtré, et de montrer l'état présent de la question religieuse sous le jour sous lequel il nous apparaît. Ainsi que je l'avais dit au commencement, je n'ai pas cherché à déguiser l'hostilité de la pensée par une feinte modération d'expression. J'ai énoncé hardiment la doctrine de l'Eglise et ses rapports avec les différentes formes du schisme. J'ai exprimé franchement mon opinion sur la lutte des sectes, sur son caractère et son état contemporain; mais j'ose espérer que personne ne m'accusera ni de passion malveillante, ni d'injustice intentionnelle.



Je le répète : j'ai rempli un devoir en répondant aux accu-

Digitized by Google

sations portées contre l'Eglise, et j'ajouterai que j'ai rempli un devoir envers l'Eglise, mais encore plus envers vous, lecteurs et frères depuis trop longtemps séparés de nous, par une erreur dont l'origine se perd dans des temps bien éloignés. Aucune crainte, aucune considération n'a arrêté ma plume, mais aussi aucun intérêt ne l'a guidée. L'amour d'une vaine gloire ou plutôt le désir de faire quelque bruit dans le monde ne peuvent guère être attribués à un homme dont le nom doit rester inconnu.

Les temps sont graves : non parce que la base de bien des états semble chanceler, car l'histoire a vu et verra probablement encore la chute de bien des nations puissantes et glorieuses ; non parce que la complication et le conflit des intérêts agitent le monde, car cette agitation, sous une forme ou une autre, a toujours constitué la vie apparente de l'humanité ; non. Les temps sont graves parce que la réflexion et l'analyse ont sapé les fondements sur lesquels reposent depuis des siècles l'orgueil, l'apathie ou l'ignorance des hommes. Je dis l'orgueil ; car la philosophie rationaliste, par une suite de déduction sévères dont la gloire appartient à l'Allemagne, est parvenue dans l'école de Hegel à prouver, sans le vouloir, que la raison seule, ne connaissant que les rapports des choses et non les choses elles-mêmes, arrive au néant quand elle prétend se passer de la foi qui est la connaissance intime des choses. C'est ainsi que l'analyse a brisé l'orgueil humain et le force à demander à la foi ce que la raison logique seule ne peut pas lui donner. Je dis l'apathie et l'ignorance ; car l'âme humaine, ne recevant plus la foi comme un héritage légué par une habitude aveugle, lui a demandé ses titres, c'est-à-dire l'harmonie intérieure et vivante de ses positions, et les a trouvés faux. Elle a vu le rationalisme dans ce qui se disait être la foi. Elle l'a vu dans la Réforme : elle l'a deviné dans la papauté, et j'espère avoir montré que cet instinct était la voix de la vérité.

Le schisme occidental est l'exclusion imméritée de tout

Digitized by Google

l'Orient, l'usurpation du monopole de l'inspiration divine, — en un mot — *le fratricide moral.* Tel est le sens de la grande hérésie contre l'universalité de l'Eglise, hérésie qui rend la foi impossible parce qu'elle lui enlève sa base morale.

Lecteurs et frères ! L'ignorance ou la faute des siècles passés vous ont légué un funeste héritage, un germe de mort dont vous portez la peine sans culpabilité directe, car vous n'aviez pas la connaissance définie de l'erreur qui le renferme. Vous avez beaucoup fait pour la société humaine, dans la science et dans l'art, dans la législation des états et la civilisation des peuples, dans la manifestation pratique du sentiment de justice et dans l'expression pratique de la charité. Vous avez fait plus : vous avez fait tout ce que vous pouviez pour l'homme dans son existence terrestre, en prolongeant la durée moyenne de sa vie, et pour l'homme dans ses rapports avec la divinité en faisant connaître le nom du Christ à des nations qui n'avaient jamais entendu prononcer ce nom divin. Honneur et reconnaissance pour vos immenses travaux dont toute l'humanité recueille ou recueillera les fruits ! Mais le funeste héritage que vous avez reçu développe de plus en plus ses inévitables conséquences et tue la vie spirituelle qui vous anime encore.

La guérison dépend de vous. Mais cette guérison ne peut être de longtemps qu'individuelle, tant que la connaissance du mal même est encore restreinte par le préjugé et l'ignorance. Si quelqu'un de mes lecteurs trouve que j'ai dit la vérité et que j'ai défini exactement le caractère rationaliste du schisme et son point de départ, je le supplie de penser aussi qu'il ne suffit pas de reconnaître la vérité, mais qu'il faut encore en accepter les conséquences pratiques ; qu'il ne suffit pas de reconnaître un tort, mais que chacun doit encore le réparer autant qu'il le peut. Je le supplie de s'arracher au rationalisme par la force d'un acte moral ; de condamner l'exclusion prononcée contre ses frères d'Orient, et de rejeter toutes les décisions qui ont été la suite de cette injustice ; de

Digitized by Google

nous recevoir sur un pied d'égalité fraternelle, et de réintégrer, dans son propre sein, l'unité de l'Eglise, afin que lui-même puisse se réintégrer dans cette unité, et obtienne le droit de dire, avec l'antique Eglise : « Aimons-nous les uns les autres pour pouvoir, d'un accord unanime, confesser le Père, le Fils et le Saint-Esprit. »

Le mal est mortel et cependant la guérison est facile, car elle ne demande qu'un acte de justice. Les hommes en voudront-ils? ou aimeront-ils mieux perpétuer le règne de l'injustice et continuer à tromper leur propre conscience et l'intelligence de leurs frères? Lecteurs, jugez par vous-mêmes, et pour vous-mêmes!

Paris. — Imp. de Ch. Meyrueis et Comp., rue Saint-Benoît, 7. — 1853.

Digitized by Google

Digitized by Google

Khomiakov, Alexiéi Stepanovich

QUELQUES MOTS

SUR

LES COMMUNIONS OCCIDENTALES

A L'OCCASION

D'UN MANDEMENT DE MGR. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

PAR UN CHRÉTIEN ORTHODOXE.

LEIPZIG:
F. A. BROCKHAUS.
1855.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Très-souvent attaquée par les organes des différentes communions chrétiennes en Europe, l'orthodoxie a longtemps gardé le silence. J'ai cru remplir un devoir en répondant l'année passée à une nouvelle attaque, qu'un écrivain de la confession romaine avait dirigée contre l'Eglise à laquelle j'appartiens; et je me suis adressé à la presse protestante de Paris pour mettre au jour un écrit intitulé: « *Quelques mots par un Chrétien orthodoxe sur les communions occidentales à l'occasion d'une brochure de M. Laurentie.* » Un libraire de Paris, M. Meyrueis, a accepté cette commission si délicate, et a publié mon ouvrage en le faisant précéder d'une préface justificative remplie des plus nobles sentiments. L'estime et la reconnaissance m'auraient fait un devoir de m'adresser à lui pour la publication d'une brochure destinée à servir de continuation à l'écrit précédent; mais mes lecteurs

Digitized by Google

verront dans les premières pages de cette brochure, que je n'ai pas pu suivre une marche qui aurait placé M. Meyrueis dans une fausse position : entre un refus qui lui aurait probablement été pénible et un consentement qui aurait pu avoir des suites fâcheuses pour lui, vu les circonstances présentes.

C'est à l'Allemagne que je m'adresse en ce moment. Hospitalière dès l'antiquité, de nos jours elle s'enorgueillit à juste titre de l'hospitalité qu'elle accorde à la pensée humaine quelle que soit sa patrie. J'ose compter sur cette noble hospitalité.

Je parle pour ce que je considère comme la vérité contre ce que je crois être l'erreur; je parle aux hommes, mes frères de notre Père commun; et la rude franchise de mon langage ne vous empêchera pas, mes frères d'Allemagne, de lui accorder les avantages de la publicité. Un grand homme de notre sang, le Bohème Huss, est mort en Allemagne pour la liberté de la pensée et de la prédication religieuse. Plus heureux que son prédécesseur, votre Luther l'a conquise. Vous ne me refuserez pas, je le sais, la jouissance d'un droit pour lequel nos pères aussi bien que les vôtres ont combattu et souffert.

Ignotus.

Digitized by Google

Dirigée par la main invincible de Dieu, chaque époque dans l'histoire de l'humanité porte avec elle de graves enseignements. Il est bon et utile aux hommes d'en comprendre le sens; il est juste et raisonnable à l'individu de communiquer à ses frères ce qu'il croit en avoir compris, afin que la science de tous se complète par les faibles lumières de chacun. La Providence ne refuse pas plus à notre siècle qu'à ceux qui l'ont précédé ses hautes instructions, dont l'intelligence est d'autant plus facile, que grâce à des rapports internationaux plus fréquents et à une publicité moins restreinte, la parole humaine accompagne de plus près l'action historique et vient en dévoiler les mobiles par des révélations tantôt réfléchies, tantôt involontaires.

Nous venons d'en voir un mémorable exemple.

Quels que soient les prétextes ou les raisons politiques de la lutte qui agite l'Europe en ce moment, il est impossible que l'observateur même le plus superficiel n'ait remarqué que l'un des deux camps ennemis ne renferme que des peuples appartenants à l'ortho-

Digitized by Google

doxie, tandis que le camp opposé renferme des Romains et des Protestants groupés autour de l'Islamisme. Ce partage pourrait certainement être attribué à des causes plus ou moins accidentelles, à des haines de races, à des intérêts contradictoires, à des calculs de politique ou à une opposition quelconque entre des principes sociaux; et en effet on ne saurait douter que toutes ces causes n'exercent une très-grande in fluence sur les événements contemporains; mais une haine de religion est certainement venue envenimer la querelle. Si des Russes ou des Grecs avaient attribué un tel motif aux peuples latinizants, le motif aurait probablement été nié avec indignation, et l'accusation déclarée calomnieuse: mais heureusement la négation est impossible. Ce sont des écrivains de la confession romaine qui avouent ce motif, qui le proclament, qui s'en vantent, qui le déclarent suffisant pour appeler sur les armes de l'Occident les bénédictions du Dieu de justice et d'amour. Marie-Dominique-Auguste Sibour, archevêque de Paris, par la grâce du Saint-Siége Apostolique, annonce à la France que «la guerre qu'elle va faire à la Russie n'est point «une guerre politique, mais une guerre sainte; que ce «n'est point une guerre d'état à état, de peuple à «peuple, mais uniquement une guerre de religion; que «toutes les autres raisons mises en avant par les ca«binets ne sont, à le bien prendre, que des prétextes; «mais que la cause véritable de cette guerre, la cause «sacrée, la cause agréable à Dieu, c'est la nécessité de

Digitized by Google

«repousser l'erreur de Photius, de la dompter, de la «briser; que tel est le but avoué de cette nouvelle croi-«sade, et que tel avait été le but latent de toutes les «autres croisades, qui au reste ne l'avouaient pas.» L'évêque de Paris n'est pas à beaucoup près le seul à faire un pareil aveu : bien des écrivains de la confession romaine l'ont fait avant et après lui; mais Marie-Dominique-Auguste Sibour est plus hardi, plus franc, plus explicite que les autres. Il plaint évidemment les Grecs, mais que peut-il faire pour eux? Ce sont des sectateurs de Photius, et il faut bien qu'ils pâtissent puisqu'ils empêchent le triomphe de l'unité. Il est un peu embarrassé de se faire le défenseur des Turcs: mais les Turcs ne sont au fond qu'un prétexte. Il faut repousser l'hérésie de Photius. Il doit laisser les Protestants grossir les rangs de l'armée romaine, dure nécessité! mais il faut dompter les Photiens. Il doit permettre que des étendards bénits par un imam d'Algérie pour les troupes françaises marchent à la croisade à côté d'étendards bénits par lui-même; ô douleur! mais il faut extérminer les Photiens qui sont les véritables, les seuls ennemis; et l'âme charitable et douce du prélat se soumet à ce cruel devoir. Telles sont les paroles de l'archevêque de Paris ou tel est leur sens indubitable. Cette voix pontificale n'a fait qu'énoncer plus clairement ce que d'autres avaient déjà fait comprendre et a trouvé elle-même bien des échos complaisants. Y a-t-il eu beaucoup de voix qui se soient élevées contre elle dans les

Digitized by Google

pays d'obédience romaine? S'il y en a eu, ces voix sont si rares et si timides qu'elles se perdent dans le silence ou dans l'approbation générale. La parole du prélat n'est évidemment que l'expression d'un sentiment plus ou moins commun au monde romain et au monde occidental tout entier.

Je n'ai pas de jugement à prononcer sur la dignité morale de l'archevêque de Paris: mon devoir est seulement de montrer la leçon importante qui résulte de son mandement.

Parmi les lois qui régissent le monde des intelligences, il en est une dont la divine et sévère justice n'admet pas d'exceptions. Cette loi est que le mal engendre le mal. Toute offense imméritée, toute injustice frappe le coupable encore plus que la victime. L'offensé souffre, l'offenseur se déprave. L'offensé peut pardonner et pardonne souvent, l'offenseur ne pardonne jamais. Son crime fait entrer dans son coeur un germe de haine qui tend constamment à se développer tant qu'une rénovation intérieure n'est pas venue purifier tout l'être moral du coupable[1]. Cette loi est d'une grande importance historique.

[1] Cette dépravation de l'âme est une des grandes punitions de l'esclavage. Le maître est, toute proportion gardée, toujours plus dépravé que l'esclave. Un Chrétien peut être *esclave;* il ne doit point être *maître.* Le souvenir de cette grande vérité doit être présent à la conscience de tous les hommes dans les pays où l'esclavage existe encore, et diriger leurs pensées vers la solution d'une question sociale, qui ne peut pas être insoluble quelles que soient les difficultés qui l'entourent.

Digitized by Google

Dans une brochure précédente[1] j'ai caractérisé le schisme occidental ou plutôt l'hérésie occidentale contre le dogme de l'unité de l'Eglise. J'ai dit que l'Occident en décidant une question de dogme sans le concours de ses frères d'Orient, avait implicitement déclaré leur infériorité et leur ilotisme dans la foi et la grâce, les avait par là même rejetés de l'Eglise et avait en un mot commis un *Fratricide moral.* Les héritiers de ce crime doivent par une conséquence inévitable arriver au désir du *Fratricide matériel.* Telle est l'instruction qui ressort du discours de Monseigneur l'archevêque de Paris.

Je suis fort loin d'attribuer une animosité aussi vive à tous les membres de la confession romaine : je suis encore plus loin de l'attribuer aux Protestants, chez qui la haine a été remplacée par le dédain, sentiment moins sanguinaire quoique toujours hostile et prêt à s'envenimer jusqu'à la férocité à la moindre lutte ou rivalité avec l'être dédaigné; mais je le dis, dans les confessions occidentales, il y a au fond de toute âme une inimitié profonde contre l'Eglise d'Orient. Tel est le témoignage de l'histoire, tel est le sens des écrits contemporains publiés par les prêtres de la confession latine; telle est la raison du silence de l'Europe qui lit ces écrits sans se révolter contre leur barbarie; tel est enfin le résultat indubitable de la loi générale dont j'ai parlé plus haut. C'est pourquoi tout homme

[1] Quelques paroles d'un orthodoxe sur les Confessions Occidentales. Paris.

Digitized by Google

ami de la vérité, doit sonder son coeur et en extirper ce germe de haine: autrement la vérité ne lui sera point donnée. Qu'ils s'instruise et s'épouvante en voyant le développement monstrueux de ce funeste sentiment dans l'âme de Marie-Dominique-Auguste Sibour, archevêque de Paris par la grâce du Saint-Siége Apostolique.

De pareilles réflexions faites sérieusement pourraient, je n'en doute pas, avoir une influence salutaire sur les événements politiques; mais je n'ai point à m'occuper des événements politiques dont l'importance, quelque grande que nous la supposions, n'est pourtant que relative et temporaire. La question que je traite est d'une gravité bien supérieure, car elle regarde la manifestation de la vérité absolue sur la terre, et embrasse tout l'ensemble des intérêts spirituels de l'humanité. Mon but étant d'expliquer aux hommes de l'Occident le caractère réel de l'Eglise en leur montrant le jour sous lequel nous apparaissent les erreurs des deux communions qui constituent le schisme occidental, j'ai dû commencer par faire voir l'obstacle moral qui s'oppose à ce que la voix de la vérité parvienne à trouver des âmes impartiales qui l'écoutent. Tant que l'homme n'a pas rejeté de son sein le fiel d'une inimitié latente, l'oeil spirituel ne peut pas voir, l'oreille ne peut pas entendre et l'intelligence ne peut pas juger avec rectitude. Un effort moral est toujours digne d'être tenté quand il a pour but de déraciner un sentiment d'injuste animosité:

Digitized by Google

combien ne l'est-il pas davantage quand la connaissance de la vérité divine put devenir sa récompense?

Cependant avant d'aborder le fond de la question religieuse je crois devoir dire, qu'outre l'obstacle dont je viens de parler et qui consiste en une disposition hostile du coeur, il y en a un autre non moins grave qui rend l'intelligence de l'Eglise presque impossible aux Latins ainsi qu'aux Protestants.

J'ai dit qu'aux premiers siècles et jusqu'à l'époque du grand schisme d'Occident la connaissance des vérités divines avait été considérée comme appartenant à la totalité de l'Eglise réunie par l'esprit de charité et d'amour. Cette doctrine conservée jusqu'à nos jours, a dernièrement été hautement proclamée par l'accord unanime des patriarches et de tous les Chrétiens d'Orient. L'Occident, infidèle à la tradition de l'Eglise, s'arroge au 9me siècle le droit d'altérer le symbole oecuménique sans le concours de ses frères d'Orient, au moment même où ceux-ci lui donnaient un témoignage de déférence fraternelle en soumettant à son approbation les décisions du concile de Nicée. Quel est l'inévitable résultat logique de cette usurpation? Le principe logique de la connaissance, exprimé par la rédaction du symbole, étant une fois séparé du principe moral d'amour exprimé par l'unanimité de l'Eglise, l'anarchie protestante se trouvait établie de fait. Tout évêché pouvait s'arroger vis-à-vis du patriarchat occidental le droit que celui-ci s'était arrogé vis-à-vis de la totalité de l'Eglise; toute

Digitized by Google

paroisse le pouvait vis-à-vis de l'évêché, tout individu vis-à-vis de tous les autres. Il n'est pas de sophisme qui puisse éviter cette conséquence. Ou la vérité de la foi est donnée à l'union de tous et à leur amour mutuel en Jésus-Christ, ou elle peut être donnée à tout individu sans aucun rapport aux autres. Pour éviter cette conséquence et l'anarchie qui en résulte, il fallait remplacer la loi morale qui s'était trouvée génante pour le jeune orgueil des nations germano-romaines, par quelque loi nouvelle soit intérieure, soit extérieure, qui put ou qui parut au moins donner une autorité indubitable aux décisions de la société ecclésiastique en Occident. Cette nécessité fit surgir peu à peu l'idée de l'infaillibilité du pape. En effet sa suprématie administrative et judiciaire (qui du reste ne soutient pas une critique sérieuse) ne pouvait pas, même si elle était admise dans son sens le plus large, servir de justification à une doctrine ou à un acte schismatique. Une infaillibilité conditionnelle (telle, par exemple, que celle qui exige l'accord de la décision papale avec la totalité de l'Eglise) ne le pouvait pas davantage, puisqu'une nouvelle décision dogmatique avait été introduite dans le symbole oecuménique sans le concours des patriarchats d'Orient, dont aucun n'avait même été averti. Le romanisme restait schismatique aux yeux de l'Eglise ou se trouvait avoir justifié toute la licence du Protestantisme à moins d'une infaillibilité absolue attribuée à l'évêque de Rome. Telle est la conséquence inévitable, qui a fini par être ad-

Digitized by Google

mise par un nombre très-considérable de Latinizants et doit l'être par tous. Cependant cette infaillibilité absolue n'a jamais été reconnue comme dogme indubitable et ne l'est pas encore de nos jours: c'est une question que la cour de Rome n'ose point aborder. D'un autre côté cette infaillibilité papale était, de l'aveu même des Latinizants, complétement ignorée dans les premiers temps de l'Eglise; elle était hautement niée par les pères des premiers siècles (témoins l'oeuvre de St.-Hyppolyte et la condamnation prononcée par un concile oecuménique contre la mémoire d'Honorius pour erreur dans le Dogme); elle n'a point été mise en avant dans les premières discussions des Latins contre les Grecs, ni même dans les conférences postérieures; elle n'est enfin évidemment qu'un principe conventionnel admis après coup par la nécessité pour justifier un acte illégal qui lui était antérieur.

Le Romain n'a donc d'autre appui pour son schisme qu'un principe qu'il sent être conventionnel. D'un autre côté le Protestantisme, partant de l'opinion que l'Occident avait usé d'un droit légal en altérant le symbole, ayant d'ailleurs perdu tout souvenir de la dépendance morale, dans laquelle se trouvaient mutuellement les diocèses de l'Eglise primitive, et ne pouvant cependant se sentir lié par le principe conventionnel, que Rome met quelquefois en avant sans avoir jamais osé l'ériger en dogme, arrive à l'inévitable conclusion que chaque pays, chaque diocèse, et enfin chaque individu a tout

Digitized by Google

aussi bien que le patriarchat d'Occident le droit de se séparer de la totalité de l'Eglise, et de se créer un symbole de foi ou une croyance à sa guise. Ainsi, privé de l'appui de la tradition et de la tutelle morale de l'Eglise qui pour lui n'est plus qu'une abstraction, il se trouve réduit à n'avoir d'autre guide que la bible. Mais la bible elle-même, comme l'a bien dit un écrivain protestant fort distingué, n'a pas de limites arrêtées, comme les objets de la création directe de Dieu dans la nature. Quelle que soit la part de l'esprit divin dans le livre des saintes écritures, c'est une œuvre de l'homme au moins en apparence. Sans le canon, la bible n'existe pas. Hors de l'Eglise il n'est pas de canon. Le livre canonique n'est-il pas apocryphe? ou l'apocryphe n'est-il pas canonique? Telle œuvre a-t-elle dû être admise? ou telle autre de la même époque n'aurait-elle pas dû l'être quoiqu'elle ne le soit pas? Si l'Eglise n'a pas par sa nature la connaissance infaillible de la vérité, chaque partie de la bible est aussi sujette au doute que les épîtres attaquées par Luther, et l'ensemble lui-même n'est plus qu'une compilation à bornes douteuses, et dont l'autorité n'est admise que parce qu'on ne sait comment s'en passer.

Le Protestant n'a donc d'appui pour sa croyance toute entière qu'une chose de pure convention.

Or une croyance conventionnelle n'est qu'une incrédulité déguisée. Elle imprime son caractère à l'âme humaine, lui impose ses habitudes et la rend incapable

Digitized by Google

d'arriver à l'intelligence de la foi réelle. De là vient que les Orientaux perdent leurs peines quand ils attaquent les croyances de l'Occident comme une foi absolue: tous leurs coups portent à faux, dirigés qu'ils sont par une supposition erronée. D'un autre côté l'Occident ne peut pas comprendre l'étrange sévérité de l'Eglise, ni croire à la sincérité de ses représentants qui ne veulent pas se contenter d'une croyance conventionnelle, et exigent la foi absolue dont il a, pour ainsi dire, perdu le souvenir. Les Orientaux ont le tort de supposer à leurs frères d'Occident une bonne foi réelle, à laquelle ceux-ci ne prétendent nullement; les Occidentaux à leur tour leur supposent une mauvaise foi dont ils ne sont nullement coupables, et il n'en peut être autrement. C'est là que gît le second obstacle dont j'ai dû parler et qui rend l'intelligence de l'Eglise presque impossible aux Latins ainsi qu'aux Protestants. Ce n'est pas tel ou tel article de foi qu'ils ont à comprendre; non, c'est la possibilité de la foi absolue elle-même qu'ils ont à admettre, après s'être contentés pendant des siècles d'une croyance de convention, et l'avoir considérée comme la seule réellement possible[1].

[1] C'est ainsi, par exemple, que la France parle depuis si longtemps avec une admiration avouée de ce que l'on a nommé la foi de charbonnier. Pourquoi donc de charbonnier, et non de savant? de sage? d'apôtre? C'est que l'ignorant seul peut aux yeux des Latinizants avoir la foi indubitable; et cela uniquement parce qu'il ne se doute pas qu'il vit dans une croyance de convention. Ce mot renferme tout un aveu d'incrédulité.

Digitized by Google

En toutes choses la lutte de la vérité contre l'erreur est remplie de difficultés, quoique le triomphe lui soit finalement assuré. Combien n'est-elle pas plus difficile quand les obstacles à la réception de la vérité se trouvent non-seulement dans la raison, mais encore dans la volonté et les passions. Ceci est particulièrement le cas dans les rapports de l'Eglise envers les communautés, qui s'en sont séparées. Quelles-que soient les haines et les défiances entre les différentes confessions occidentales, les peuples qu'elles renferment dans leur sein sont plus ou moins sur un pied d'égalité entre eux. Ils ne forment, pour ainsi dire, qu'une seule famille C'est leur vie commune qui a fait l'histoire de l'Europe; ce sont leurs communs efforts qui ont fait la civilisation contemporaine. Enfin à l'exception de l'Italie et de l'Espagne, il n'est pas un seul de ces peuples qui ne compte parmi ses citoyens des membres de presque toutes les confessions occidentales. Le passage d'une croyance à une autre n'offre rien d'insolite, rien qui blesse les deux formes, peut-être les plus invincibles de l'orgueil humain, celui de la race et celui de la civilisation. Il en est tout autrement dans les rapports de ces mêmes peuples avec l'Eglise. Ils ont à recevoir les vérités de la foi d'une société que leur dédain a autrefois rejetée, et qui depuis lors s'est trouvée étrangère à leur vie intérieure et à leur développement. Ils ont à écouter en disciples la voix d'une race qui leur est étrangère par le sang et qu'une vie historique pleine de

Digitized by Google

souffrances et de luttes inégales, a indubitablement retardée dans la carrière de la civilisation. Ils ont à condamner ce qu'ils considèrent comme la gloire de leur passé, et beaucoup de ce qui fait l'orgueil de leur présent. Pour les nations c'est un sacrifice bien pénible; pour les individus c'est une expatriation intellectuelle. Plus la voix de la vérité deviendra claire et son accent impérieux, plus le coeur révolté se roidira contre sa puissance et l'esprit, complice des mauvaises passions du coeur, inventera de subterfuges, de sophismes et même de mensonges directs pour se dérober à l'inévitable conviction. C'est à quoi doit s'attendre tout homme, qui a étudié l'homme et l'histoire de l'intelligence humaine, et c'est en effet ce que nous voyons arriver à l'époque présente. N'osant aborder de front aucun des enseignements dogmatiques proclamés par l'Eglise, n'osant attaquer en face aucune des positions avancées par ses organes, on lui invente des schismes, dont elle ne se doute pas, pour nier son unité ; on lui invente des chefs temporels qu'elle ignore, pour nier sa liberté spirituelle; et cela dans le moment où se manifeste le plus vivement la puissance de sa communion vitale et où elle proteste le plus énergiquement contre tout soupçon d'Erastianisme.

Cependant les obstacles, quelque grands qu'ils soient, ne doivent pas arrêter les défenseurs de la vérité. Plus les mauvaises passions qui font la force de l'erreur, se montrent à découvert, plus le devoir

Digitized by Google

de les dévoiler, de les combattre et d'appeler les hommes à l'unité de l'amour et de la foi en Jésus-Christ devient impérieux. Dans un écrit précédent j'ai montré que le Romanisme était essentiellement protestant et rationaliste, que le Protestantisme était illégalement traditionnel toutes les fois qu'il voulait se poser en religion; j'ai essayé de faire comprendre à mes frères d'Occident le caractère de l'Eglise, en leur montrant le jour sous lequel nous apparaissent leurs doctrines. Je n'ai pas encore été réfuté, et je continue une tâche que je considère comme un devoir, espérant qu'une parole dite avec sincérité et amour ne restera pas complétement inutile.

J'ai dit que dans l'Eglise l'infaillibilité en fait de dogme, c'est-à-dire, la connaissance de la vérité, s'appuyait sur la sainteté de l'amour mutuel des Chrétiens en Jésus-Christ; j'ai dit qu'une telle doctrine rendait le rationalisme impossible, puisque la lumière de l'intelligence se trouvait sous la dépendance d'une loi morale. Le schisme occidental en rompant ce lien intronisait le rationalisme et l'anarchie protestante. Pour éviter les conséquences logiques de cette erreur, le Romanisme dut plus tard inventer l'infaillibilité papale, et cacher l'anarchie du principe sous le despotisme gouvernemental du fait. Cette nouvelle phase de l'erreur, au point de vue de l'Eglise, présente l'aspect suivant. — La connaissance des vérités divines attribuée à l'évêque de Rome, ne dépend pas de sa perfection morale (témoins Borgia et tant d'au-

Digitized by Google

tres), elle ne dépend pas non plus d'une loi morale dans l'Eglise (car son point de départ est un acte que l'on ne peut qualifier que de *fratricide moral*), elle ne dépend pas non plus d'une supériorité d'intelligence qui n'a jamais été revendiquée pour les papes. Elle porte donc complétement le caractère oraculaire. Cependant elle se rattache, à ce que l'on prétend, au chef des apôtres. — Nous ne pouvons comprendre un fait quelconque dans l'Eglise que par l'analogie qu'il offre avec des faits semblables certifiés par l'Ecriture Sainte. Or les professions de foi dans le Nouveau Testament se présentent sous deux formes. Les unes, volontaires et pour ainsi dire triomphantes, sont des révélations accordées à la sainteté et à l'amour: telles sont celles de Siméon, de Nathaniel, de St.-Pierre; et enfin la plus complète de toutes, celle de St.-Thomas. Les autres, involontaires, arrachées à la peur et à la haine: ce sont celles des possédés. Nous n'en connaissons point, qui aient eu pour principe l'indifférence[1]. Évidemment le privilége supposé

[1] La révélation partielle qui paraîtrait avoir été exprimée par le grand-prêtre n'offre pas la moindre analogie. Il n'exprime qu'une loi politique dont ni lui, ni ses auditeurs ne comprennent l'application. Sa parole est si loin d'être une profession de vérité (comme doit l'être celle du pontife romain), qu'elle renferme au contraire une fausseté au point de vue moral: car *il n'est pas bon* qu'un innocent soit sacrifié pour les autres sans sa propre volonté. Il a pourtant été, dira-t-on, un organe de la volonté divine. Oui certes, il l'a été. Mais comment? C'est parce que les décrets des gouvernants sont les instruments de Dieu. S'en suit-il que ces décrets renferment une vérité intrinsèque? Les gou-

Digitized by Google

de l'évêque de Rome, étant indépendant de sa perfection morale, ne l'élève pas à la première catégorie et le rejette dans la seconde. Elle le rattache par conséquent plutôt aux possédés qu'aux apôtres. Triste dégradation de l'homme si elle était vraie! Triste dégradation de la pensée humaine, si elle pouvait y croire sérieusement! Je ne parle pas du respect superstitieux exigé par les Latinizants pour la localité ou plutôt encore pour le nom de Rome (car hors de cette superstition, qui du reste porte un caractère de fétichisme local, il est impossible de nier que les évêques d'Antioche ne soient aussi bien les successeurs de St.-Pierre que ceux de la ville impériale); mais je dis qu'aux yeux de l'Eglise le privilége d'être l'organe involontaire de la vérité, attribué à quelque individu que ce soit, qui ne serait pas en même temps le successeur de la sainteté des apôtres, ne trouverait d'analogie que dans le cas des démoniaques.

Le Protestantisme, développement plus logique du principe même qui avait occasionné le schisme, arrive à d'autres conséquences. Brisé en un nombre infini de communions divergentes, qui ne sont elles-mêmes que des unités nominales (car chaque individu professe le plus souvent une croyance opposée à celle

vernements n'ont pas l'ambition d'y prétendre. Il n'y a donc nulle anologie entre le cas du grand-prêtre, et la prétention des papes à la vérité intrinsèque de leurs décisions en matière de foi.

Digitized by Google

de tous les autres), il ne reconnaît son unité générale que dans l'admission et, pour ainsi dire, dans un certain culte de la Bible. Or cette unité n'est point basée sur l'unité du sens des Saintes Écritures (car les explications sont contradictoires), mais sur l'unité de l'objet même, de la parole écrite, du livre enfin indépendamment de son sens et de la pensée qui y est renfermée. La divergence et l'anarchie sont évidentes et réelles; l'unité apparente présente tous les traits du fétichisme.

L'âpreté de mes expressions ne doit point offenser nos frères d'Occident. Le choix n'en est pas volontaire. Ce n'est qu'en montrant sous le jour le plus vif le cachet de mort, dont les deux formes du schisme occidental sont empreintes à nos yeux, que je puis faire comprendre le caractère de vie spirituelle et organique qui n'appartient qu'à l'Eglise. Telle est la raison pour laquelle j'ai dû faire voir, quelle serait la dégradation d'un être humain forcé d'être l'organe d'une foi infaillible en dépit de sa propre volonté, et quel est le fétichisme d'une communion, qui n'a d'autre lien que le respect pour une lettre morte, dont le sens reste indéterminé. Au lieu de l'homme machine qui rend des oracles involontaires, mettez l'Eglise toute entière, qui professe la vérité divine parce qu'elle est animée par l'esprit divin d'amour mutuel; au lieu du livre-fétiche, mettez l'Eglise toute entière, dont la Bible n'est que la parole écrite et par conséquent toujours comprise, et vous aurez la vie au lieu de la

Digitized by Google

mort, et la plus haute raison au lieu de la folie la plus évidente. Dans les deux cas vous revoyez devant vous l'organisme vivant, parce que vous avez rappelé le principe même de la vie qui est l'amour.

Quoi? dira-t-on, depuis tant de siècles, dans les pays les plus civilisés du monde, le Christianisme aurait oublié l'amour qui est sa base et son essence? Quoi? pas un de tant d'hommes illustres qui ont prêché la loi du Sauveur, pas une de tant de hautes et nobles intelligences, de tant d'âmes ardentes et tendres qui ont fait entendre aux peuples de l'Occident la voix de la religion, n'aurait parlé de l'amour mutuel qui est le testament du Christ mourant aux frères pour lesquels il mourait? Mais c'est invraisemblable, c'est impossible. En effet, c'est invraisemblable, c'est impossible, et pourtant c'est vrai. Les éloquents et les sages, les investigateurs de la loi du Seigneur et les prédicateurs de sa doctrine ont souvent parlé de la loi d'amour, pas un n'a parlé de sa puissance. Les peuples ont entendu prêcher l'amour comme devoir; ils l'ont oublié comme privilége divin qui garantit aux hommes la connaissance de la vérité absolue. Ce que la sagesse de l'Occident ignorait, l'ignorance de l'Orient le lui enseigne.

Quand vainqueur de la mort, le Sauveur des hommes leur retira sa présence visible, il ne leur légua pas les douleurs et les larmes; mais il leur laissa la consolante promesse, qu'il serait avec eux jusqu'à la fin des siècles. Cette promesse fut remplie. L'esprit

Digitized by Google

de Dieu descendit sur la tête des disciples réunis dans l'unanimité de la prière, et leur rendit la présence de leur Seigneur, non plus une présence saisissable aux sens, mais une présence invisible, non plus extérieure, mais intérieure. Dès lors leur joie fut complète, malgré les épreuves auxquelles ils étaient destinés. Et nous aussi, nous avons cette joie parfaite, car nous savons que l'Eglise ne cherche plus le Christ comme le font les Protestants, mais le possède; et qu'elle le possède et l'obtient constamment par l'action intérieure de l'amour sans demander un fantôme extérieur du Christ, comme le croient les Romains. Le chef invisible de l'Eglise n'a pas eu besoin de lui laisser son image pour prononcer des oracles, mais l'a animée toute entière de son amour pour qu'elle eût en elle-même l'inaltérable vérité.

Telle est notre foi.

L'Eglise, même terrestre, est une chose du ciel; mais le Romain comme le Protestant jugent des choses du ciel comme des choses terrestres. «Il y aura désunion,» dit le Romain, «s'il n'y a pas une autorité pour décider les questions de dogme.» «Il y aura esclavage intellectuel,» dit le Protestant, «si chacun doit être d'accord avec les autres.» Parlent-ils selon les principes du ciel ou selon ceux de la terre? Ce caractère terrestre imprimé à une chose céleste a de temps en temps frappé quelques âmes d'élite, qui ont cherché (et on ne peut guère les en blâmer) à dérober à leurs propres yeux la tache indélébile des

Digitized by Google

communions auxquelles elles appartenaient. Peut-être personne n'en a-t-il eu le sentiment plus profond, quoique involontaire, qu'un homme dont on ne peut parler sans vénération, une des plus nobles illustrations de notre siècle, l'éloquent pasteur Vinet. Dans un article destiné à caractériser le Catholicisme (car c'est ainsi qu'il nomme le Romanisme) et le Protestantisme, il les considère tous les deux comme les produits de deux tendances de l'esprit humain. Le premier, selon lui, doit son origine au désir involontaire et inné à l'homme d'obtenir une vérité toute faite, et qui n'ait plus besoin que d'être admise; et au plaisir que trouve le coeur humain en se sentant uni aux autres dans le sentiment et la pensée. Le second doit son origine à un désir également inné à l'homme de trouver la vérité par les propres forces de son intelligence, et à la conviction parfaitement vraie qu'une croyance consentie n'est pas encore une croyance acquise[1]. Nous voyons ici l'homme dans l'emploi purement terrestre de ses forces rationelles, et nous ne pouvons qu'admettre la justesse de cette analyse des tendances romaines et protestantes. Cependant l'idée que la vérité est nécessairement une, vient frapper Vinet, et l'inévitable conclusion que le Christianisme ne peut être qu'universel ou catholique, se présente à sa pensée. Il ajoute: «Toutes ces deux tendances sont également vraies et également imparfaites. Le

Vinet à la recherche d'une unité hors du protestantisme

[1] Ce ne sont pas les expressions mêmes de Vinet, mais tel est leur sens.

Digitized by Google

Catholique a tort de l'être, car il l'est par anticipation avant d'en avoir le droit; le Protestant a tort de croire que le Protestantisme soit destiné à rester Protestant, car il n'est qu'un acheminement vers le Catholicisme à venir.» On le voit, le but de ses désirs, de ses espérances, c'est l'unité libre et intelligente de l'Eglise qui lui apparaît dans le lointain des siècles futurs. Pauvre âme égarée par le faux système dans lequel elle a vécu! Grande et belle intelligence que la contradiction entre ses aspirations et ses croyances a usée avant le temps! Sa souffrance intérieure se manifeste dans la discordance de ses positions. L'avenir seul le console; le passé n'a rien donné, le présent est sans fruit. Le Catholicisme, c'est-à-dire, l'accord des hommes dans la vérité arrivera; mais n'a-t-il donc jamais existé? Les disciples du Christ illuminés par les dons de l'Esprit Saint, n'étaient-ils pas encore une Eglise catholique? S'ils ne l'étaient pas, où est donc l'autorité de leur parole et de leurs écrits? S'ils l'étaient et si le Catholicisme de cette Eglise a péri, comment l'humanité retrouvera-t-elle la lumière, qu'elle a perdue quand elle l'avait reçue des mains de Dieu lui-même? Comment la gardera-t-elle après l'avoir retrouvée? La science a-t-elle des garanties plus fortes et plus sûres que celles qu'a pu trouver l'esprit divin? Non, ou le Catholicisme n'est pas possible dans l'avenir, ou il n'a pu périr dans le passé; mais c'est ce que ni Vinet, ni aucun Protestant ne peut admettre; et l'illusion la plus

(de Vinet

Digitized by Google

anti-logique leur paraît préférable à une conclusion logique qui devrait les faire désespérer de la vérité. Leurs idées appartiennent toutes entières à la terre. Cette même souffrance intérieure reparaît chez les meilleurs parmi les Latinizants, mais sous une autre forme. Elle se manifeste chez eux par une lutte constante entre le désir de l'analyse et la crainte que cette puissance n'arrive à abattre l'édifice, qu'ils ont tant de peine à défendre contre elle. C'est que chez eux aussi tout est le résultat d'un calcul terrestre. Vinet a pourtant raison en partie. Que l'on rende aux mots, dont il se sert, le sens qu'il veut leur donner, et la vérité apparaîtra toute entière. Le Catholicisme, ou plutôt l'universalité de la vérité connue, le Protestantisme, ou plutôt la recherche de la Vérité, tels sont en effet les éléments toujours coexistants dans l'Eglise. Le premier appartient à la totalité de l'Eglise, le second à ses membres. Nous nommons l'Eglise universelle; mais nous ne nous nommons pas des Catholiques[1]; ce mot implique une perfection à laquelle nous sommes loin de prétendre. Quand l'esprit divin permit que le saint apôtre des juifs méritât le blâme de l'apôtre des gentils, il nous enseigna cette haute vérité, que le front le plus haut, l'âme la plus illuminée du ciel devait s'abaisser devant la catholicité de l'Eglise, qui est la parole de Dieu lui-même[2]. Chacun

[1] Quand ce mot ou celui d'orthodoxe s'emploie en parlant d'un individu, ce n'est qu'une forme elliptique de langage.

[2] C'est en quoi se manifeste la folie des Irvingites: ils atten-

Digitized by Google

de nous cherche constamment ce que l'Eglise possède constamment. Ignorant, il cherche à la comprendre; mauvais, il cherche à s'unir à la sainteté de sa vie intérieure : toujours imparfait en toutes choses, il tend à cette perfection qui se manifeste dans toutes les manifestations de l'Eglise, dans ses écrits qui sont l'Écriture Sainte, dans sa tradition dogmatique, dans ses sacrements, dans ses prières, dans ses décisions enfin qui se font entendre toutes les fois qu'il y a un mensonge à réfuter, un doute à résoudre, une vérité à proclamer dans son sein, pour soutenir les pas chancelants de ses enfants. Chacun de nous est de la terre, l'Eglise seule est du ciel.

Cependant l'homme ne retrouve pas dans l'Eglise quelque chose qui lui soit étranger. Il s'y retrouve lui-même, non plus dans la faiblesse de son isolement spirituel, mais dans la force de son union spirituelle et intime avec ses frères et son sauveur. Il s'y retrouve dans sa perfection, ou plutôt il y retrouve ce qui est parfait en lui, l'inspiration divine qui se perd constamment dans l'impureté grossière de chaque existence individuelle. Cette épuration s'opère par l'invincible puissance de l'amour mutuel des Chrétiens en Jésus-Christ; car cet amour, c'est l'esprit de Dieu.

dent des apôtres parce qu'ils ne comprennent pas que l'Eglise des apôtres est bien au-dessus de chacun d'eux. Les dons particuliers ne sont que le reflet du don général. Au reste il est impossible de ne pas comprendre que l'Irvingisme n'est que le doute aspirant aux miracles.

Digitized by Google

Comment, dira-t-on, l'union des Chrétiens pourrait-elle donner à chacun d'entre eux ce qu'aucun d'eux n'a en lui-même? — Le grain de sable ne reçoit pas une existence nouvelle du monceau dans lequel le hazard l'a jeté. Tel est l'homme dans le Protestantisme. La brique d'une muraille ne subit aucune altération et ne reçoit aucun perfectionnement de la place que lui a assignée l'équerre du maçon. Tel est l'homme dans le Romanisme; mais la particule matérielle, qui a été assimilée à un corps vivant, reçoit elle-même un sens nouveau et une vie nouvelle de l'organisme dont elle est devenue partie intégrante. Tel est l'homme dans l'Eglise qui est le corps du Christ, dont l'amour est le principe organique. Il est évident que les hommes de l'Occident ne peuvent ni le comprendre ni y prendre part, sans revenir sur le schisme qui en est la négation, car le Latinizant prétend à une unité de l'Eglise où il ne reste plus de traces de la liberté du Chrétien, et le Protestant s'en tient à une liberté, où l'unité de l'Eglise disparaît complétement[1]; mais nous, nous proclamons l'Eglise une et libre. Cette Eglise qui est une sans avoir besoin d'un représentant officiel de son unité, et libre sans que cette liberté se manifeste par la désunion de ses membres est, s'il m'est permis de parler le langage de St.-Paul, un scandale aux yeux du judaïsme des Latins, et une folie aux yeux de l'hellénisme des Protestants, mais

[1] L'une, c'est l'Eglise moins le Chrétien; l'autre; c'est le Chrétien moins l'Eglise.

Digitized by Google

pour nous elle est la manifestation de la sagesse et de la miséricorde infinie de Dieu sur la terre.

On le voit, une différence essentielle sépare l'idée de l'Eglise qui se considère comme une unité organique, dont le principe vivant est la grâce divine de l'amour mutuel, de l'idée des communions occidentales, dont l'unité toute conventionnelle n'est, chez les Protestants que la somme numérique d'une certaine quantité d'individus, ayant des tendances et des croyances à peu près identiques, et chez les Romains que l'action collective des sujets d'un état semi-spirituel. Cette différence d'idées doit nécessairement se faire sentir dans le caractère de toutes les manifestations de ces unités, dont les principes sont si complétement opposés. La foi vivante sera donc, comme je l'ai déjà dit dans mon premier écrit, le trait caractéristique des manifestations de l'Eglise. Le rationalisme, soit dogmatique, soit utilitaire, marquera de son empreinte toutes les doctrines et tous les actes collectifs des communions opposées. L'étude des faits confirme les conclusions logiques, qui découlent des principes dont on vient de voir l'exposition.

Que l'on considère en effet la prière, c'est-à-dire, l'aspiration la plus pure de la terre vers le ciel!

Entrez dans un temple protestant. — L'homme n'y est-il pas complétement isolé? L'individu se sent-il lié à la congrégation autrement que par les liens de la musique et d'un rit conventionnel? S'adresse-t-il à elle comme à quelque chose dont sa vie personnelle

Digitized by Google

ne fait qu'une partie? La congrégation partielle sent-elle au delà des murs du temple quelque chose de plus vaste, dont elle-même tire sa vie spirituelle? Sent-elle sa communion réelle avec un monde d'intelligences plus hautes et plus pures? S'adresse-t-elle à ce monde invisible pour lui demander le secours, ou au moins l'accord de ses prières? Non, le Protestant et sa congrégation s'en garderont bien. En effet n'ont-ils pas assez de l'intercession du Sauveur? Et pourquoi feraient-ils une dépense inutile de prières? Ils ont évidemment raison dans le sens utilitaire. La mort a terminé les jours d'un Protestant, et la congrégation affligée jette les dernières pelletées de terre sur les restes d'un homme qui lui fut cher. Aucune prière ne se fait entendre sur la tombe nouvelle et n'accompagne les adieux des vivants au frère qui vient de leur être enlevé. L'homme ira-t-il en effet changer les décrets de Dieu sur le sort éternel de celui dont la carrière terrestre est terminée? Couvrira-t-il par ses prières des péchés que le sang du Sauveur n'a pas couverts? Et c'est encore bien juste dans le sens utilitaire. Cependant le Protestant demande les prières de ses frères vivants; à quoi lui peuvent-elles servir quand il a le Christ pour intercesseur devant Dieu? Le Protestant demande à Dieu le pardon du péché de ses frères et leur purification spirituelle; comment peut-il croire que la prière, qui n'a pas le droit ou le pouvoir d'influer sur le bonheur éternel de celui qui a terminé sa carrière terrestre,

Digitized by Google

ait le droit ou le pouvoir d'influer sur le caractère de cette carrière, et par conséquent sur le sort à venir du vivant? L'un est évidemment aussi injuste et impossible que l'autre; mais le Protestantisme n'a pas osé rompre en face à toutes les traditions de l'Eglise, et en est resté à un moyen terme illogique, qui du reste ne peut induire personne en erreur, car on le sent bien, le Protestant demande la prière de ses frères, sans en éprouver un besoin sérieux et prie pour eux sans espérance sérieuse. Il est et il se sent isolé dans le monde.

Entrez dans un temple romain. La prière de chacun des Chrétiens présents se confond-elle dans une prière commune? La voix du choeur est-elle l'expression de la pensée de tous? Non, l'homme reste isolé devant une prière qu'il ne doit point comprendre, et à laquelle son intelligence ne doit pas répondre[1]. Tout ce culte lui est extérieur: il n'en fait pas partie intégrante. Il y assiste, il ne le constitue pas. Le gouvernement ecclésiastique prie dans sa langue gouvernementale; qu'a-t-il besoin que ses sujets mêlent leurs accents et leurs pensées à son entretien avec une autorité plus haute? Ce qui se passe dans les temples

[1] On nous objectera peut-être l'emploi d'une langue vieillie dans le service de l'Eglise russe. Le principe indubitable de l'Eglise est que l'office doit se dire dans la langue populaire: le fait n'en diffère que parce que le mouvement du rit n'a pas pu suivre le mouvement d'une langue qui s'organisait. Il n'y a nulle parité avec le principe romain.

Digitized by Google

romains aurait l'air de la moquerie d'une prière, si cela ne faisait pas partie d'un système. Le lien de l'amour ayant été rompu, et la sainteté de sa puissance méconnue, l'homme s'est trouvé, comme je l'ai déjà dit, de fait hors de l'Eglise, quoique renfermé dans son enceinte par les lois d'une organisation toute terrestre. Cependant le Romanisme n'a pas pu, ou n'a pas osé rejeter la tradition constante de l'Eglise, dont il s'était séparé. Le fait de la communion du monde visible et invisible, ou de la communion des saints, était trop notoire dans la tradition pour pouvoir être nié. Fondé sur la foi au principe de l'amour, qui unit la vie terrestre à la vie céleste de même, qu'il unit les individus dans la vie terrestre, il a dû, le principe une fois méconnu, trouver une nouvelle explication. La communion de la prière se partageait en demande d'intercession adressée à un monde invisible, et en prière adressée à Dieu en faveur de ce monde invisible. Le Romanisme se posa en puissance intermédiaire entre le paradis et le purgatoire, c'est-à-dire entre deux sociétés dont l'une lui était supérieure et l'autre inférieure, demandant les bons offices de l'une, et les rendant à l'autre. Au fond c'était bien ajouter une troisième forme d'Eglise, l'Eglise expectante aux deux formes admises, c'est-à-dire à l'Eglise militante et à l'Eglise triomphante; mais je laisse de côté ce fait quoique bien clair et bien significatif en lui-même. La gravité n'est pas telle qu'elle ne doive céder à des considérations d'un ordre supérieur, que l'on doit ap-

Digitized by Google

profondir. Le Latinizant, soit dans les prières qu'il adresse aux saints, soit dans celles qu'il dit pour les morts, reste encore dans l'isolement aux yeux de l'Eglise. Simple citoyen d'une société à trois étages, il n'est pas membre d'un organisme vivant. Il demande à de plus puissants que lui leur haute protection; il accorde sa petite protection à de plus chétifs que lui-même, mais sa pauvre individualité ne se perd pas dans une vie supérieure dont il fait partie. C'est ainsi qu'une mesquine théorie de diplomatie terrestre étendue au monde invisible est venue remplacer la foi à l'unité organique de l'Eglise; et cette théorie, invention arbitraire d'un rationalisme sans franchise, est aussi contraire à la logique humaine qu'odieuse au sentiment chrétien. Qu'avons-nous besoin en effet de l'intercession des saints quand nous avons un médiateur suffisant pour le salut de tous les mondes? Ou bien trouverons-nous chez les êtres inférieurs une oreille plus favorable et un coeur plus aimant que chez notre Sauveur? Ou l'âme grâciée en dépit de ses péchés offrira-t-elle pour nous quelque chose, qui lui appartienne et qui soit agréable à Dieu? Aucun Chrétien n'oserait affirmer une chose semblable; car l'homme, même le plus saint, n'a rien qui soit à lui que ses péchés et ses révoltes; tout ce que nous appelons ses vertus n'est encore que la grâce de Dieu et l'esprit du Sauveur auxquels nous devons nous adresser directement. Tout est contresens dans la prière adressée aux saints d'après la théorie la-

Digitized by Google

tine; tout est contresens bien plus évident encore dans la doctrine du purgatoire. L'âme séparée du corps a-t-elle encore la prière, l'espérance, la charité? Aime-t-elle ses frères, adore-t-elle son Dieu et son Sauveur? Si elle a tous ces dons, comment oserions-nous la croire plus malheureuse que nous, quand elle a tout ce qui est vraiment précieux sur la terre, et quand elle est délivrée de ce qui fait le malheur de l'homme terrestre, de l'activité du péché? Ce serait du matérialisme le plus grossier. Dire que le sentiment de ses péchés forme sa punition serait de l'ignorance; car, éclairés par l'Eglise, nous savons que le repentir se nomme le triomphe ou la joie de la pénitence bien supérieure à toutes les joies terrestres. Dirons-nous que l'âme séparée de son enveloppe mortelle n'a plus ni la charité, ni la prière, ni l'amour pour ses frères et son Dieu? Nous dirions par là même, qu'elle entrerait dans la joie céleste par l'effet d'un acte extérieur au moment même, où elle serait moins digne d'y entrer, qu'elle ne l'était en quittant la vie. Sorti de l'Eglise et de sa sagesse, le schisme est venu se perdre dans l'absurdité; et certes on ne peut que louer le rationalisme protestant d'avoir fait justice d'un rationalisme masqué, si illogique dans sa tendance utilitaire.

Pauvre Romain! Il n'oserait pas prier pour son frère, s'il était sûr de le savoir hors de purgatoire. L'Eglise primitive ne savait vraiment ce qu'elle faisait en priant pour les martyrs!

Digitized by Google

On le voit donc, malgré les bons services que l'individu est censé pouvoir recevoir des uns ou rendre à d'autres, il est vraiment aussi isolé chez les Latinizants que chez les Protestants. Client ou patron, il n'est pourtant pas relié à l'Eglise invisible par des liens organiques. Le transfert des bonnes oeuvres ou des actes méritoires, opération de banque spirituelle ajoutée à l'intercession de la prière, non-seulement n'en change pas le caractère purement juridique, mais le fait ressortir d'une manière encore plus saillante. Malgré les rapports extérieurs supposés, l'isolement intérieur du Latinizant reste dans toute son évidence à l'égard du monde invisible, et son isolement par rapport à ses frères dans le monde terrestre est même plus prononcé que chez les protestants; car l'emploi d'une langue inconnue (langue diplomatique nécessité par la constitution de l'Eglise-Etat) ne permet pas à la pensée de l'individu de se fondre dans le concert de la pensée générale. L'homme est jeté dans un désert par le Protestantisme, il est parqué dans une enceinte par le Romanisme, il est solitaire dans tous les deux. Cependant la justice exige de dire que le blâme dans ce cas comme dans tous les autres retombe sur le schisme romain, dont le rationalisme primitif, fruit d'un crime commi, envers l'amour mutuel des Chrétiens, a enfanté tout un système, dont le Protestant a pu nier les conclusions, mais n'a jamais su rejeter les données.

Pour mieux faire sentir la pauvreté de la prière

Digitized by Google

dans les communions occidentales, nous devons exposer l'idée de la prière telle qu'elle nous est offerte par l'Eglise; mais cette idée, pour être comprise, exige à son tour des considérations plus hautes encore.

L'idée de la prière

Dieu, dès le commencement de la création, s'est révélé aux êtres créés par un monde de manifestations intelligibles ou sensibles; mais cette révélation partielle et, pour ainsi dire, extérieure de sa bonté, de sa sagesse et de sa toute-puissance, était incomplète. Inaccessible au changement, inabordable au mal et à la tentation, l'être moral de Dieu restait voilé dans les éclatantes profondeurs de son infini, que l'intelligence finie ne pouvait ni sonder ni comprendre. De ces intelligences, créées libres, quelques-unes se révoltèrent contre la Divinité par un acte spontané de leur liberté; d'autres, placées dans une condition inférieure, s'éloignèrent de leur créateur également par un acte de liberté, mais provoqué par une tentation extérieure. Celles-ci, moins coupables que les premières, reçurent une promesse de rédemption et de pardon. Dans le cours des siècles, au temps marqué par sa sagesse, Dieu se manifesta de nouveau à sa créature dans le fils de l'homme, et cette manifestation fut bien plus complète que la première. Ce que l'immensité de la création ne pouvait révéler, ce qui restait voilé dans les splendeurs du firmament, fut dévoilé dans les bornes étroites de la nature humaine. Le verbe divin se manifesta comme être moral, comme l'être moral par excellence, comme l'être

Digitized by Google

moral unique. Il fut abordé par le mal et fut trouvé inaccessible au mal; il fut tenté et fut vainqueur de la tentation; seul juste et seul pur, il prit sur lui, par amour pour le pécheur, le poids, la honte et la punition du péché qu'il détestait; éprouvé par la douleur, l'avilissement et la mort, il accepta la douleur, l'avilissement et la mort pour les coupables qui le méconnaissaient, pour les hommes de sang qui le tuaient, pour les lâches qui le reniaient; maître de toute la création, et digne de la gloire divine, il se soumit à tout, à se sentir délaissé de Dieu lui-même[1]; plutôt que d'abandonner les hommes, ses frères, au malheur qu'ils avaient mérité. Eternelle compassion de Dieu pour sa créature, victime expiatoire, une fois sacrifiée dans le temps, mais constamment offerte dans l'éternité pour les péchés du monde, il a éteint dans son sang les flammes de la justice divine (la rendant pour ainsi dire injuste), afin que la miséricorde divine fut toute-puissante. Aussi est-ce en lui et en lui seul qu'est acquise la béatitude des intelligences, qui ont failli, et c'est en lui qu'est justifiée et complétée la béatitude de celles qui n'ont pas failli, parce qu'elles n'ont pas été soumises à la tentation, et nous savons qu'il est le bien-aimé du père en raison de son amour ineffable et de son sacrifice volontaire[2], et que toute sainteté, et toute perfection et toute gloire lui appartiennent dans les siècles des siècles.

[1] Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?

[2] Ev. de St.-Jean, ch. X. 17, 18.

Digitized by Google

Dieu, dans sa justice et dans sa miséricorde, a permis que de même que le Christ, l'être moral unique, a par un effet de son amour sans bornes, pris sur lui les péchés de l'homme et sa juste punition; de même l'homme, par un effet de sa foi et de son amour pour son Sauveur, put renoncer à sa propre individualité, individualité capable et mauvaise, et se revêtir de la sainteté et de la perfection de son Sauveur. L'homme ainsi uni au Christ n'est plus ce qu'il était, un individu isolé, il est devenu membre de l'Eglise qui est le corps du Christ, et sa vie est devenue partie intégrante de la vie supérieure, à laquelle elle s'est librement soumise. Le Sauveur vit dans son Eglise, il vit en nous. Il intercéde, et c'est nous qui prions; il nous recommande à la faveur divine, et c'est nous qui nous recommandons mutuellement à notre créateur; il s'offre en sacrifice éternel, et c'est nous qui présentons au Père ce sacrifice de glorification, de gratitude et de propitiation pour nous-mêmes et pour tous nos frères, soit qu'ils soient encore engagés dans les dangers de la lutte terrestre, soit que la mort les ait déjà fait passer dans le mouvement calme et ascensionnel[1] de la béatitude céleste, quel que soit d'ailleurs le degré

[1] Il y a ignorance et révélation, et par conséquent un mouvement ascensionnel même dans la gloire céleste: ceci nous a été dit par notre Sauveur même (discours sur la fin du monde), et par l'esprit de vérité (St.-Paul aux Ephésiens), et l'Eglise n'en a jamais douté, comme Marc d'Ephèse l'a témoigné devant l'assemblée de Florence.

Digitized by Google

de gloire qui leur ait été accordé. Aucune question, aucun doute n'accompagne notre prière; car, comme le dit un catéchisme russe: «Nous ne prions pas dans «un esprit de crainte comme des esclaves, ni dans un «esprit de lucre comme des mercenaires; mais nous «prions dans un esprit d'amour filial, étant, comme «nous le sommes, des enfants adoptifs de Dieu par «notre union avec le fils de l'homme, Jésus le juste, «fils et verbe éternel du père des miséricordes» Nous prions parce que nous ne pouvons pas ne pas prier; et cette prière de tous pour chacun et de chacun pour tous, constamment demandée et constamment accordée, suppliante et triomphante à la fois, toujours adressée au nom du Christ notre Sauveur à son père et son Dieu, est comme le sang qui circule dans le corps de l'Eglise: elle est sa vie et l'expression de sa vie, elle est la voix de son amour, elle est l'éternel soupir de l'esprit divin.

Où est à présent le doute? où est l'isolement? où est la timidité incrédule du Protestant? où est la fable des rapports juridiques inventés par le Romain? Sera-ce à nous de descendre de la hauteur contemplative à laquelle l'Eglise nous élève, dans les bas-fonds du rationalisme et de ses doctrines utilitaires, fabriquées par le schisme? Nos frères d'Occident oseront-ils nous y convier? Non, ils n'en feront rien. Eux-mêmes, ils nous arrêteraient si nous pouvions tomber dans une pareille folie; ils sentiraient que si nous abandonnions le roi de l'Eglise, nous déshéri-

Digitized by Google

terions toute l'humanité de sa plus glorieuse espérance, et nous lui enlèverions pour toujours la possibilité même de la foi.

Cette sainte doctrine, seule vraie, seule inattaquable à la logique la plus sévère, et en même temps bien supérieure à la portée de la logique humaine, seule complétement satisfaisante pour les sentiments les plus vifs du coeur, parce qu'elle est bien plus vaste que ses aspirations les plus hardies, a été de tout temps la doctrine de l'Eglise. Elle l'est de nos jours; elle l'a été depuis le siècle des apôtres. Elle a été léguée par leurs disciples à l'Occident aussi bien qu'à l'Orient, comme le prouvent clairement les plus anciennes liturgies, et surtout la liturgie mosarabique, qui bien qu'altérée, n'a certainement pas pû l'être dans ce sens. Cependant à présent cette doctrine est complétement étrangère à toutes les confessions occidentales, et forme un des traits caractéristiques de l'Eglise déjà remarqué par quelques écrivains protestants[1]. Pourquoi l'Occident a-t-il perdu cette divine tradition? La raison en est bien claire. Le Protestantisme germanique n'a pas pu la reconstruire, parce qu'il n'a jamais pu et ne peut jamais rien édifier, parce qu'il ne peut que nier et détruire, parce qu'enfin il n'est tout entier que critique dans la pensée et isolement dans la vie spirituelle. Le Protestantisme plus ancien, c'est-à-dire le romanisme n'a pas pu la conserver,

[1] Entr'autres par Neal dans son «Introduction à l'Histoire de l'Orthodoxie.»

Digitized by Google

parce qu'elle est le développement le plus complet de l'unité basée sur l'amour mutuel, et que le Romanisme a été dès l'origine la négation de ce principe de l'hérésie contre l'unité vivante de l'Eglise. Telle est la raison pour quoi l'Occident est déshérité de la communion spirituelle de la prière; telle est la raison pour laquelle il a dû remplacer par un maigre et absurde système de patronage et de clientèle, la sublime doctrine de l'unité organique en Jésus-Christ, et mettre l'utilitarisme à la place de l'amour, et l'association à la place de la fraternité. L'homme s'est trouvé refoulé dans les bornes étroites de son individualité, il s'est trouvé séparé de tous ses frères.

Bien plus, il s'est trouvé séparé de Dieu lui-même. Un éternel procès, une éternelle discussion de droits contradictoires devant les jurisconsultes spirituels de la Rome papale, tels sont les rapports qui ont remplacé l'union intime, que la venue du Christ avait établie entre le créateur et sa créature. Armé d'un livre de compte en partie double, où la dette est représentée par le péché, et l'avoir par les bonnes oeuvres (appuyées, il est vrai par le sacrifice du Sauveur), l'homme va dorénavant plaider contre Dieu et trouver un juge favorable dans le casuiste romain. Sa cause ne pourra guère être perdue. Pourvu qu'il soit citoyen de l'état écclésiastique et serviteur obéissant de ses chefs, il deviendra actionnaire du paradis à un taux assez modique de bonnes oeuvres et de bonnes pensées; le sur plus, s'il en a, pourra se convertir pour lui en un

Digitized by Google

petit capital mobile, dont il aura l'entière disposition; le déficit, s'il se présente, pourra être comblé par un emprunt négocié chez de plus riches capitalistes. Pourvu que la balance y soit, Dieu n'aura rien à y voir.

Qu'on me pardonne la dureté de mon ironie; car je reste dans les bornes de la vérité la plus sévère, et quel est le fils de l'Eglise qui puisse faire taire son indignation en voyant la doctrine apostolique aussi complétement dénaturée, aussi profondément ravalée? Qu'est en effet devenu le Christianisme? Où est le Dieu qui se donne tout entier à l'homme? Où est l'homme qui ne peut rien donner de son côté, que son consentement au bienfait divin? — Et puis on jugera sévèrement les incrédules!

Le Protestantisme ne mérite pas des reproches aussi graves. Cependant, héritier involontaire des doctrines romaines, tout en niant les déductions qui en résultent, il n'a pas pu se défaire du caractère juridique qu'elles avaient imposé à la religion. Il paraît ne pas admettre les mérites de l'homme, ou ce qui constitue selon les Romains ses droits devant Dieu, mais au fond il ne fait que rétrécir le cercle et attribuer à la foi seule, ce que le Latinizant attribue à la foi et aux oeuvres. La foi est à ses yeux le mérite unique, mais c'est encore un mérite. La question d'utilité reste toujours présente à sa pensée: le procès entre Dieu et l'homme continue. Les avocats de l'homme ne sont point d'accord sur les bases de sa

Digitized by Google

justification. Les Romains, s'appuyant par ignorance sur un texte où St.-Jacques parle des oeuvres de la foi, exigent les oeuvres de la loi. Les Protestants, forts du témoignage de St.-Paul, qu'ils ne comprennent pas, soutiennent l'inutilité des oeuvres de la foi (quoique l'apôtre parle évidemment des oeuvres de la foi); mais la question roule toujours sur l'utilité ou l'inutilité, c'est-à-dire, sur le mérite juridique de la foi et des oeuvres et sur les titres justificatifs que l'homme pourra présenter dans son procès contre son créateur. C'est ainsi que la négation de la fraternité humaine amène par une conséquence inévitable l'oubli de la paternité divine, et que ces mots si pleins de joie et de triomphe pour l'Eglise, ne se conservent plus dans les confessions occidentales que comme des signes traditionnels dont le sens est perdu. Certes le criminel orgueil qui, brisant l'unité de l'Eglise, s'arrogea le monopole de l'Esprit Saint, et prétendit réduire à l'état d'ilotes toutes les Eglises d'Orient, ne prévoyait pas ses propres conséquences; mais telle est la loi divine. La perversité du coeur engendre l'aveuglement de l'intelligence, et la violation du premier des commandements évangéliques ne pouvait pas rester impunie.

Il me suffit d'avoir montré comment la différence de principes, qui sépare l'Eglise des confessions schismatiques, se manifeste dans la prière, et comment cette sublime expression de l'unité organique de notre Sauveur et de ses élus a pris dans l'Occident le ca-

Digitized by Google

ractère de l'isolement et du rationalisme juridique; cependant je ne puis passer outre sans ajouter une observation à propos de la dispute, si longtemps débattue et maintenant plutôt assoupie que terminée, entre les Latinizants et les Protestants sur le salut par la foi, ou par la foi et les oeuvres.

L'Eglise n'a jamais été et n'a jamais pu être agitée par cette dispute dont l'absurdité ne soutient pas le jour de la tradition apostolique. En effet la foi n'est pas un acte de la perception seule, mais un acte de toute l'intelligence, c'est-à-dire, de la perception et de la volition dans leur union intime. La foi, vie et vérité en même temps (comme je l'ai déjà dit dans mon premier écrit), est l'acte par lequel l'homme condamnant sa propre individualité imparfaite et mauvaise, aspire à s'unir à l'être moral par excellence, à Jésus le juste, à l'homme-Dieu. Elle est un principe essentiellement moral; or, un principe moral qui ne tend pas à se manifester, trahit sa propre impuissance ou plutôt sa nullité. La manifestation de la foi, c'est l'oeuvre; car la prière à peine soupirée au fond d'un coeur contrit, est aussi bien une oeuvre que le martyre, et ces oeuvres ne diffèrent entre elles que selon le temps et les circonstances, dans lesquels Dieu permet à l'homme de profiter des dons de la grâce. Quelle est l'oeuvre que pouvait accomplir le larron sur la croix? ou la sienne, pénitence et profession à la fois, était-elle insuffisante? ou Dieu est-il un Dieu d'exceptions? Prétendu donc avec les Protestants, que

Digitized by Google

l'homme est sauvé par la foi indépendamment des oeuvres, c'est avancer un contre-sens; car c'est prétendre qu'il peut être sauvé par un principe évidemment empreint de nullité et d'impuissance. Prétendre avec les Romains que l'homme est sauvé par la foi et les oeuvres, c'est avancer une proposition vide de sens; car c'est prétendre que le principe du salut doit non-seulement être fort et puissant, mais encore avoir les marques de la puissance et de la force, comme si l'un n'impliquait pas l'autre. L'absurdité du protestant consiste à réduire le principe à l'état de pure abstraction; l'absurdité du Romain consiste à additionner le principe et ses symptômes. Tous les deux, après avoir isolé l'homme de ses frères et séparé l'homme de son Dieu, ont encore trouvé moyen de scinder l'homme lui-même en deux parts dans sa vie toute entière, et de détacher l'intelligence de l'action qui est son expression, c'est-à-dire, sa parole dans le sens le plus vaste de ce mot. Leur erreur philosophique dépend de la fausse direction plus ou moins patente de leur pensée religieuse. La question: Par quoi l'homme peut-il mériter le salut? question toute litigieuse, est toujours cachée au fond de leurs âmes, et tient la place de la question chrétienne: Comment Dieu opère-t-il le salut de l'homme? Quant à nous, cette erreur nous est impossible, ainsi que je l'ai déjà dit. Nous savons que la foi est vivante; c'est-à-dire opérante, et que si elle ne se manifestait pas par l'oeuvre (qui du reste n'est pas toujours perceptible aux yeux

Digitized by Google

des hommes), elle ne serait plus la foi, mais une simple croyance, une connaissance logique, ou comme le dit St.-Jacques, un cadavre. Ayant ainsi fait voir l'erreur du schisme dans ses deux formes, il est cependant juste de remarquer qu'elle est beaucoup plus intense chez les Romains que chez leurs adversaires. Le Protestant, tout en se laissant généralement entraîner à ne voir dans la foi qu'une perception de l'intelligence, s'aperçoit souvent de la fausseté de cette doctrine, et revient à l'idée de la foi vivante. Le Romain, légiste incorrigible, ne peut jamais renoncer à la prétention d'attribuer à l'oeuvre une puissance et une action plus ou moins indépendantes de la foi, et (qu'il me soit permis de le dire!) d'y voir un chiffre qui peut être additionné à celui de la foi dans les comptes à régler entre Dieu et sa créature.

Ainsi le fait nous montre que le schisme occidental en brisant l'unité organique de l'Eglise terrestre et la loi morale d'amour mutuel qui en est la base unique, a par-là même brisé l'unité organique de l'Eglise invisible, a isolé l'homme de ses frères, de son Sauveur et de son Dieu, et a anéanti la véritable communion de la prière générale. Le crime moral qui, comme je l'ai fait voir dans mon premier écrit, a privé l'Eglise de sa seule base rationelle, a dénaturé le Christianisme dans toute son essence spirituelle. En effet, ce que nous avons vu en considérant la prière, c'est-à-dire la plus haute aspiration de la terre vers le ciel, nous le retrouvons également en considérant

Digitized by Google

les sacrements, c'est-à-dire, la forme la plus palpable de la grâce divine accordée par le ciel à la terre.

D'abord on ne peut s'empêcher de remarquer que le Protestantisme germanique, tout en ne voulant admettre que deux sacrements, essaye constamment dans ses différentes sectes de réintroduire sous une forme plus ou moins déguisée ceux qu'il a rejetés; c'est ainsi que tantôt il garde la confirmation, tantôt exige ou conseille la confession, tantôt cherche à donner à son ordination un caractère sacramentel. L'intelligence des sacrements de l'Eglise et de la position du Protestantisme envers le Christianisme apostolique explique ce fait. Les sacrements sont évidemment partagés en deux catégories. L'une a un rapport direct et immédiat à l'Eglise toute entière; l'autre se rapporte à l'économie de l'Eglise dans son apparence terrestre. Il est évident que le Protestant en niant l'Eglise traditionelle ou terrestre, n'a pas pu s'empêcher de rejeter les sacrements qui y avaient un rapport immédiat; car les lois de la logique sont rigoureuses, et l'homme obéit sans le vouloir et sans s'en douter à toutes les conséquences des données qu'il a une fois admises. Mais d'un autre coté le désir de donner quelque consistance à la nouvelle Eglise qu'il veut fonder, et le souvenir importun des traditions apostoliques force le Protestant à faire d'impuissantes tentatives pour rétablir ce qu'il a détruit. L'un est aussi involontaire et aussi inévitable que l'autre.

Digitized by Google

L'Eglise recevant et unissant au Christ l'homme qui consent à son propre salut par le sacrifice volontaire du Sauveur, tel est le sens du baptême[1].

Cette doctrine apostolique s'est conservée plus ou moins claire même au milieu des erreurs du schisme qui cependant n'en comprend pas toute la portée. Le protestantisme qui nie et rejette l'Eglise elle-même, et ne se croit uni au Sauveur que par le moyen de la parole écrite, se trouve fort embarassé devant un fait matériel et palpable qui constitue à lui seul toute une tradition vivante, et il se voit dans la nécessité de n'attribuer à l'acte sacramentel qu'une puissance talismanique[2]; d'un autre côté le Romanisme considérant le baptême comme un acte de naturalisation dans une société semi-spirituelle, fait trop peu de cas de la liberté individuelle, et n'est pas loin d'imposer souvent par la contrainte un acte, qui est le triomphe le plus complet de la liberté humaine. Cependant ces divergences ne sont pas assez évidentes pour que je m'y arrête, et je ne jette qu'en passant cette observation dont la vérité me paraît du reste incontestable.

L'Eglise unissant tous ses membres dans une com-

[1] L'homme ne peut pas se conférer ce sacrement; il a besoin d'être accepté et introduit dans la sphère des élus par un autre, pour qu'il sache et avoue sa propre impuissance. L'orgueil du quaker est condamné par l'humilité du Chrétien. Toute l'Eglise, toute la tradition est dans le baptême.

[2] Toute religion, qui par sa doctrine se perd dans l'abstraction, se perd par son côté matériel dans le fétichisme et le talisman. Il y a suicide dans toute erreur. V. Bouddhaïsme.

Digitized by Google

munion corporelle avec son Sauveur : tel est le sens de l'eucharistie; — et là le caractère du schisme parait complétement à découvert. La réforme réduit l'eucharistie à n'être qu'une simple commémoration accompagnée d'un acte dramatique; et cette commémoration, qui évidemment ne diffère en rien de toute autre, doit, selon les Protestants, conférer à ceux qui y participent des grâces totalement indéterminées. Tout le vague du Protestantisme germanique se montre à nu dans cette doctrine, qui paraît avoir un sens, et n'en a pas[1]. Le Romanisme de son côté, en insistant sur le fond même du sacrement, c'est-à-dire sur la conversion des éléments terrestres en un corps céleste, comprend l'acte spirituel dans un sens purement matériel, selon sa constante habitude, et abaisse le sacrement jusqu'à n'être qu'un miracle atomistique[2].

Jamais l'aveugle vanité de l'ignorance scolastique n'a paru plus à découvert que dans la polémique des Romains et des Protestants sur le sacrement de l'eucharistie, jamais les lois du monde matériel, ou plutôt encore nos pauvres connaissances de ces lois ou de

[1] En effet pourquoi l'agneau pascal aurait-il été remplacé par un autre symbole, dont la signification était la même au fond. Symbole pour symbole, ne se valaient-ils pas l'un l'autre?

[2] Cette tendance est si prononcée qu'un prêtre d'une grande piété, mais de peu de science, m'entendant un jour traduire les raisonnements de quelques théologiens romains dans leur polémique contre les protestants, s'écria avec une sainte horreur: «Mais au nom du ciel, que disent-ils donc? Ils paraissent prendre le corps du Christ pour de la viande du Christ?»

Digitized by Google

leurs apparences, n'ont été posées d'une manière plus blasphématoire comme mesure des actes de la puissance divine. L'un raisonne sur la substance physique du sacrement, en la distinguant de ses accidents tout comme si, grâce aux lumières de Pierre Lombard ou de Thomas d'Aquin, il en comprenait la différence; l'autre nie la possibilité de la présence du corps de notre Sauveur dans le sacrement, parce que ce corps est, selon le témoignage des saints apôtres, dans la gloire céleste à la droite du Père, tout comme s'il comprenait ce qu'est le ciel et la gloire et la droite du Père. Jamais la parole de la foi ne s'est fait entendre ni d'un côté ni de l'autre; jamais la lumière vivante de la tradition n'est venue jeter un rayon dans la triste obscurité de ces discussions scolastiques. O fol orgueil de l'ignorance humaine et juste punition de l'injure faite à l'unité de l'Eglise! Cette dispute est assoupie dans notre siècle, comme le sont toutes les autres disputes théologiques par la raison que j'ai déjà dite; mais la question n'est pas résolue, et les deux branches du schisme restent comme par le passé dans l'ornière, où les avaient fait entrer leurs tendances générales, l'une matérialisant l'acte divin au point de lui ôter tout principe vivant, l'autre spiritualisant ou plutôt évaporant l'acte sacramentel au point de lui ôter tout contenu réel : toutes les deux ne faisant que nier ou affirmer une altération miraculeuse de certains éléments terrestres, sans jamais comprendre que l'élément principal de tout sacrement,

Digitized by Google

c'est l'Eglise, et que c'est pour elle, et pour elle seule que le sacrement s'opère sans aucun rapport aux lois de la matière terrestre. Les réalités de la foi ont été mises en oubli par ceux qui ont oublié la puissance de l'amour, dont ils avaient méconnu le devoir.

La doctrine traditionnelle de l'Eglise sur l'eucharistie n'a jamais varié, et elle est de la plus grande simplicité, tout comme elle est de la plus admirable profondeur.

Le temps était arrivé. Le Fils de l'homme était rentré dans Jérusalem pour subir sa croix; mais avant de mourir il désira ardemment manger une dernière fois la pâque symbolique avec ses disciples, car il les aimait d'un amour infini. Moïse avait institué la pâque symbolique de l'humanité errante, qu'il fallait consommer debout, la chaussure de voyage aux pieds, le bâton de voyage à la main. Le voyage de l'humanité est terminé, les disciples déposent leurs bâtons, le maître hospitalier qui préside au festin lave leurs pieds fatigués et souillés par la route. Qu'ils se couchent autour de la table, qu'ils se reposent! Le repas commencé, le maître leur parla de son supplice prochain. Ne voulant pas le croire, mais pleins d'une douleur indéterminée, ils sentirent, selon la coutume des hommes, plus vivement que jamais, combien celui qu'ils allaient perdre leur était cher. Leur amour humain répondit en ce moment à son divin amour; et alors, le repas terminé, le Juste voulut couronner leur amour et son propre repas de mort par l'institution

Digitized by Google

de la pâque réelle. Après avoir partagé la dernière coupe d'adieu, il rompit du pain et leur présenta du vin en leur disant que c'était son corps et son sang; et l'Eglise acceptant avec une humble joie la pâque nouvelle, testament de son Sauveur, n'a jamais douté de la réalité de cette communion corporelle qu'il avait instituée.

Mais aussi l'Eglise ne s'est jamais demandé quels sont les rapports du corps de notre Seigneur et des éléments terrestres de l'eucharistie; car elle sait que l'action divine dans les sacrements ne s'arrête pas aux éléments, mais en fait des intermédiaires entre le Christ et son Eglise, dont la foi (je parle de toute l'Eglise et non des individus) fait la réalité du sacrement. Evidemment c'est ce que ni les Romains ni les Protestants ne peuvent plus comprendre, car ils ont perdu l'idée de la totalité de l'Eglise, et ne voient plus que les individus qui, disséminés ou agglomérés, n'en restent pas moins isolés. De là viennent leur erreur et leurs doutes, et les exigences scolastiques de leurs catéchismes. De là vient aussi qu'ils ont rejeté la prière, par laquelle l'Eglise a, dès les premiers siècles, consacré les éléments terrestres, pour qu'ils deviennent corps et sang du Sauveur[1].

[1] De là vient que Bunsen et toute l'école à laquelle il appartient, ne parviennent pas, malgré leur science, à comprendre les anciennes liturgies. Les anglicans se doutent de la vérité et ne peuvent cependant pas la saisir, parce qu'au fond ils ne parviennent pas à être quelque chose eux-mêmes.

Digitized by Google

Mais les hommes savent-ils ce que c'est que le corps par rapport à l'intelligence? Ignorants et aveugles, mais fiers dans leur ignorance et leur aveuglement, comme s'ils savaient et voyaient, pensent-ils que parce qu'ils sont esclaves de leur chair, le Christ est aussi esclave des éléments matériels. Celui à qui son père a tout donné, celui qui est maître de tout, n'est-il pas maître de son corps? Et ne peut-il faire que toute chose, sans aucun changement de substance physique, devienne ce corps, le corps qui a souffert et saigné pour nous sur la croix (quoiqu'il pût à volonté s'affranchir des lois de la matière, comme il l'avait indiqué sur le Thabor)? Le corps est-il enfin pour le Christ triomphant autre chose que sa manifestation? Aussi l'Eglise joyeuse et reconnaissante sait-elle que son Sauveur lui a accordé non-seulement la communion de l'Esprit, mais encore la communion de la manifestation, et l'homme esclave de la chair s'assimile par un acte matériel la matière, dont le Christ se revêt par la puissance d'un acte spirituel[1]. O profondeur de l'amour divin et de la miséricorde infinie! O gloire céleste qui nous est accordée dans l'esclavage même de la terre! — Telle est la doctrine de l'Eglise dès son origine; et ceux qui ne voient dans l'eucharistie qu'une commémoration, et ceux qui insistent sur le mot de transsubstantia-

[1] V. dans le rituel orthodoxe le chant de Pâques que les prêtres répètent après la communion: «O Pâque sublime et sainte, etc.»

Digitized by Google

tion[1], ou le remplacent par celui de consubstantiation, c'est-à-dire ceux qui évaporent le sacrement et ceux qui en font un miracle tout matériel, déshonorent la Sainte-Cène par une question de chimie atomistique, et déshonorent le Christ lui-même par une supposition tacite qui attribue à la matière une indépendance quelconque de la volonté de notre Sauveur. Tous méconnaissent les rapports du Christ et de l'Eglise.

La même erreur, les mêmes tendances de matérialisation ou d'abstraction, le même manque de vie réelle se retrouvent sous d'autres formes dans la doctrine des communions occidentales sur les sacrements qui ont un rapport direct à l'économie de l'Eglise visible, soit qu'elles admettent ou rejettent leur caractère sacramentel. Le Protestantisme, comme je l'ai déjà dit, plus franc et plus conséquent a dû leur refuser ce caractère; le romanisme (protestantisme déguisé empreint d'un rationalisme utilitaire) les a dénaturés tout en croyant les conserver.

Dès les temps apostoliques nous voyons l'imposition des mains suivre le baptême. L'Eglise a gardé fidèlement l'usage apostolique sous la forme du saint-chrême. Le Romanisme lui a donné le nom de confirmation. Quelques sectes protestantes l'ont conservé,

[1] L'Eglise ne rejette pas, il est vrai, le mot de transsubstantiation; mais elle le met au rang de plusieurs autres expressions indéterminées qui ne font qu'indiquer un changement en général, sans aucune trace de définitions scolastiques. La liturgie l'ignore.

Digitized by Google

sans lui accorder le nom de sacrement. Elles l'ont réduit à n'être qu'un simple examen, une cérémonie d'école accompagnée de robes blanches, de fleurs et de musique. Telle est la confirmation protestante. Elle n'a aucun autre sens réel, car il n'est pas possible d'y voir un acte par lequel le baptême conféré à l'enfant serait accepté par la jeune raison de l'adulte; tout autre acte religieux antérieur à la confirmation aurait eu la même importance. La saine raison ne peut donc y voir qu'un simulacre d'examen, subi par la jeunesse devant la commune protestante, et ne saurait par conséquent lui accorder aucune signification religieuse. Mais l'erreur protestante était involontaire et n'était qu'une conclusion logique, tirée des antécédents romains. Que veut dire en effet le mot de confirmation? Est-ce confirmation du baptême? Le baptême n'est-il pas assez fort? Est-il incomplet? Si nous admettions une supposition aussi blasphématoire, nous le rejetterions par là même du nombre des sacrements et pourtant ce serait la conclusion la plus naturelle de l'usage et du principe romains. L'histoire apostolique nous montre que l'imposition des mains suivait le baptême, et était le plus souvent accompagnée des dons visibles de l'esprit saint; mais l'était-elle toujours? Non: je parle des dons visibles et j'ai pour témoin le grand apôtre des gentils, qui évidemment ne considère pas les dons visibles de la grâce comme appartenant de nécessité à tous les chrétiens. Ou les dons visibles de l'Esprit Saint

Digitized by Google

n'étaient-ils jamais accordés au baptême avant l'imposition des mains? Ils l'étaient quelquefois, témoin l'eunuque baptisé par St.-Philippe. L'imposition des mains n'avait donc pas pour but la sanctification du fidèle par les dons visibles ou invisibles de l'Esprit Saint : sa signification était autre. L'analogie des cas où l'imposition des mains se trouve mentionnée dans les Saintes Ecritures, nous montre qu'elle accompagnait toujours une transmission de pouvoirs, ou une commission nouvelle imposée à un membre de l'Eglise, ou l'admission à un grade supérieur dans l'ordre ecclésiastique. Le droit d'imposer les mains dans le sens sacramentel n'appartenait pas aux fidèles en général; il n'appartenait pas même aux prédicateurs de la foi quelle que fût leur sainteté personnelle (V. les actes): il n'appartenait qu'aux apôtres, comme plus tard il n'a jamais appartenu qu'aux évêques. Sa signification est donc évidente. L'homme, reçu dans l'Eglise par le baptême, mais encore isolé sur la terre, était admis dans la communauté de l'Eglise terrestre, et recevait son premier grade ecclésiastique par l'imposition des mains. La signification du sacrement une fois comprise, il nous est aisé de comprendre aussi que le pouvoir de le conférer devait être strictement réservé aux chefs de la commune terrestre, apôtres ou évêques, et que les dons visibles de l'Esprit Saint venaient accompagner l'imposition des mains pour glorifier non l'individu qui la recevait, mais la sainte commune dans laquelle il venait d'être admis. La

Digitized by Google

confirmation en nous introduisant dans le sein de la commune ou de l'Eglise terrestre nous rend participants à la bénédiction de la Pentecôte; car cette bénédiction elle-même n'a point été accordée aux individus présents au miracle, mais à leur assemblée[1]. Nous voyons donc que l'imposition des mains apostolique (le Saint-Chrême de l'Eglise) témoigne contre le Protestant en nous prouvant l'importance de l'Eglise terrestre dans les desseins de Dieu, et la concentration de la commune ecclésiastique dans les individus de l'ordre épiscopal[2]; elle témoigne contre le Romain en anéantissant le mur de séparation que Rome a élevé entre l'ecclésiastique et le laïque; car nous sommes tous prêtres du Très-Haut, quoiqu'à des degrés différents[3]. Mais nous voyons aussi pourquoi ni le Romain qui scinde l'Eglise, ni le Protestant qui la nie, n'ont pu comprendre ce sacrement, et n'ont laissé à sa place qu'une vaine cérémonie ou un contre-sens.

«Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai élus» a dit notre Sauveur à ses disciples; et l'esprit de Dieu dit par la bouche de l'apôtre:

[1] En effet les disciples ne reçurent ni le don des miracles qu'ils avaient précédemment, ni celui de la prévision prophétique, ni aucun autre don individuel; mais ils reçurent le don des langues, don éminemment social et symbolique pour une commune destinée à embrasser l'univers. Je ne prétends nullement dire que les autres dons aient été exclus; mais je dis que celui-là seul a été manifesté.

[2] Le Saint-Chrême est toujours consacré par les évêques.

[3] Prêtres, mais non pasteurs.

Digitized by Google

«Celui qui reçoit une bénédiction, la reçoit indubitablement de son supérieur.» Telle a toujours été la doctrine de l'Eglise quant à son organisation. Elle ne part pas de l'imperfection pour monter à la perfection; non, son point de départ, c'est la perfection et la toute-puissance, qui font remonter à soi l'imperfection et la faiblesse. Jamais une marche opposée n'a pu être admise, elle aurait trouvé sa condamnation dans la parole divine. C'est pourquoi la plénitude des droits ecclésiastiques, confiée par le Christ à ses apôtres, s'est toujours trouvée au sommet de la hiérarchie, bénissant les grades inférieurs et gardant fidèlement la loi manifestée dès le premier établissement de l'Eglise. Telle est la signification de l'ordre épiscopal, telle est son immense importance. Le Protestantisme germanique a nécessairement dû la méconnaître au moment même où il se révoltait contre la tradition, et dans notre siècle nous voyons encore ses savans s'épuiser en efforts infructueux, pour trouver dans l'organisation de l'Eglise primitive quelque chose qui puisse justifier la désorganisation de leurs communes. Ils croient de temps en temps avoir fait une merveilleuse conquête, quand ils ont découvert qu'il y avait après le siècle des apôtres des Eglises partielles sans évêques. Mais qu'y gagnent-ils? Rien que le pauvre avantage de savoir que le mot «évêque» n'était peut-être pas encore d'un usage général. En philologie ce n'est qu'une découverte bien chétive; en histoire ecclésiastique ce n'est rien du

Digitized by Google

tout. Que le nom l'évêque ait été inconnu dans quelques communes, en est-il moins vrai qu'elles avaient à leur tête des hommes (soit anciens, soit presbytères) revêtus de la plénitude des droits ecclésiastiques que n'avaient pas tous les fidèles? Que ces hommes étaient investis de leurs fonctions par d'autres également revêtus des mêmes pouvoirs et non par la commune, qui du reste avait voix élective, mais non décisive? Et que jamais enfin les fonctions supérieures n'ont été ni conférées, ni confirmées uniquement par des hommes revêtus de fonctions inférieures, quoique le concours fraternel des prières de tous ait été demandé au moment de l'ordination? Il a pu s'être trouvé temporairement des communes où l'ordre mitoyen (celui des prêtres), a pu ne pas exister, mais il n'a pas pu exister de commune où l'ordre supérieur (celui des évêques) n'existât pas, quoique peut-être sous un autre nom. Abolir l'épiscopat est chose impossible, car il est la plénitude des droits ecclésiastiques réunis dans un individu; on ne peut que le transposer, soit qu'on l'accorde à tous les prêtres, soit que pour être plus logique on l'accorde à chacun des fidèles tant hommes que femmes. Le rétablir par une consécration venue d'en bas, c'est-à-dire d'individus n'ayant pas la plénitude des droits ecclésiastiques, c'est violer directement les préceptes les plus clairs du Nouveau Testament et intervertir complétement l'ordre établi par le Christ et ses apôtres; car l'évêque et le prêtre ne sont pas les fonction-

Digitized by Google

naires de la commune partielle; mais ils sont les fonctionnaires du Christ dans la commune générale, et c'est par eux que l'Eglise terrestre se rattache à son divin fondateur dans la descendance des siècles; c'est par eux qu'elle se sent constamment remonter à celui dont la main a imposé les apôtres; or, qu'on s'en souvienne, dans le langage chrétien, remonter, c'est être ramené vers en haut. L'élection, c'est-à-dire la présentation peut appartenir à la commune; la confirmation et la bénédiction (car tel est le sens de l'ordination) n'appartiennent qu'à ceux qui ont eux-mêmes reçu cette bénédiction qui couronne toutes les autres, pour que l'Eglise ne se trouve pas infidèle au précepte apostolique, et pour que toutes les fonctions inférieures tirent leur source et leur sanctification de la fonction supérieure. Telle est la doctrine de l'Eglise par rapport à l'ordre épiscopal, dont les autres ordres cléricaux ne sont que la conséquence. Telle est la raison pour laquelle elle admet la décision des évêques dans les choses de discipline, leur accorde le droit et l'honneur de déclarer ses décisions dogmatiques, tout en se réservant le droit de juger s'ils ont été des organes fidèles de sa foi et de sa tradition[1], et leur impose plus particulièrement le service de la parole divine et le devoir d'en répandre l'enseignement[2],

[1] Tel est le sens de toute l'histoire des conciles oecuméniques et telle est la doctrine clairement exprimée par les patriarches d'Orient.

[2] V. sur l'enseignement ma première brochure.

Digitized by Google

quoiqu'elle ne prive aucun de ses membres de ce sublime privilége qui a été accordé par l'esprit de Dieu à tous le Chrétiens. On le voit, tous ces droits ont trait à des fonctions hiérarchiques, et n'ont aucun rapport à la vie intérieure des individus qui en sont revêtus. L'Eglise qui considère la perfection de la foi comme le devoir de tout Chrétien (qui n'en est privé que par le péché), ne peut voir qu'une absurdité sans pareille dans la prétention d'un évêque à l'infaillibilité dans la foi. Autant vaudrait qu'un évêque prétendit en vertu de ses fonctions à la perfection de l'amour chrétien. Ce qui est un devoir moral pour tous, ne peut être le privilége de personne[1].

Le Protestantisme s'est trouvé infidèle à l'ordre établi par l'esprit divin. Il a accordé à l'inférieur le droit de bénir son supérieur; mais dans ce cas, comme dans tous les autres, le principe et l'exemple lui ont été fournis par le Romanisme. Tous les évêques sont égaux entre eux quelle que soit la différence de leurs diocèses sous le rapport de l'étendue et de l'importance. Leur juridiction et leurs distinctions honorifiques varient (ainsi que l'indiquent les titres de metropolitain ou de patriarche); leurs droit ecclésias-

[1] Si au lieu de la foi nous supposions que cet évêque prétendit seulement à la perfection de la connaissance logique dans les choses du monde invisible, nous admettrions le sacrement du rationalisme ou autrement l'absurde supposition d'un sacrement, qui conférerait à l'homme un pouvoir auquel les démons eux-mêmes ne sont pas étrangers. (V. St.-Jacques.)

Digitized by Google

tique restent toujours les mêmes. Il n'en est point ainsi dans les rapports des évêques au pape. Le privilége supposé d'infaillibilité n'est point une distinction honorifique; il n'est point une extension de juridiction; il n'est pas en un mot une chose d'ordre conventionnel. Il constitue une différence essentielle et sacramentelle. Le nom d'évêque ne convient pas plus au pape que celui de prêtre à l'évêque; et les évêques en le consacrant agissent aussi illégalement que des prêtres qui consacreraient un évêque, ou des laïques qui consacreraient un prêtre. Les inférieurs bénissent un supérieur; l'ordre de l'Eglise est interverti, et les Protestants complétement justifiés. Tel est le caractère de toute erreur: elle porte en elle-même le germe du suicide. La vie et la conséquence logique n'appartiennent qu'à la vérité.

«Il n'en était point ainsi dans le commencement», a dit notre Sauveur, «Dieu n'a créé qu'un homme et «une femme.» Ces mots divins nous révèlent toute la sainteté du mariage dont le sens mystérieux a plus tard été indiqué par l'esprit de Dieu dans les écrits de l'apôtre des gentils. Des lois saintes et parfaites ont été données à la vie terrestre de l'humanité, dont le prototype se trouvait dans le premier couple humain. «Un homme et une femme.» C'est cette vie terrestre de l'humanité toute entière, c'est cette loi sainte et parfaite dont chaque couple chrétien renouvelle le type par le sacrement du mariage. Pour l'homme, sa compagne n'est pas *une femme*, mais *la*

Digitized by Google

femme; pour la femme, son mari n'est pas *un homme*, mais *l'homme;* pour tous les deux le reste du genre humain n'a plus de sexe. Rattachés à leurs semblables par les nobles liens de la fraternité spirituelle, la femme et le mari chrétien, Eve et Adam de tous les siècles, sont seuls réunis par le lien doux et béni de la loi physique et morale, qui a été donnée pour base à la vie terrestre du genre humain. C'est pourquoi la première manifestation du Christ divin a été la bénédiction de l'union conjugale à Cana, comme le premier acte de Dieu pour le genre humain a été la création du premier couple. Le mariage n'est donc point un contrat; il n'est point une obligation ou une servitude légale, il est une rénovation du type établi par la loi divine; il est une union organique et par conséquent mutuelle de deux enfants de Dieu. Je le répète, organique et par conséquent mutuelle. Telle a toujours été sa signification aux yeux de l'Eglise qui le reconnaît comme un sacrement et un mystère: les ordonnances apostoliques et toutes les ordonnances des premiers siècles, qui refusent aux nouveaux convertis le droit de rompre une union contractée avant le baptême en font foi. Qu'en ont fait les Protestants en accordant la liberté du divorce? Une fornication légale. Qu'en ont fait les Romains en proclamant l'indissolubilité du mariage même en cas d'adultère? Une servitude civile. L'idée d'union organique et mutuelle, c'est-à-dire, la sainteté intérieure de l'état conjugal a disparu pour tous les deux; car l'adultère est

Digitized by Google

la mort du mariage dans le sens chrétien, comme le divorce est l'adultère légalisé. L'union sainte instituée par le Créateur ne peut être dissoute sans péché par la volonté humaine; mais le péché d'adultère la dissout, car il en est la négation directe. L'homme qui est devenu un homme pour sa femme, la femme qui est devenue une femme pour son mari, ne sont plus et ne peuvent plus être femme et mari aux yeux de l'Eglise. Nous le voyons, elle seule est dépositaire de la vérité en ce cas comme en tous les autres. Nous voyons aussi que le schisme, ignorant des choses spirituelles, a également méconnu les formes terrestres de l'existence humaine. Tout se tient et s'enchaîne dans la loi divine: l'imposante sainteté de la virginité volontaire, la joyeuse sainteté du lien conjugal, l'austère sainteté du veuvage, et tout a été d'un coup flétri par l'erreur du schisme. La vie de l'homme a perdu sa couronne de beauté.

Montrer en détail les erreurs et les inconséquences du schisme ou du Protestantisme occidental dans ses deux formes, germanique et romaine, serait s'imposer une tâche aussi triste que fastidieuse; mais j'ai dû corroborer par l'analyse des faits les conséquences des principes que j'avais avancés, et cette analyse, comme on le voit, les appuie par le plus éclatant témoignage. Pour le Romain comme pour le Protestant, la prière a perdu sa signification sublime, l'homme a été isolé de ses frères et de son Dieu par un ratio-

Digitized by Google

nalisme utilitaire[1]. Pour le Romain comme pour le Réformé, les sacrements ont perdu leur sens profond et mystérieux. Tristement vaporisée par les uns, sèchement matérialisée par les autres, l'eucharistie, joie divine de l'Eglise, communion corporelle du Chrétien et de son sauveur, n'est plus qu'un sujet de discussions scholastiques sur des atômes physiques. L'impositions des mains, sanctification de l'Eglise terrestre, admission du croyant à la Pentecôte des disciples, et réception du premier grade ecclésiastique, rejetée par le Réformé, méconnue par le Romain, n'est plus qu'un inutile complément du baptême. L'ordination hiérarchique, basée sur les préceptes les plus clairs des apôtres, sur les usages les plus indubitables des premiers siècles de l'Eglise, disparaît chez les Réformés, et devient[2] un contre-sens chez les Romains, qui croient cependant l'avoir définitivement consolidée. Le mariage enfin, converti en concubinage temporaire par les Réformés, et en obligation complétement extérieure par les Romains, déshonoré par tous les deux, ne garde plus de traces de sa sainteté primitive. Tel est le résumé des faits. — Que nos frères d'Occident les considèrent d'un oeil impartial; qu'ils comprennent

[1] Calvin a cherché une issue et a cru l'avoir trouvée — dans un fatalisme pire que celui des Mahométans.

[2] Par l'ordination du pape. Si ce n'est qu'une élection par des inférieurs, accompagnée d'une consécration invisible, toute élection d'un supérieur par des inférieurs admet la même explication et les Protestants sont justifiés.

Digitized by Google

l'Eglise et son caractère de vie par son opposition au cachet de mort, dont sont empreintes leurs communions, et qu'ils se demandent surtout si l'incrédulité n'est pas justifiée, et si elle n'a pas pour elle toutes les chances de succès, vis-à-vis de croyances aussi illogiques et aussi éloignées de la vérité chrétienne. L'âme humaine a le sentiment instinctif de tout ce qui est beau, vrai et saint; et les peuples répondent par un scepticisme irréfléchi aux prétentions d'une doctrine sans profondeur, sans foi réelle et sans principe organique. On ne peut certainement pas les en blâmer; car en face de l'erreur religieuse une douloureuse incrédulité devient une vertu.

Le triomphe définitif du scepticisme religieux n'est point encore arrivé; mais même au temps présent l'Europe occidentale toute entière peut être considérée comme n'ayant aucune religion, quoiqu'elle n'ose point se l'avouer. Les individus sont tourmentés du désir d'en avoir une, et n'en trouvant pas, se contentent généralement de ce que les Allemands ont fort bien nommé religiosité (mot admirablement ironique, qui correspond du reste à la religion subjective de Néander et fait le revers de la foi de charbonnier). Les états, c'est-à-dire, les gouvernements, comprenant fort bien les avantages sociaux d'une religion quelconque, surtout pour les classes inférieures du peuple, font semblant d'en avoir une pour ne pas se trouver face à face avec une incrédulité pa-

Digitized by Google

tente[1]. Tous, gouvernants et gouvernés, sont dirigés par le précepte machiavélique: «Si Dieu n'existait pas, «il faudrait l'inventer»[2]: mais tous, gouvernants et gouvernés, se contentent, soit d'un fantôme, soit d'un à peu près de religion. L'expression la plus claire de l'état présent serait peut-être de dire que l'idée latine de religion l'a emporté sur l'idée chrétienne de foi, et c'est ce que le monde n'a pas encore remarqué. Le monde sans foi tient à avoir une religion quelconque; de la religion en général. Aussi l'incrédulité seule a de la franchise, et elle est le plus souvent attaquée non parce qu'elle est incrédule et en cela mauvaise, mais parce qu'elle est franche et en cela bonne et noble. L'indignation publique poursuit le pair de France qui proclame du haut de la tribune sa propre incrédulité et celle de ses auditeurs; l'indignation publique poursuit le poète dont les oeuvres sont l'hymne de l'athéisme[3]; elle poursuit le savant qui sape par de laborieuses recherches les bases d'une religion à laquelle il ne croit pas: mais l'indignation publique n'a rien à dire à l'hypocrisie religieuse, qui est pour

[1] Cela n'empêche pas certainement les gouvernants d'avoir quelquefois, comme individus, une certaine dose plus ou moins forte de religiosité.

[2] V. la réponse du domestique d'auberge dans ma première brochure.

[3] Pauvre et admirable Shelley! Les accens de son incrédulité sont souvent pleins d'un Christianisme qu'il n'a jamais compris, et ne devraient inspirer qu'une profonde compassion pour cette noble intelligence si fatalement égarée.

Digitized by Google

ainsi dire l'unique religion de l'Occident. L'on ne doit pas s'en étonner. J'ai déjà dit dans un écrit précédent que la lutte du Romanisme et de la Réforme, lutte qui n'est qu'une suite de défaites pour les deux partis, sans alternative de victoires, était un triomphe constant pour le scepticisme. L'alliance avec les intérêts sociaux, l'alliance avec les gouvernements, l'alliance avec les peuples, l'alliance avec les beaux-arts, les trêves, fruits de la lassitude, les propositions de bon accord et d'action commune, aveux du désespoir, tout tend à accélérer la chute définitive des communions occidentales. Le machiavélisme religieux des états, la religiosité vacillante des individus voient également se dresser dans un avenir rapproché la figure menaçante de l'incrédulité victorieuse. Aussi leur frayeur se met-elle en colère contre la franchise de l'athéisme contemporain. «L'avenir est à vous», lui disent-ils au fond de leurs coeurs: «mais laissez-nous au moins «la tranquillité du moment présent. Gazez votre pen«sée; couvrez vos doctrines de quelque petit lambeau «d'hypocrisie! Nous ne vous en demandons pas da«vantage, mais au moins accordez-nous le peu que «nous demandons, et n'insultez pas à notre faiblesse «par l'étalage de vos forces!» Généralement parlant, l'incrédulité est encore assez complaisante pour se prêter à cet accord peu gênant du reste; mais, il faut l'avouer, de jour en jour son allure devient plus franche et sa parole plus claire. Elle se sent assez forte et assez victorieuse pour être même indulgente et civile envers

Digitized by Google

le Christianisme, et pour lui faire quelquefois l'aumône d'un mot d'éloge jeté avec une noble fierté et toujours recueilli avec une joyeuse reconnaissance. Les colères qu'elle excite deviennent moins vives à mesure que la faiblesse des moyens de résistance devient plus évidente, et le Christianisme de l'Occident se sentant mourir d'épuisement, cesse de trembler devant une mort violente.

C'est qu'il s'est suicidé; c'est qu'il a cessé d'être le christianisme depuis qu'il a cessé d'être l'Eglise; c'est qu'il a reçu la mort elle-même dans son sein, quand il a voulu se renfermer dans une lettre morte; c'est qu'il s'est condamné à mort, quand il a voulu être une monarchie religieuse sans principe organique; c'est enfin que pour vivre et résister à l'action des siècles et des pensées de l'homme, il faut être vraiment vivant, c'est-à-dire, avoir en soi un principe de vie indestructible.

Aussi la polémique religieuse dans l'Occident manque-t-elle toute entière, comme je l'ai dit dans ma première brochure, de conviction, de bonne foi et de dignité[1]: Ni la croyance indéterminée du Protestant, ni la croyance de commande du Romain, rationalistes

[1] Aux exemples déjà cités, je pourrais ajouter celui d'un prédicateur en vogue à Paris, qui donne pour base à la nécessité de croire, l'impossibilité de rien savoir avec certitude. Une pareille défense, absurde aux yeux de tout homme sérieux, presque blasphématoire aux yeux de tout véritable Chrétien, rend l'attaque superflue.

Digitized by Google

toutes les deux, ne peuvent lutter avec quelque succès contre le rationalisme hardi et franc de l'incrédulité. Rien de vivant, rien d'organique ne se fait sentir ni d'un côté, ni de l'autre. La parole de l'apologète chrétien est aussi pauvre, aussi acide, aussi vide d'enseignements que celle de ses adversaires, et cela par une raison très-simple. L'apologète lui-même ne comprenant pas la vie spirituelle du christianisme, ne peut pas non plus comprendre sa vie historique sur la terre, et n'a en effet rien à apprendre à ceux, contre lesquels il défend son reste de croyance.

Dieu donna aux premiers âges du monde la tradition du monothéisme, et la liberté complète de l'intelligence et de l'adoration; mais la liberté ne fut pas de force à garder cette révélation imparfaite. La tradition disparut ou se ternit dans toutes les races humaines, chez toutes les nations. Un homme fut appelé. Lui et sa race, seuls dans tout le genre humain, connurent Dieu, et ils le connurent non comme une idée, non comme un philosophème, mais comme un fait vivant, indubitable, traditionnel. L'unité de Dieu, la chute de l'homme, la venue future du Messie, telles sont les trois croyances qu'Israël fut chargé de garder pour le reste du monde. Toutes les trois avaient appartenu à d'autres peuples, ainsi que nous le savons par leurs mythes [1], mais elles avaient disparu presque

[1] L'âge d'or, le premier couple chez les Persans, les premiers âges chez les Indous, Sésiosch, le futur Avatar de Vishnu, Hercule libérateur, Mété et tant d'autres. Si le mes-

Digitized by Google

complétement dans le débordement des idolâtries de tout genre. Israël les gardera; mais il les gardera non dans la grandeur de la liberté, dont l'homme sans le Christ est incapable, mais dans l'esclavage de la loi. La liberté individuelle de Melchisédec bénit le glorieux asservissement de la race d'Abraham. Cette race sera jetée dans les fers, dans les souffrances du désert, dans les dangers d'une guerre d'extermination, dans toutes les séductions de l'idolâtrie la plus fanatique, la plus voluptueuse, la plus démoralisante de l'univers, dans la corruption du pouvoir et de la richesse, dans toutes les tentations de ses propres passions ardentes et déréglées, qui l'entraînaient constamment sur la pente qu'avaient déjà suivi toutes les autres nations: elle ne pourra pas garder son dépôt, et cependant elle le gardera grâce à la loi, menin sévère et protecteur à la foi. Elle le gardera intact pour nous jusqu'au temps déterminé par la sagesse divine, afin qu'héritiers d'Israël nous puissions dire avec l'apôtre: «Nos pères ont tous été sous la nuée «et ont tous passé par la mer; ils ont tous été baptisés par Moïse en la nuée et en la mer»; car Israël a été pendant des siècles dans l'esclavage de la loi, pour que nous puissions être pour toujours dans la liberté de la grâce. Or, que tel verset soit une interpolation, que le Pentateuque renferme des chaldéismes qui indiqueraient une refonte ou une rédac-

sianisme manquait à l'Écriture, la saine critique y supposerait une lacune.

Digitized by Google

tion postérieure aux temps de Moïse[1], que tel ou tel fait ait été dénaturé par la tradition, que tel autre se soit revêtu des formes du mythe, que le caractère sémitique ait quelquefois donné une couleur mystérieuse à des choses de l'ordre commun, toutes ces critiques, toutes ces analyses, tout cet épluchement de mots (que je considère d'ailleurs comme utile et instructif), feront-ils que le fait vivant et organique n'ait point été? Feront-ils que le peuple juif n'ait pas, seul dans l'univers, conservé la doctrine de l'unité de Dieu et des destinées du monde? Feront-ils que cette doctrine ne porte pas dans chacun de ses traits le caractère de la tradition? feront-ils que les vaillants, et les sages et les voyants d'Israël n'aient pas, par la force de l'acte et de la parole, conservé cette doctrine au centre de l'idolâtrie la plus désordonnée, à travers les plus épouvantables malheurs, au milieu de toutes les tentations, enfin au milieu de toutes les circonstances qui rendaient impossible la conservation du dépôt sacré? Feront-ils que quelqu'un de tous ces sages et voyants ait le moins du monde eu le caractère du novateur et du philosophe idéologue, et

[1] Il ne serait peut-être pas impossible de montrer que certains passages de la Genèse sont vraisemblablement, même comme tradition écrite, antérieurs à Moïse. Tel est entre autres le premier écrit de la création de l'homme. La tradition antique des Hébreux connaissait des sages antérieurs à Moïse dans la race d'Israël. V. les chroniques. Il y aussi des traditions sous entendues, telles que la coïncidence de la tour de Babel et de la naissance de Peleg; mais tout cela est de peu d'importance.

Digitized by Google

non celui de simple organe de la tradition? Feront-ils enfin que nous ne sentions pas au fond de nos coeurs et jusque dans la moëlle de nos os, que ce n'est que grâce à la force conservatrice de la loi que nous, branche d'olivier sauvage, nous avons pu être entés au bon olivier de Dieu et faits participants à sa racine et à son suc nourricier, c'est-à-dire, à la connaissance et à l'adoration de l'Éternel, notre créateur? Mais il faut être vivant pour comprendre la vie.

Au temps marqué par sa sagesse, Dieu se révéla par son fils bien-aimé, le verbe divin fait homme; il se révéla dans toute la perfection de son être moral, dans tout l'infini de son amour, et l'homme recouvra sa liberté pour recevoir dignement une révélation aussi complète[1]. L'esclavage de la loi fut aboli; le peuple qui avait été confié à sa surveillance, perdit sa signification exceptionnelle dans l'humanité; la langue même qui avait été l'organe de la loi d'asservissement, parut rejetée à un rang inférieur. Elle n'eut pas la gloire de transmettre aux âges à venir les paroles de la loi de liberté: la grâce venue du ciel pour sanctifier tout langage humain choisit pour son premier inter-

[1] Il n'est peut-être pas hors de propos de citer ici une observation de l'éloquent métropolitain de Moscou, Philarète. La liberté humaine est tellement importante aux yeux de Dieu, que l'ange de l'annonciation ne se retira qu'après avoir entendu de la bouche de Marie: «Qu'il me soit fait selon la parole du Seigneur!» C'est ainsi que Dieu n'exécute le plus grand de ses desseins envers l'homme qu'après avoir obtenu le consentement de la liberté humaine.

Digitized by Google

prête l'ancien idiome des Hellènes, idiome de la liberté intellectuelle par excellence. Le Seigneur en retirant à l'univers sa présence visible confia le dépôt de la foi et la tradition de sa doctrine non à des individus, ses disciples, mais à l'Eglise des disciples librement unie par la sainte puissance de l'amour mutuel. Ce fut cette Eglise terrestre toute entière et non les individus qui la composaient temporairement qui fut glorifiée par les dons visibles de l'esprit de Dieu dans la Pentecôte. C'est de cette Eglise seule que toute profession de foi et toute tradition de doctrine tire son autorité ou plutôt son témoignage.

Si le caractère de ce fait vivant avait été compris, les incrédules qui épluchent la sainte parole avec toute la franchise de la haine ou du doute avoué, et les apologètes qui la défendent avec toute la faiblesse d'une foi peu sûre d'elle-même, auraient pu s'épargner bien des peines inutiles. Que la mémoire ait pu errer, que la tradition du fait se présente quelquefois sous des formes contradictoires, qu'importe? Notre Seigneur n'a voulu être ni daguerréotypé ni sténographié. Quels étaient sa taille, ses traits, son air, son teint, son port, la couleur de ses yeux ou de sa chevelure? Quel était son accent ou le son de sa voix? Les apôtres nous l'ont-ils dit? Ceux qui ne pouvaient reconnaître leur Sauveur triomphant qu'à ses actes et au sens de ses paroles, et ne le reconnaissaient jamais ni à l'apparence ni au son de sa voix, ceux-là savaient que l'image du Christ, même matérielle, ne peut

Digitized by Google

être perçue que par un acte intellectuel et moral de l'âme humaine. Ils se sont tûs. Qu'on me répète au-moins les paroles que le Christ a prononcées sur la terre! Les apôtres n'ont pas cru nécessaire de nous les conserver dans leur forme originelle, à l'exception de deux ou trois mots qui avaient accompagné quelque miracle, et des quatre paroles dans lesquelles notre Sauveur a exhalé la plus amère, la plus inexprimable de ses douleurs. Tout le reste est une traduction et par conséquent une altération. Or le fait quant à sa forme matérielle est-il donc plus important pour nous que la forme matérielle de la parole? Dans le fait (je ne parle pas du fait unique, celui de l'incarnation, du sacrifice et du triomphe) il n'y a comme dans la parole rien de permanent que le sens. Je le répète: Notre Seigneur n'a voulu être ni daguerréotypé ni sténographié. Ses traits nous seront inconnus; sa parole ne retentira pas à nos oreilles dans sa forme primitive, le détail de ses actes sera maigre, confus, quelquefois incertain. Bénissons en le Seigneur et la sagesse qu'il a inspirée à son Eglise: car la lettre tue et l'esprit seul vivifie.

L'incrédulité a de nos jours attaqué non-seulement l'exactitude des récits évangéliques, mais encore le rapport des évangiles et des épîtres aux individualités, auxquelles on en attribue la rédaction. Elle a prétendu que les évangiles n'étaient pas de St.-Marc, ou de St.-Luc, ou de St.-Jean, ni les épîtres de St.-Jacques ou de St.-Jude ou de St.-Paul. Soit. Mais ils sont de

Digitized by Google

l'Eglise, et c'est tout ce qu'il faut à l'Eglise. Est-ce le nom de Marc qui donne de l'autorité à l'évangile qu'on lui attribue, ou le nom de Paul qui donne de l'autorité aux épîtres? Nullement; mais St.-Marc et St.-Paul sont glorifiés parce qu'ils ont été jugés dignes d'apposer leurs noms à des écrits que l'esprit de Dieu par le commun accord de l'Eglise a reconnus pour être de lui. Or, qu'un des rédacteurs paraisse citer comme étant d'Hénoch un livre indubitablement nouveau, qu'un autre paraisse admettre par rapport au rocher frappé par Moïse, une tradition que l'Eglise n'admet pas, qu'importe? Quand même il en serait ainsi, il en résulterait seulement que le rédacteur qui est de la terre (comme tout homme), a imposé la marque de sa nature terrestre à la forme matérielle de l'écrit, et que l'Eglise qui est du ciel (étant sanctifiée par l'amour mutuel), a reconnu comme sien le sens du même écrit. Le nom du rédacteur offre encore bien moins d'importance que la forme de la rédaction[1].

[1] Que l'on me nomme les auteurs du livre de Job, de beaucoup de psaumes, etc.! Ils ont été reconnus par l'Eglise de la loi et cela suffit: l'Eglise de la grâce mérite-t-elle moins de croyance que celle de la loi? Tel est l'état de la question au point de vue ecclésiastique; mais je dois ajouter qu'aux yeux de la science il n'y eut jamais de prétention plus absurde, que celle qui attribue aux saints évangiles une origine postérieure aux temps apostoliques. Elle est contraire aux plus simples règles du bon sens.

Que l'on considère en effet les quatre évangiles dans leur ensemble. L'ordre dans lequel ils ont été placés par la tradition est-il conforme à l'ordre historique de leur rédaction? Pas un doute raisonnable ne saurait s'élever à ce sujet. . . . St.-Jean, le

Digitized by Google

Voilà ce que l'incrédulité a à apprendre; mais aussi c'est ce que le Protestantisme ne pourra jamais lui

plus mystérieux de tous les évangélistes ne dit pas un mot de l'institution de la Pâque chrétienne, c'est-à-dire, du plus grand et du plus profond des mystères. Son oeuvre était donc destinée à compléter une ou plusieurs oeuvres semblables mais antérieures. St.-Jean répète à deux reprises que les actes du Seigneur pourraient fournir matière à un nombre infini de livres. Cette formule est évidemment la réponse d'un témoin oculaire à des hommes qui lui avaient demandé sur la vie terrestre du Christ des détails qu'ils n'avaient pas trouvés dans des écrits précédents*. St.-Jean n'est donc venu qu'après d'autres évangélistes. Ajoutons que d'après la hauteur à laquelle il porte la contemplation religieuse, aucun des évangiles qui nous sont parvenus n'aurait pu trouver cours, s'il n'avait été antérieur à celui de St.-Jean. S'il en avait pu être autrement, nous devrions supposer que la nature humaine a totalement changé dans l'espace de 18 siècles. Allons plus loin. St.-Matthieu et St.-Marc, St.-Luc, et St.-Jean. La prédication polémique, l'histoire, la philosophie. Est-ce l'ordre naturel dans lequel devait apparaître une nouvelle religion? Le doute à ce sujet ne peut guère exister pour un homme sérieux et de bonne foi. Est-il possible de lire St.-Matthieu (je parle ici des discours du Sauveur et non du récit qui peut avoir été intercalé après coup), est-il possible, dis-je, de le lire sans sentir l'ardeur et j'oserai dire, la virulence d'une lutte engagée contre une doctrine plus ancienne, et qui était encore non-seulement une doctrine, mais un pouvoir? Est-il possible de ne pas sentir la prédominance des intérêts locaux de la Judée, intérêts que le succès de la prédication de St.-Paul dut jeter dans l'ombre; et que plus tard la chute de Jérusalem dut complétement mettre en oubli? La place de St.-Matthieu dans la chronologie de l'Écriture Sainte est donc hors de doute. Celles de St.-Marc et de St.-Luc le seront également pour toute critique sérieuse; mais c'est St.-Jean, évidemment le dernier les évangélistes dans l'ordre

* Comparez avec l'avant-propos de St.-Luc.

Digitized by Google

dire: car il faut comprendre la vie intérieure de l'Eglise pour comprendre ses rapports avec l'Écriture

du temps qui fournit les preuves le plus claires, et c'est à lui que je m'arrête pour faire voir que l'oeuvre qui porte son nom est vraiment de lui, que c'est une oeuvre individuelle et complète, et que cette oeuvre couronne toute l'Écriture Sainte d'une manière bien plus frappante qu'on ne l'a observé jusqu'ici.

Il est certainement peu de lecteurs qui n'aient remarqué que l'évangile de St.-Jean a deux conclusions à peu près identiques. L'ouvrage paraît terminé au 20me chapitre par une formule qui n'aurait pas eu de sens, si ce chapitre n'avait pas été le dernier. Comment le 21me chapitre a-t-il pu être ajouté? Quel intérêt a pu porter qui que ce soit à rattacher une nouvelle conclusion à une oeuvre complète, sans même se donner la peine de déguiser le faux qu'il commettait? L'évangile était écrit; il avait cours parmi les fidèles. Parvenu à la fin de sa longue carrière, le disciple bien-aimé, reste unique et vénéré des bienheureux apôtres, voyait naître auprès de lui dans les communes chrétiennes la fausse croyance qu'il était destiné à l'immortalité sur la terre. Il voulut rectifier une erreur qui l'importunait, et ajouta un dernier chapitre à l'oeuvre originelle dans le premier manuscrit qu'il eut en mains*. Le respect des fidèles ajouta ce nouveau chapitre dans tous les manuscrits déjà existants. Tel est évidemment le fait; car c'est à peine si on peut le nommer une supposition. Le scepticisme pourrait encore supposer que le 21me chapitre a été ajouté par les disciples de l'apôtre pour expliquer sa mort inattendue; mais cette hypothèse qui ferait des faussaires d'hommes tels qu'Ignace ou Polycarpe n'en confirmerait pas moins l'authenticité des chapitres précédents. Toute autre supposition serait encore plus absurde, quoique celle-là le soit déjà bien assez. Ainsi nous pouvons dire avec vérité que chaque

* Tout en disant les raisons de l'action de St.-Jean je ne prétends nullement nier qu'il n'ait été en ce cas l'instrument de la volonté divine dont le but mystérieux pouvait lui rester inconnu. La parole du Seigneur avait certainement une haute signification que l'avenir révélera.

Digitized by Google

Sainte. Isolez l'individu, brisez le lien qui unit tous les Chrétiens en une seule individualité vivante (comme

exemplaire de l'évangile de St.-Jean porte sa signature indubitable *.

Telle est la preuve extérieure de l'authenticité de cette oeuvre; mais cette preuve elle-même, quelque concluante qu'elle soit, ne saurait être comparée à la preuve intérieure. Une ignorance aveugle a fait de St.-Thomas le type de l'incrédulité naïve; mais tel n'est pas St.-Thomas aux yeux de l'évangéliste: il est le premier des Chrétiens. Toutes les professions de foi précédentes, sans en excepter celle même de St.-Pierre, qui est pourtant plus explicite que les autres, sont encore vagues et indéterminées. Le mot «Fils de Dieu» ne présentait point à la pensée des Hébreux le sens précis que lui donne le Chrétien St.-Thomas, le premier sur la terre (et que sa mémoire en soit bénie) a nommé le Christ de son nom éternel: «Mon Seigneur et mon Dieu.» L'amour, qui pendant longtemps avait craint de croire, subitement convaincu, trouve un accent de triomphe qui emporte St.-Thomas bien loin en avant de ses condisciples. L'évangile commence par: «Dès l'origine le verbe était Dieu», et voici que Christ, le verbe incarné, a été nommé Dieu par la bouche d'un homme. — L'évangile est terminé; le cercle est clos. — Pénétrons plus loin encore et un nouveau mystère se déploie à nos yeux. La vie terrestre du Seigneur se partage en deux parties dont l'une renferme sa vie privée ou de contemplation, et les jours de sa souffrance, l'autre forme sa vie active ou plutôt les années de son action directe sur les hommes. L'action divine par rapport à l'humanité commence par la création du premier couple. Le Christ divin se révèle (St.-Jean le fait observer) par le miracle de Cana qui n'est que la bénédiction du couple humain. L'action divine par rapport à l'humanité dans ses formes transitoires se termine, nous le savons, par la résurrection des morts. Le Christ divin termine

* Une critique impartiale et éclairée reconnaitrait également dans la conclusion de St.-Marc la signature d'un homme qui n'avait pas vu le Seigneur.

Digitized by Google

l'a fait le Protestantisme germanique), et vous avez brisé le lien qui unit les Chrétiens à l'Écriture Sainte; vous avez fait du livre une lettre morte, un objet complétement extérieur aux hommes, une histoire, une doctrine, une parole sans témoignage; du noir sur du blanc, un son dans l'air, quelque chose qui ne trouve son autorité ni en soi, ni hors de soi, quelque chose enfin qui doit être tué par le doute et englouti dans l'oubli. Celui qui a nié l'Eglise a condamné la Bible.

Pour le Romain[1], l'Écriture Sainte devenue document officiel de l'état, se trouve plus fortement rattachée à l'organisme de l'Eglise, quoique le lien qui les unit soit plutôt extérieur qu'intérieur, comme toutes choses dans le Romanisme; mais d'un autre côté le Latinizant ne comprend pas la sublime signi-

sa vie active par la résurrection de Lazare, après laquelle (selon St.-Jean) vient sa propre onction pour la mort et l'hosannah des Hébreux momentanément éclairés. *Le Christ dans sa vie terrestre représente donc l'action de Dieu sur le genre humain.* Tel est le plan intérieur de l'évangile; et cette oeuvre d'une si haute portée; d'une construction si magnifique et en même temps si précise, ne serait pas l'oeuvre couronnante des Saintes-Ecritures! Et elle ne porterait pas le caractère individuel par excellence! Et l'individu qui en serait l'auteur, serait quelqu'autre que celui que nomme la tradition! L'ignorance même la plus aveugle n'oserait le supposer.

A coté de preuves aussi concluantes, la circonstance que l'évangile de St.-Jean avait déjà été commenté par des hérétiques dès la première moitié du second siècle mérite à peine attention.

[1] Je ne parle que du Romain véritable; car le Gallican n'est rien dans le Romanisme, comme l'Anglican n'est rien dans le Protestantisme.

Digitized by Google

fication de l'Eglise dans son développement historique, et ne peut donc pas l'expliquer aux autres. Esclave d'une loi nouvelle fabriquée par le rationalisme juridique du monde romain, il ne peut pas dire à l'incrédulité comment notre Sauveur nous a délivrés des liens de l'esclavage légal pour que la plénitude de la liberté humaine pût garder dignement la plénitude de la révélation divine. La Pentecôte n'a pas de sens pour le Romain.

Mais pour nous, il nous est donné de reconnaître dans l'Écriture non une lettre morte et un objet extérieur, ni un document d'état ecclésiastique, mais un témoignage et une parole de toute l'Eglise, c'est-à-dire notre propre parole en tant que nous sommes de l'Eglise. L'Écriture est de nous et ne saurait donc nous être enlevée. L'histoire du Nouveau Testament, c'est la nôtre; c'est nous que les ondes du Jourdain ont dans le baptême rendus participants de la mort du Seigneur; c'est nous que la Sainte-Cène a dans l'eucharistie unis à lui par la communion corporelle; c'est sur nos pieds meurtris par la route des siècles, que le Christ divin a versé l'eau hospitalière; c'est sur nos têtes que la Pentecôte a dans le sacrement du saint-chrême vu descendre l'esprit divin, pour que la grandeur de notre liberté sanctifiée par l'amour servit Dieu plus complétement que n'avait pu le faire l'esclavage de l'antique Israël.

Trois siècles s'écoulèrent. Pendant ces trois siècles l'Eglise fut attaquée par l'orgueil hostile et les so-

Digitized by Google

phismes trompeurs d'une fausse philosophie, par le fanatisme enthousiaste des inspirations menteuses, par la haine sanguinaire des peuples qui tremblaient devant la vengeance des dieux que le Christianisme rejetait, par la haine implacable des Césars qui voyaient la plus dangereuse des révoltes dans la négation de la religion d'état[1] .... Au bout de ces trois siècles l'empire romain se trouva avoir été conquis par la puissance entraînante de la parole chrétienne et par le courage triomphant du martyre chrétien.

L'intelligence humaine annoblie par le Christianisme exigea de la foi la précision de l'expression logique. L'ignorance, l'orgueil et les passions humaines firent naître les hérésies. Les Arius et les Dioscores nièrent la Trinité, c'est-à-dire, la définition intérieure de la divinité; ils nièrent la tradition tout en prétendant y rester fidèles. Les Chrétiens pour prononcer un arrêt sur cette fausse doctrine ne s'adressèrent à aucune autorité, à aucun pouvoir religieux ou politique; ils s'adressèrent à la totalité de l'Eglise, unie dans la concorde et dans l'amour mutuel (car l'amour n'usurpe pas, ne monopolise pas la grâce et ne réduit pas ses frères à l'ilotisme spirituel). L'Eglise répondit à l'appel de ses membres, elle confia (comme il était juste) le droit de formuler sa foi à ses anciens de l'ordre épiscopal, tout en se réservant le droit de

[1] Tel était en effet le crime des Chrétiens. Ce n'était pas de nier la divinité de Jupiter, de Minerve, de Néron ou des autres dieux, mais de nier la divinité suprême de l'état qui fait les dieux.

Digitized by Google

contrôler la formule qu'ils auraient adoptée. Le concile de Nicée posa la base de la confession chrétienne. Il définit la divinité elle-même, et par cette définition déclara implicitement que la perfection morale, comme toute perfection, ne peut appartenir qu'à l'Éternel[1]. Plus tard les empereurs, les patriarches, sans en excepter celui de Rome, et la majorité des évêques réunis en concile trahirent la vérité et signèrent une confession hérétique. L'Eglise, éclairée par son divin Sauveur, resta fidèle et condamna l'ignorance, la perversité ou la faiblesse de ses fonctionnaires, et par son témoignage fixa à jamais la doctrine chrétienne sur la divinité.

Les rapports de Dieu avec sa créature rationelle donnèrent lieu à de nouvelles erreurs. Les écoles de Nestorius et d'Eutychés cherchèrent a pervertir la tradition apostolique. L'une refusa au Christ divin sa véritable divinité; l'autre son humanité véritable. Toutes les deux (car au fond les deux hérésies n'en font qu'une) posèrent entre Dieu et l'homme un abîme infranchissable; toutes les deux refusèrent à Dieu le pouvoir de se manifester comme être moral ayant la liberté élective, et par là même ôtèrent à l'homme le bonheur de pénétrer par l'amour dans les intimes profondeurs de l'amour divin. L'Eglise réunit ses anciens et porta témoignage. La créature rationelle est tellement *l'image* de son créateur, que Dieu a pu être

[1] L'Arianisme donnait comme déduction logique inévitable la perfection morale au logos sauveur sans admettre sa divinité.

Digitized by Google

et a été homme. L'abîme est comblé : l'homme reçoit le glorieux privilége de sonder la perfection de l'être éternel ; il reçoit la bienheureuse obligation d'aspirer lui-même à la perfection morale, car il est semblable à Dieu. Tel est le sens de la décision des conciles.

Plus tard l'erreur des monothélites donna lieu à un nouveau témoignage de l'Eglise sur l'identité de la nature intellectuelle et de la volonté, et sur la perfection morale manifestée par le Verbe divin dans les bornes de la nature humaine; et la doctrine chrétienne fut révélée pour tous les siècles à venir dans toute sa grandeur et sa beauté divine.

Une nouvelle question se présenta. L'emploi respectueux des images était admis par l'Eglise, mais la superstition des peuples convertissait souvent le respect en adoration. Un zèle mal entendu et passionné voulut que l'Eglise, non contente de condamner l'abus, condamnât l'usage. Tel est le sens de l'hérésie des iconoclastes. Ils ne comprenaient pas eux-mêmes la portée de leurs exigences, ils ne comprenaient pas que la question des images renfermait en elle celle du rit tout entier. L'Eglise le comprit. En condamnant les iconoclastes elle porta témoignage à la plénitude de sa liberté. Le second concile de Nicée déclara que l'Eglise, individualité vivante et animée de l'esprit de Dieu, a le droit de célébrer la majesté divine par la parole, par le son et par l'image; elle déclara enfin la liberté de l'adoration sous tous les symboles inspirés par l'amour à l'unanimité des Chrétiens. Tel est le

Digitized by Google

sens de ce concile si rarement compris. *Les conciles précédents avaient sauvé la doctrine chrétienne ; celui-ci sauva la liberté du sentiment chrétien.*

Telle est l'histoire de l'Eglise. C'est l'histoire d'un organisme vivant et indestructible soutenant des siècles de lutte contre l'oppression et l'erreur ; c'est la liberté intellectuelle sanctifiée par l'amour mutuel, portant à la plénitude de la révélation divine un sublime témoignage qui doit être l'héritage de tous les siècles à venir.

Sera-ce le Protestant qui dira cette histoire? mais pour lui-même ce n'est qu'un chaos d'événements sans portée, de discussions oiseuses, de passions personnelles ou populaires, de majorités oppressives, de minorités factieuses, d'opinions individuelles sans importance, et de décrets sans autorité ; c'est peut-être un trésor pour les bibliothèques, ce n'est rien pour l'humanité.

Sera-ce le Romain qui dira cette histoire? Mais lui-même n'y peut voir qu'une comédie à grand spectacle sans signification sérieuse, qu'un verbiage de plusieurs siècles, que la longue ignorance d'une société qui pendant cinq cents ans usurpe le droit de discuter les questions de dogme sans se douter qu'elle renferme en son sein un pouvoir à qui seul ce droit a été conféré par la divinité elle-même.

Non, l'histoire de l'Eglise, levain intellectuel et moral auquel l'Occident doit tout ce qu'il a de grand et de glorieux, n'est plus intelligible au schisme qui

Digitized by Google

en a renié le principe. — Elle est à nous et à nous seuls, cette histoire, sévère dans son développement logique comme la science, poétique comme les hymnes des premiers siècles [1], si complétement différente de tout le reste des annales humaines et si infiniment supérieure à toutes leurs agitations matérielles et politiques. «Mais l'Orient est mort,» disent les hommes de l'Occident : «et nous, nous vivons.» Je n'ai pas à parler de la vie sociale, matérielle ou politique, mais de la vie intellectuelle en tant qu'elle porte le caractère de la vie religieuse, c'est-à-dire, en tant qu'elle est une manifestation de l'Eglise.

L'Occident depuis des siècles est libre, riche,

[1] Je ne saurais m'empêcher de faire remarquer que l'ordre des conciles coïncide en effet à l'ordre des plus anciens hymnes de l'Eglise. (V. le Gloria, le Lux serena, etc.) La Trinité (1re époque) — l'Incarnation (2me époque) — la Glorification et la prière (11 de Nicée). Faute d'avoir compris cet ordre des hymnes chrétiens, le savant Bunsen (homme dont les travaux sont du reste fort estimables) est tombé dans la singulière erreur de prendre un exemplaire tronqué du Gloria, pour l'exemplaire original, et de considérer comme une interpolation le nom de l'Esprit Saint placé entre le Verbe considéré comme Dieu et le Verbe dans son incarnation. — Le même ouvrage qui renferme cette erreur de critique renferme entre autres erreurs philosophiques l'idée que l'Eglise est l'incarnation de l'Esprit Saint comme le Christ est l'incarnation du Verbe. L'illustre savant ne comprend donc pas que, d'après sa propre définition, l'incarnation, comme toute objectivité, rentre dans le domaine du Verbe qu'il considère comme *l'objet divin* (Dieu-objet). Le philosophe a voulu en savoir plus long que l'Eglise ; mais l'Eglise a l'admirable qualité d'être toujours plus rationelle que le rationalisme humain.

Digitized by Google

puissant et éclairé. L'Orient est pauvre, obscur, en grande partie réduit à l'esclavage, tout entier plongé dans l'ignorance. Eh bien! que l'on compare les manifestations du Christianisme dans ces deux régions dont les destinées politiques sont jusqu'à présent si différentes.

Cherchons quelque manifestation de l'Eglise dans le Protestantisme, quelque mouvement vital dans sa doctrine! La multiplication des sectes nouvelles, la dissolution des communions plus anciennes, l'absence de toute croyance arrêtée, de constants essais pour former soit un cours de doctrine, soit une commune avec un symbole permanent, essais constamment suivis de mécomptes; les travaux individuels se perdant sans fruit dans le chaos universel, les années qui passent sans recueillir d'héritage de celles qui les ont précédées et sans en laisser aucun à celles qui les suivront: partout l'incertitude et le doute. — Tel est le monde protestant au point de vue religieux. Au lieu de la vie, nous trouvons le néant ou la mort.

Cherchons quelque manifestation de l'Eglise dans le Romanisme! Beaucoup d'agitations politiques, des mouvements populaires, des querelles ou des alliances avec les cabinets, quelques mesures administratives, beaucoup de bruit et d'apparat, et pas un mot, pas un acte qui porte le cachet de la vie spirituelle qui est la vie de l'Eglise... N'est-ce pas encore le néant? Cependant ce dernier temps a vu paraître

Digitized by Google

un décret obligatoire émané du trône pontifical sur une question dogmatique. C'est donc un acte complétement ecclésiastique dans la plus haute acception de ce mot; et comme c'est le seul depuis bien des années, il mérite une attention particulière. Ce décret annonce à toute la chrétienneté et aux siècles à venir que la bien-heureuse mère du Sauveur avait été dès sa conception exempte de tout péché, même originel. Mais la Sainte-Vierge n'a-t-elle pas subi la mort comme le reste du genre humain? Elle l'a subie. Or la mort n'est-elle pas (comme le dit l'esprit de Dieu par l'apôtre) la peine du péché?[1] Elle ne l'est plus; elle est devenue par décret papal indépendante du péché; elle est devenue un simple accident de la nature, et le Christianisme tout entier est convaincu de mensonge. Ou la Sainte-Vierge a-t-elle subi la mort comme le Christ, se faisant péché pour les autres? Nous aurions deux Sauveurs, et le Christianisme serait encore convaincu de mensonge. Voilà comment les mystères divins se manifestent à la communion romaine; voilà l'héritage qu'elle lègue à l'avenir. Que trouvons-nous donc dans le Romanisme? Le silence ou le mensonge. Le néant ou les symptômes de la mort spirituelle aussitôt qu'il veut se donner les airs de la vie ecclésiastique.

L'Eglise ne parle point sans une grave nécessité. Mais dans notre temps, Rome, son pontife en tête, l'a

[1] Littéralement: «les gages du péché».

Digitized by Google

attaquée par la parole, et elle a répondu. Du sein de l'ignorance et de l'avilissement, du fond de la prison où l'Islamisme retient les Chrétiens de l'Orient, une voix s'est élévée, et elle a dit au monde que « *la connaissance des vérités divines était donnée à l'amour mutuel des Chrétiens et n'avait d'autre gardien que cet amour.* » Cette parole a été reconnue comme une parole de l'Eglise. Elle renferme la formule générale de son histoire, et est devenue un magnifique héritage pour les siècles futurs. Pour nous, enfans de l'Eglise, c'est un chant de triomphe au milieu des souffrances, c'est la voix de celui qui est le bien-aimé du Père en raison de son amour et de son sacrifice volontaire; mais je ne crains pas de le dire, pour toute âme noble et sérieuse, quelle que soit sa croyance ou son incrédulité, cette parole paraîtra une des plus belles qui aient jamais été prononcées par une bouche humaine. Où est donc l'héritage des siècles passés? Où l'histoire de l'Eglise se continue-t-elle encore? Où est la vie véritable malgré les apparences de la mort? et où est la mort véritable malgré les apparences de la vie?

Dans ma première réponse à une attaque injuste dirigée contre l'Eglise, j'ai fait voir que les deux sections du schisme occidental n'étaient que deux formes du Protestantisme, que toutes les deux, niant la base morale de la connaissance religieuse, étaient éminemment rationalistes et n'avaient par conséquent aucun droit à se plaindre du rationalisme qui les at-

Digitized by Google

taque; que toutes les deux, plongées comme elles le sont dans l'antinomie logique, n'avaient jamais vu le Christianisme que d'un seul côté; le comprenant ou comme unité sans liberté, ou comme liberté sans unité; que toutes les deux, incapables de faire une défense sérieuse soit l'une contre l'autre, soit contre l'incrédulité, se trouvaient maintenant dans une époque de marasme et de décadence, et ne pouvaient que hâter leur chute par les efforts mêmes qu'elles tentent pour y résister, c'est-à-dire, par leurs luttes inévitables et par leurs alliances de convention[1]. J'ai montré maintenant l'état réel et intérieur des deux branches du schisme. Leur base commune est le rationalisme. Toute la superstructure est conventionnelle et manque également de grandeur, d'harmonie et de lien intérieur. Une prière appauvrie et privée de toute sa signification, des sacrements incompris et dénaturés, une histoire annulée ou réduite à n'être qu'un long contre-sens : voilà ce que les deux Protestan-

[1] Je n'avais parlé que de propositions d'alliance. Maintenant cette alliance paraît jusqu'à un certain point effectuée au moins dans l'opinion publique. Un journal fort estimé (la Revue des Deux Mondes) disait, il y a quelque temps, que le devoir des puissances occidentales était de soutenir «la juste prépondérance du *Christianisme occidental* dans *l'Orient*». On le voit, il ne s'agit ni de Rome, ni de Genève, il s'agit du *Christianisme occidental* en général. L'alliance proposée contre l'incrédulité s'effectue contre l'Eglise et cela vaut mieux. — Le même journal prouvait aussi dernièrement que l'inconséquence constitue le mérite du gallicanisme, et si je ne me trompe, de l'anglicanisme, et tout cela se donne des airs de Chrétien.

Digitized by Google

tismes, germanique et romain, ont à opposer au travail analytique de la pensée humaine. Aussi ont-ils tort de croire que l'incrédulité vienne les tuer. Pour pouvoir être tué il faut être vivant; mais eux, malgré leurs agitations et leurs luttes apparentes, ils portent la mort dans leur sein, et l'incrédulité n'a plus qu'à enlever les cadavres et balayer l'arène.

Telle est la juste punition du crime commis par l'Occident contre la sainte loi de la fraternité chrétienne.

La pensée religieuse du monde est à nous. Quelsque soient nos ennemis et quel que soit leur acharnement, ni les vagues rêveries de la religiosité individuelle, ni l'habileté machiavélique des religions d'état, ni la finesse des sophismes, ni les efforts chaleureux d'une prédication ignorante dans sa bienveillance, ni la haine implacable convertissant les anciennes tentatives de *fratricide moral* en désir *de fratricide matériel,* en un mot rien, ni la parole avec sa séduction, ni les armes avec leur puissance, n'arrachera l'humanité à celui qui est mort pour elle et ne lui a laissé d'autre foi que celle de l'amour. Certes, il y aura dans tous les siècles des hommes pervers qui ne *voudront* pas croire; mais il n'y aura plus d'âmes honnêtes et pures qui *ne puissent pas croire.* L'avenir — c'est l'Eglise.

Peut-être me reprochera-t-on la rudesse de mon langage; mais qu'on y pense! Si je ne suis point sorti des bornes de la vérité, si je n'ai rien avancé que je

Digitized by Google

n'aie prouvé, ce sera *le fait* qui aura été rude et non point *ma parole.*

— — — — — — —
— — — — — —
— — — — —
— — — —
— — —
— —
—

Bien du sang a déjà été versé dans l'Orient, et le sang exaspère toutes les haines. J'ai cependant une idée assez haute de l'âme humaine et de sa noblesse pour espérer que, même à présent, il se trouvera parmi vous, lecteurs et frères, des hommes capables de me prêter une oreille impartiale.

Malgré de grandes agitations politiques, des troubles sociaux qui sont loin d'avoir atteint leur terme, des guerres sanglantes et la prépondérance apparente des intérêts matériels, notre siècle est un siècle de pensée, et c'est pourquoi il doit avoir une très-grande influence sur l'avenir du genre humain. En effet, les passions sociales peuvent troubler la pensée, et l'oppression de la force brutale peut la paralyser momentanément; mais les passions se fatiguent et s'appaisent; la force brutale se brise ou se lasse, et la pensée leur survit et continue son oeuvre immortelle; car la pensée est vraiment de Dieu.

Pendant des siècles de développement intellectuel l'Occident a fait des choses grandes et glorieuses; mais le levain moral de toutes les choses vraiment grandes qu'il a produites, c'était le Christianisme. Ce

Digitized by Google

levain salutaire agissait aussi puissamment sur les incrédules qui le niaient, que sur les hommes religieux qui s'en glorifiaient; car c'est avoir été Chrétien (au moins en partie), que d'avoir aimé la justice et garanti le faible des attaques du puissant, que d'avoir aboli la vénalité, la torture et l'esclavage; c'est avoir été Chrétien (au moins en partie), que d'avoir prêché la charité et travaillé à rendre, autant que possible, la vie douce et le labeur facile aux pauvres, dont nous ne savons pas encore rendre le sort complétement heureux. Aussi, malgré ses plaies sociales et son incertitude en fait de religion, l'Angleterre est-elle, ainsi que maint autre pays de l'Europe contemporaine, un état bien plus chrétien que les royaumes du moyen âge, dont on fait quelquefois sonner si haut le Christianisme aveugle et menteur. Cependant qu'on ne s'y trompe pas, la morale chrétienne ne peut pas survivre à la doctrine dont elle découle. Privée de sa source, elle tarit. La morale sans la doctrine n'est bientôt plus qu'une inconséquence et un principe arbitraire gardé pendant quelque temps par l'habitude; mais bientôt rejeté par l'intérêt et la passion.

Or ce qui fait en ce moment la gravité réelle et le danger imminent de l'époque, c'est que la pensée a dans l'Occident réellement dépassé la religion qu'elle a convaincue de rationalisme et d'inconséquence, et qu'une religion dépassée est une religion condamnée.

Il s'agit donc de sauver tout ce que vous avez de beau et de bon, de grand et de glorieux; il s'agit de

Digitized by Google

sauver votre avenir intellectuel et moral ; car en ce moment, votre coeur est plus chrétien que votre croyance, ce qui ne peut pas durer.

Ce n'est pas un dogme nouveau que nous vous enseignons; car c'est le dogme du Christianisme primitif. Ce n'est pas une tradition nouvelle que nous cherchons à vous imposer, car c'est la tradition que vos pères ont gardée jusqu'au moment où ils voulurent rejeter les nôtres dans l'ilotisme spirituel. L'édifice de votre foi croule et s'abîme; nous n'apportons point pour le consolider des éléments nouveaux; non, nous ne faisons que vous rapporter la clef de voûte que vos ancêtres avaient rejetée, l'amour mutuel des Chrétiens et les grâces divines qui y sont attachées. Replacez-la au sommet de l'édifice, et désormais indestructible, défiant ou plutôt invitant le travail critique de l'intelligence, il s'élèvera dans toute la grandeur de ses proportions sublimes pour être le salut, le bonheur et la gloire de toutes les générations futures.

Je sais que de grandes préventions doivent accueillir nos paroles, et je n'oserais les accuser d'injustice; je sais que, quelles que soient vos erreurs, vous avez encore des reproches innombrables à nous adresser; je sais que vous pourriez exiger de nous un compte rigoureux des fruits que la vérité devrait faire porter aux peuples, qui en sont dépositaires, fruits dus par notre reconnaissance et refusés par notre ingratitude. Nous ne nous justifierons pas; nous

Digitized by Google

ne parlerons ni des luttes ni des souffrances de notre histoire, ni des mensonges d'une civilisation, que nous puisons depuis plus d'un siècle à des sources corrompues. Tout cela ne nous excuse pas. Quelles que soient vos accusations, nous en admettons la justice; quelsque soient les vices que vous pourrez nous reprocher, nous les avouons, nous les reconnaissons humblement, douloureusement, amèrement; mais pour être justes envers vous-mêmes et envers le Christianisme, soyez indulgents envers nous! Ne vous demandez pas s'il est vraisemblable que Dieu, pour vous appeler, se serve d'organes si rebelles à sa loi; mais dites-vous plutôt que les voies divines sont inscrutables pour la raison humaine! Ne vous demandez pas si nous sommes dignes de vous porter les paroles de la vérité, mais songez plutôt combien la vérité est belle et digne d'être reçue par vous, quelsque soient ses messagers! A Dieu ne plaise que les péchés et la dureté de coeur, qui font notre honte, fassent votre malheur, et que leur inévitable punition ne nous devienne deux fois plus sévère pour le mal qu'ils vous auront fait en vous inspirant une prévention invincible contre la loi divine elle-même.

«Qu'elle est belle et douce la concorde entre les «frères! C'est l'huile embaumée qui coule sur la che«velure d'Aaron et sur les pans de sa robe flottante; «c'est la rosée bienfaisante que la nuit répand sur les «sommets de l'Hermon et sur les collines bénies de «Sion.» Si jamais votre coeur a répondu à cet hymne

Digitized by Google

de l'antique Israël, l'effort moral que vous avez à faire sur vous-même ne vous paraîtra pas pénible. Condamner un crime commis par l'erreur de vos pères contre des frères innocents, — telle est la seule condition qui puisse vous remettre en possession de la vérité divine, et sauver votre vie spirituelle toute entière d'une dissolution inévitable. Acceptez-la pour avoir le droit que l'Eglise donne à ses enfants de dire: «Aimons-nous les uns les autres pour pou-«voir, d'un accord unanime, confesser le Père, le Fils «et le Saint-Esprit.»

Certes, nous vous parlons dans notre propre intérêt; car acquérir des frères est le plus grand bonheur qui soit donné à l'homme sur la terre; mais notre intérêt, — c'est aussi le vôtre? Un acte de justice est-il donc si difficile? L'obligation de dire à des frères contre lesquels on est coupable: «Frères, nous avons péché contre vous, mais acceptez-nous de nouveau comme des frères bien-aimés!» Est-ce donc une obligation si dure et si impossible à remplir? — Lecteurs et frères, sondez, je vous prie, vos coeurs et vos pensées!

Imprimerie de F. A. Brockhaus à Leipzig.

Digitized by Google

Khomiakov, Aleksiĭ Stepanovich

ENCORE

QUELQUES MOTS

D'UN CHRETIEN ORTHODOXE

SUR

LES CONFESSIONS OCCIDENTALES

A L'OCCASION DE PLUSIEURS PUBLICATIONS RELIGIEUSES, LATINES ET PROTESTANTES.

LEIPZIG:

F. A. BROCKHAUS.

1858.

Digitized by Google

Digitized by Google

MONSIEUR,

Vous m'avez fait l'honneur de prêter vos presses à la publication d'une brochure que j'avais écrite en 1854 sur des questions religieuses: j'ose espérer que vous ne refuserez pas d'accorder la même faveur à un nouvel opuscule sur le même sujet.

Désirant être lu par des hommes de différents pays j'ai choisi la langue la plus usuelle dans notre époque, le Français, que l'on pourrait dans l'histoire littéraire de l'Europe nommer le Latin vulgaire. Mais malgré ce choix, et quoique ma première brochure par suite de circonstances particulières ait été imprimée à Paris, je l'avoue, c'est aux pays d'origine Germanique, à l'Angleterre et à l'Allemagne, que s'adressaient mes espérances. Elles n'ont pas été trompées: beaucoup de lecteurs et quelques écrivains dans ces deux contrées m'ont accordé une attention bienveillante. Je n'ai jamais osé prétendre davantage.

Digitized by Google

Qu'il me soit cependant permis de faire quelques observations sur l'accueil qui m'a été fait.

J'avais avancé que le principe Protestant avait été posé par le schisme Romain. Cette assertion a été traitée, même en Allemagne, avec une certaine ironie. Cependant je le soutiens : le schisme n'a point été l'œuvre de la Papauté, mais la libre expression de l'opinion Occidentale, d'abord blâmée et plus tard confirmée par les Papes presque à contre-cœur. Cette indépendance locale ou Diocésaine, renfermait en germe tout le principe Protestant. Elle a d'abord été masquée sous un nouveau principe de convention, sous la suprématie Romaine; mais son développement logique et inévitable était la Réforme, telle que l'Allemagne l'a plus tard introduite. La pensée Germanique n'a fait que tirer à son insçu les conséquences de l'action Romane. Je me suis strictement tenu à la question religieuse et j'ai évité toute discussion historique; mais je crois que tout lecteur, habitué à étudier les lois historiques, comprendra pourquoi ce schisme ou cette assertion d'indépendance locale a dû coïncider avec l'époque du grand Charles et avec la fondation de l'empire d'Occident. En tout cas il me semble que les preuves que je donne de l'identité du Romanisme et du Protestantisme dans leur germe, toutes nouvelles et tout inattendues qu'elles soient, mériteraient plutôt une réfutation sérieuse qu'une mention ironique.

Digitized by Google

On m'a accusé d'être plus hostile envers le Romanisme qu'envers la Réforme, et une feuille Allemande explique cette différence par la haine envenimée qui existe toujours entre des frères une fois brouillés. D'abord je crois avoir prouvé que nos rapports avec les communions Occidentales sont toujours les mêmes, que ces communions soient Romaines ou Protestantes, peu importe: puis il me semble que les soupçons de cette espèce devraient être bannis par les écrivains sérieux et de bonne foi. Ne suffit-il pas pour expliquer une certaine différence de ton, que je ne cherche pas à nier, d'admettre l'explication que j'en ai donnée moi-même? L'erreur, selon moi, vient des Romains, et les Protestants n'en sont que les héritiers: puis, le mensonge volontaire me paraît plus condamnable et plus digne d'exciter l'indignation que l'erreur involontaire. Les Protestants le nieront-ils, ou prétendront-ils à l'égalité dans ce genre? Cela ne me paraît guère probable.

Dans les accusations que je porte contre les différentes branches du Schisme, j'ai pris garde de ne point introduire de déductions de principes qui ne seraient pas admis par elles-mêmes. Je n'ai prononcé de condamnation que contre les contradictions intérieures qu'elles renferment. C'est ainsi que je montre que l'élection Papale anéantit l'Ordination dont elle prétend être le faîte: c'est ainsi que je montre que la Ré-

Digitized by Google

forme, en s'appuyant sur la Bible et en rejetant l'Eglise, anéantit la Bible elle-même. Je crois que c'est la manière la plus logique et la plus concluante d'attaquer un système, quel qu'il soit, en Philosophie comme en Religion. J'ai évité toute digression inutile, toute accusation qui ne se baserait que sur des faits et non sur des lois générales, toute assertion dénuée de preuves, et à plus forte raison tout fait douteux. J'espère qu'on me rendra cette justice, et qu'on fera à mon œuvre l'honneur de la tenir pour sérieuse et honnête.

Enfin j'ai à faire l'aveu d'une erreur. J'avais parlé du silence approbatif qui avait accueilli les discours peu Chrétiens de feu l'Archévêque de Paris. Depuis, ce prélat qui avait prêché le glaive sous un prétexte de religion a péri sous un couteau qui prétendait aussi se sanctifier par un prétexte religieux: cette mort a donné une triste et grave leçon à l'humanité, mais je dois avouer que je m'étais trompé et que j'avais cru le silence de l'Europe plus général qu'il ne l'avait été en effet. J'ai à remercier une feuille Allemande de m'avoir rectifié et de m'avoir fait connaître les réclamations qui avaient paru dans quelques publications Allemandes. J'en ai vu une qui avait paru à la même époque dans une feuille Espagnole. Ces faits sont consolants et honorables pour l'humanité; mais après l'aveu de mon erreur peut-être m'est-il

Digitized by Google

permis de croire encore qu'ils ont été trop rares pour anéantir les conclusions que j'avais tirées d'un silence blâmable.

Je n'ai plus qu'un motà a jouter. Quel que soit mon succès, j'ai voulu dire la vérité, et ceux qui l'aiment m'en sauront gré.

Agréez, Monsieur, avec mes remercîments pour votre obligeance passée, l'assurance de la profonde estime avec laquelle j'ai l'honneur de me dire

Votre très-humble et très-obéissant serviteur

Ignotus.

Novembre 1857.

Digitized by Google

Digitized by Google

En 1856 il a paru à Bruxelles une brochure publiée par un Protestant et intitulée: «Quelques faits peu connus relatifs à l'histoire Ecclésiastique de la Russie». Cet opuscule ne vaudrait guère la peine qu'on en parlât; mais comme il a la prétention de montrer la fausseté d'un fait que j'avais avancé dans ma première brochure (publiée à Paris en 1853), je crois devoir y donner quelque attention.

L'écrit lui-même consiste en quatre pages d'introduction et d'appendice, et les *quelques faits peu connus* en un seul oukase de Pierre 1er, réimprimé de Leclerc. Le but apparent de la publication est de prouver que le Protestantisme a eu sur l'Eglise plus d'influence que je ne l'avoue.

Qu'il me soit permis de consacrer quelques lignes aux observations qui me sont personnelles! Voici les paroles de mon critique:

«L'auteur anonyme attaque à la fois le Protestantisme et le Catholicisme, se servant tour à tour avec avec une certaine adresse des armes d'emprunt que

Digitized by Google

lui fournit la controverse qui se poursuit depuis de nombreuses années entre les deux Eglises».

Je me suis si peu servi d'armes empruntées à la controverse occidentale que mes arguments sont en opposition directe avec ceux dont elle s'est servie jusqu'à ce jour. Les Protestants ont-ils jamais accusé les Romains de Rationalisme? Ont-ils jamais cherché à prouver que le Romanisme n'est que la forme la plus ancienne du Protestantisme? Les Romains ont-ils jamais accusé les Protestants de Pseudo-Traditionalisme et d'un culte aveugle de la lettre? Les uns ou les autres ont-ils jamais avancé que ce qui manque à leurs adversaires est la *loi Morale* qui seule constitue l'unité de l'Église? Les uns ou les autres ont-ils jamais dit que l'unité du Romanisme manque de contenu vivant, et que la liberté du Protestantisme manque de contenu réel? Personne ne l'a dit, et personne n'a pu le dire par la raison bien simple que le caractère de l'erreur religieuse n'est réellement intelligible qu'à ceux qui sont dans la vérité de l'Eglise. Je continue mes citations.

«L'opuscule en question manque si ouvertement d'un bout à l'autre de sincérité et de bonne foi &c.»

Cette accusation est bien grave: mais elle ne s'appuie sur aucune preuve, et celui qui l'a portée aurait dû se souvenir qu'avancer une accusation semblable sans la prouver, c'est s'exposer à être marqué du nom peu honorable de calomniateur. Plus loin:

«L'auteur cherche, entre autres, à prouver par de

Digitized by Google

subtiles distinctions que les Czars ne sont pas chefs de l'Eglise dans son pays, tandis que *chacun sait* que Pierre 1er en a confisqué tous les pouvoirs &c.»

Le *chacun sait* est admirable en réponse à une série de preuves du contraire. Il est vrai que cette assertion est appuyée par le mot de «participation» (en italiques) du souverain à la nomination des évêques dans l'oukase impérial. C'est concluant.

Puis au bout de cette introduction si vigoureuse de raisonnement vient la réimpression d'un oukase de Pierre 1er sur la réforme des couvents. Le but de cette réimpression est de me «prouver par l'histoire que je me trompe dans mes allégations, ««que le protestantisme a eu dans mon pays plus d'écho que je ne paraîtrais le croire»», et qu'outre les individus perdus dans la foule que les principes du protestantisme peuvent avoir plus ou moins atteints, plusieurs hauts personnages en ont été sensiblement impressionnés». Ceci doit complètement anéantir mon assertion que «*le flot du Protestantisme est venu mourir aux confins du monde Orthodoxe*».

Le fait que j'ai avancé est un fait historique si patent, qu'il paraîtrait impossible à nier: mais il doit disparaître devant le document que Leclerc a fourni à mon adversaire de Bruxelles. Voyons donc ce que c'est.

D'abord je suis très-loin d'en contester l'authenticité. Quand même j'ignorerais toutes les preuves qui militent en sa faveur, il me suffirait de le lire pour

Digitized by Google

reconnaître les deux illustres auteurs dont émane l'oukase, Pierre et le savant évêque Théophane. La preuve morale me paraîtrait convaincante même en l'absence de preuves matérielles. C'est donc un oukase d'un souverain de Russie? Non: car il n'y a pas la moindre preuve qu'il ait jamais été promulgué. Ce document n'a jamais été qu'un projet de loi qui, selon la législation du temps pouvai têtre modifié, altéré ou même rejeté par le Synode et qui n'a par conséquent aucune valeur historique, mais qui ne manque certainement pas d'importance sous le point de vue biographique[1].

Mais je vais plus loin. Admettons qu'il ait été promulgué (et supprimé plus tard). Quelles preuves de protestantisme renferme-t-il? Une critique amère des couvents? Mais est-ce donc chose nouvelle dans l'Eglise? Cette critique sous des formes plus ou moins acerbes se retrouve dans quelques-unes des anciennes lois de notre pays et dans une foule de monuments littéraires, tels entre autres que les lettres de St. Cyrille du Lac Blanc (lui-même fondateur d'un cloître) et les admirables lettres de Jean IV souverain aussi superstitieux que féroce. Mais peut-être était-ce deux Protestants déguisés. Est-ce la doctrine que l'Eglise peut se passer de couvents? Mais il n'y

[1] Je ne prétends pas nier que le pouvoir n'ait souvent promulgué des lois sans discussion préalable dans le sénat ou le synode; mais ces cas sont exceptionnels. Beaucoup de lois ont été modifiées ou même rejetées après discussion et l'on n'a jamais le droit de présupposer l'exception.

Digitized by Google

a pas de Chrétien Orthodoxe qui en doute tout en approuvant leur existence. Est-ce la doctrine que les Évêques ne sont pas nécessairement tenus d'être moines, quoique l'usage le fasse quelquefois supposer? Mais c'est encore une chose de notoriété publique, à ce point que dernièrement encore un des plus illustres successeurs des Apôtres se refusa longtemps à la tonsure monacale, et ne céda qu'aux remontrances, très-justes d'ailleurs, de ses collègues dans l'Episcopat. En un mot le document dont il s'agit, renferme peut-être quelques exagérations, présente certainement quelques vues fausses et manque complètement de profondeur; mais il n'y a pas de Chrétien Orthodoxe qui puisse en blâmer les principes ou qui puisse, en conscience y refuser son assentiment. Rien n'y indique le Protestantisme de ses auteurs.

Mais allons encore plus loin. Les opinions religieuses de Pierre 1er (très-peu arrêtées, à ce qu'il paraît) avaient évidemment une certaine tendance au Protestantisme: une couleur protestante se fait sentir dans les écrits du savant Théophane (de même qu'une couleur de Romanisme caractérise les œuvres de son contemporain Etienne Javorsky); mais on ne saurait encore en tirer aucune conclusion sérieuse. Ces différences de couleur se font sentir dans les écrivains Ecclésiastiques dès les temps les plus reculés et bien avant la Réforme; je crois que le lecteur de ma seconde brochure aura vu l'explication de ce fait dans mes observations sur quelques paroles de Mr. Vinet.

Digitized by Google

Malgré leurs tendances personnelles, Théophane a maintes fois attaqué les Protestants, et Étienne les Romains: mais je suis prêt à accorder davantage. Admettons (ce qui du reste est complètement faux), que Pierre et Théophane aient été des Protestants déguisés. Que s'ensuivrait-il? En résulterait-il que «le flot du Protestantisme ne serait pas venu mourir aux confins du Monde Orthodoxe?» Le patriarche Cyrille Loucar a été condamné et dégradé par les évêques en synode pour des opinions Protestantes. C'est un fait bien autrement important que le soupçon plus ou moins mérité par les auteurs de l'oukase en question. Quelqu'un a-t-il jamais considéré ce fait (inconnu, je suppose, à mon critique) comme une conquête du Protestantisme dans le sens historique? Certes, il y a eu, et même en ce moment il y a beaucoup de mes compatriotes qui sont au fond du cœur les uns Protestants, les autres Romains. L'Eglise, de son côté, compte parmi ses enfants et au nombre de ses Apologètes les plus distingués des hommes qui étaient nés dans les communions Occidentales; mais au point de vue historique ces exceptions ne méritent même pas qu'on en parle. Ou bien le czar Pierre, vu sa position, compte-t-il pour des millions aux yeux de mon critique?

Cet essai de réfutation est évidemment pitoyable et le fait historique dont j'ai parlé reste dans son intégrité[1].

[1] Si mon critique avait eu un peu plus de science, il aurait pu parler de l'influence indubitable qu'ont eu les Pro-

Digitized by Google

Telle est cependant la seule réponse directe que j'aie reçue du camp protestant. Mais est-elle vraiment due à une plume Protestante? J'en doute par les raisons suivantes:

Toute la réponse trahit un manque de logique et porte un caractère d'ignorance frivole que l'on ne retrouve que bien rarement dans les écrits des Protestants sur des sujets religieux.

L'animosité contre l'Eglise ou plutôt encore les expressions dont ce sentiment se revêt paraissent aussi assez étrangères au Monde Protestant dont les dispositions, du reste peu amicales, s'expriment autrement. Mon critique dit: «Malheureusement les premiers introducteurs du Christianisme dans la Russie Païenne, mal avisés dans leur choix, ont emprunté à la Grèce en délire un culte déjà perverti &c.» Cette Grèce en délire qui rejette l'usurpation Papale, qui dote tous les peuples nouvellement convertis du trésor des Ecritures saintes dans leur propre langue sept siècles avant Luther, qui veut que la prière dans les temples soit intelligible à tous les fidèles, aurait, je crois,

testants sur quelques sectes de la Russie. Voilà un argument que je lui offre. Celui-là aurait au moins été vrai et aurait pu avoir une apparence de raison aux yeux des lecteurs superficiels. Ma réponse n'en aurait cependant pas été moins facile. Le Protestantisme n'a de prise que sur les hommes en masse déjà séparés de l'Eglise par d'autres erreurs de croyance et c'est le cas des rascolniks plus ou moins protestants, mains non point Protestants de prime abord. C'est ce que j'avais déjà dit en principe dans ma première brochure.

Digitized by Google

trouvé grâce jusqu'à un certain point aux yeux d'un Protestant. Dans une note, mon critique, tout en avouant le tort que *le Pontife de Rome* a eu de s'ériger en souverain, met ce tort bien au dessous de celui que le souverain Russe a eu de s'ériger en *Pontife héréditaire*. Ce sont presque les propres paroles de Mr. Laurentie, paroles dont j'ai déjà montré l'absurdité. Le mot de *Pontife-Romain* n'y manque même pas.

Une certaine tendresse pour le Romanisme perce partout à travers la nécessité d'en mal parler pour soutenir le rôle entrepris par l'auteur.

Enfin mon critique évite de défendre la Réforme par les considérations suivantes: «Ou il faudrait, comme fait l'auteur à l'égard de son Eglise, chercher à établir notre excellence et notre supériorité, ce que Saint Paul regarde comme imprudent relativement à Celui duquel nous empruntons notre justice, ou bien ..... démontrer l'infériorité d'une Eglise étrangère, ce qui serait manquer à un autre devoir non moins important». Quoi? St. Paul considère comme mauvais de louer sa religion; et un Protestant a lu cela dans l'Apôtre? Quoi? Un Protestant a trouvé dans les Saintes Ecritures une loi morale qui défend de prouver l'erreur d'une religion que l'on croit erronnée? Cette absurdité est tellement hors de toute vraisemblance, elle dépasse si complètement les bornes ordinaires qu'elle ne peut trouver son explication que dans l'embarras d'un Latinisant obligé par son

Digitized by Google

masque de louer le Protestantisme et enchanté de trouver le plus misérable faux-fuyant pour échapper à cette nécessité.

Je crois donc que l'opuscule en question est une œuvre Romaine. Du reste, Romain ou Protestant, l'auteur peut de nouveau reparaître dans l'arène et savoir d'avance que ses attaques ultérieures passeront sans réfutation. J'avais dit dans ma première brochure (et je crois l'avoir prouvé) que «l'Eglise est complètement à l'abri du Rationalisme, en étant préservée par une loi morale inconnue aux confessions Occidentales.». Voici comment mon critique rend ma pensée: «Je préfère le laisser prôner à son aise *une Orthodoxie qui lui est chère*» (cette formule ironique n'est pas mauvaise en parlant des rapports d'un homme et de la religion qu'il professe!), «et pour laquelle il récuse *de son propre dire* toute espèce de rationalité». Or, ou mon critique considère le *Rationalisme et toute espèce de rationalité* comme synonymes, et fait preuve d'une ignorance qui le rend incapable de comprendre les réponses que je pourrais lui faire; ou il en comprend la différence, et trahit une mauvaise foi qui le rend indigne de toute réponse.[1]

[1] La même mauvaise foi se manifeste dans une note qui confond *sciemment* les séminaristes auxquels on fait lire les Saints-Pères et prononcer des sermons avec les moines ivrognes dont il est parlé dans un article précédent. Il est vrai que l'article sur les séminaires suppose aussi la possibilité des vices, et entre autres, de l'ivrognerie dans les élèves des séminaires. Il paraît que hors de la Russie le séminaire met à l'abri de tous les vices.

Digitized by Google

Je le répète cependant: la petite brochure de Bruxelles m'a tout l'air d'une fabrication Romaine. Il est dans la politique de ce parti de chercher à attaquer l'Orthodoxie par des voies détournées. Il voudrait rendre le gouvernement de l'Etat suspect aux yeux des fidèles en l'accusant d'attenter à la liberté ou aux principes de leur croyance, et rendre les fidèles suspects au gouvernement en les accusant de vouloir attenter à ses droits. Cette dernière partie de la manœuvre a été réservée à un de mes compatriotes.

Mais encore fallait-il une occasion ou un prétexte pour cette accusation. Le Père, ci-devant Prince, Gagarine fait paraître une brochure sous le titre assez bien imaginé de «la Russie sera-t-elle Catholique» (c'est-à-dire Papiste). La brochure se compose d'une Préface, de quatre Chapitres, 1° sur le Rite-Oriental, 2° sur l'Eglise et l'État, 3° sur le Clergé Russe, 4° sur le Catholicisme et la Révolution, et de pièces justificatives consistant en des bulles Papales émises à l'occasion des Grecs-Unis dans le royaume de Pologne Il ne faudra pas beaucoup d'adresse pour y insérer toute espèce de considérations politiques.

La Préface, légèrement colorée de patriotisme et ornée d'éloges à l'adresse du souverain qui gouverne la Russie et *du Pontife* qui occupe la chaire de St. Pierre porte déjà un caractère particulier. Il ne s'agit pas de Schisme ou d'Hérésie, de Tradition ou de Foi, vieux mots mal sonnants à l'oreille d'un siècle de civilisation: il s'agit d'une guerre séculaire de l'Eglise

Digitized by Google

de Russie contre le Saint-Siége et de la signature d'une paix honorable et avantageuse pour tous. Il ne s'agit pas de conversions, de prédicateurs ou d'apôtres : il s'agit de négociations et de plénipotentiaires. Le Romanisme s'y montre dans toute la nudité de son caractère terrestre. «La paix doit être signée, parce que la guerre ne peut pas durer toujours, parce que *la paix est avantageuse pour tout le monde.* Pour y arriver, l'accord de trois volontés suffit. Lorsque le Pape, *l'Empereur et l'Eglise Russe, représentée par ses Evêques ou par son Synode* se seront entendus, qui pourra empêcher la réconciliation de s'accomplir?» — Qui en effet le pourra? Sera-ce l'Eglise provinciale d'Orient, opprimée par l'Islam et battue en brêche par l'Occident? Sera-ce l'Eglise provinciale du petit royaume Grec qui compte pour rien dans le monde? Sera-ce le peuple Russe dont la voix ne se fait jamais entendre dans les questions gouvernementales? Qui donc? Eh bien, je le dirai au Jésuite. Que le Souverain de Russie se laisse séduire (ce qui est hors de toute vraisemblance!), que le Clergé trahisse (ce qui dépasse toutes les bornes du possible!), ce seront des millions d'âmes qui seront inébranlables dans la Vérité; ce seront des millions de bras qui lèveront l'étendard invincible de l'Eglise et qui formeront l'ordre Laïque: ce seront dans l'immensité du monde Oriental au moins deux ou trois Évêques qui, restés fidèles à Dieu, béniront les ordres inférieurs et composeront à eux seuls tout l'Épiscopat; et l'Eglise

Digitized by Google

n'aura rien perdu de sa force et de son Unité et sera encore l'Eglise Catholique comme au temps des Apôtres. Le père Gagarine qui a abandonné la foi de ses pères probablement par ignorance (car il ne paraît pas même la comprendre), croit-il donc que l'Apostasie soit si facile, même à part d'une conviction erronée?

Le premier Chapitre concerne le Rite: il n'y aura pas de Chapitre consacré au Dogme. C'est une chose de trop peu d'importance et qui peut à la rigueur être incluse dans le Rite ou même qui avec un peu d'adresse peut être complètement mise de côté. Un Chrétien y trouverait bien quelque difficulté; — mais un Jésuite!

Qu'est-ce que le Rite? Le Rite, c'est la libre poésie des signes ou des paroles dont se sert l'Eglise, unité organique, pour exprimer soit sa connaissance des Vérités Divines, soit son amour sans bornes pour son créateur et son sauveur, soit l'amour qui unit les Chrétiens les uns aux autres sur la terre et dans le Ciel. Le Rite, essentiellement variable, n'est que le voile transparent dont se revêt le Dogme, essentiellement invariable. Il n'y a peut-être pas dans l'Eglise un seul rite dont la forme date du temps des Apôtres, et pas un Dogme qui n'en date pas. Mais enfin le père Gagarine consacre son premier chapitre au Rite par la raison que «la question du Rite Oriental tient la première place dans les préoccupations de beaucoup de Russes». Il n'a pas, à ce qu'il semble, une très-haute idée de l'intelligence

Digitized by Google

de ses compatriotes, mais c'est un droit que nous ne prétendons pas lui disputer. D'abord il tient le Rite Oriental pour fort bon: il le nomme volontiers, d'après l'expression d'une bulle Papale, le vénérable Rite Grec. Il nous assure que le Saint-Siége n'a pas la moindre volonté de l'altérer; bien plus! Les Papes ont toujours tenu à sa conservation et à son intégrité; ils se sont longtemps fait prier par les Évêques de Pologne avant d'y permettre quelques légers changements. Si les Missionnaires ou le Clergé ont agi autrement, c'était ou ignorance ou obstination, ou l'effet involontaire de circonstances complètement indépendantes des vues et des désirs du Saint-Siége &c. &c. Le Grec Pitzipios va encore plus loin dans un ouvrage qui fait pendant à celui du Père Gagarine. Il fait passer les Papes pour des admirateurs passionnés du culte Grec, et il ne tient pas à lui qu'on ne finisse par croire que ce sont au fond les Grecs qui ont toujours été ennemis du rite Grec et qu'il ne doit sa conservation qu'à l'amour des Évêques de Rome. Pour nous qui tenons peu au rite, tout cela est de peu d'importance. «Ah nous entendons: vous tenez au Dogme. Eh bien! cela n'offrira encore aucune difficulté. Que ceux qui tiennent au Rite le gardent! que ceux qui tiennent au Dogme le conservent! Nous ne vous demandons rien sinon la reconnaissance de la suprématie de Rome.» C'est entendu: le tour du culte et du Dogme viendra plus tard: mais à présent on est coulant. Je le répète: nous ne tenons pas au Rite

Digitized by Google

considéré sous son côté cérémoniel, et la condescendance du Pape ne nous touche guère: mais je soutiens qu'il faut un grand fond d'impudence pour parler de cette tolérance dans les siècles passés. Que ceux qui connaissent un peu l'histoire Ecclésiastique des pays slaves du Midi jugent de la vérité des assertions jésuitiques! Passons cependant plus loin. Il paraît d'abord que le père Gagarine n'a jamais connu ou qu'il a complètement oublié le caractère de ses compatriotes. Il prétend que les Russes éprouvent de l'éloignement pour le Latinisme parce qu'ils le considèrent comme synonyme de Polonisme, et le Polonisme comme synonyme d'idée révolutionnaire. Or, prétendre que nous (c. a. d. la nation) mêlons quelque rivalité nationale ou quelque idée politique à des considérations religieuses, c'est plus que de l'ignorance, c'est de la folie. Il paraît aussi qu'en parlant de Rite il ne connaît même pas le sujet qu'il traite; car voilà ses paroles: «Le jour où les Russes seront persuadés qu'ils ne seront pas tenus de renoncer *à leur communion sous les deux espèces*, à l'usage du pain fermenté dans le sacrifice de la messe, *à leur liturgie slavonne*, *à leur clergé marié*, un des plus grands obstacles à la réconciliation de l'Eglise Russe avec le St. Siége aura disparu.» Est-il possible que l'on nous suppose assez brutes pour mettre toutes ces choses au même niveau? «Le clergé marié!» Mais ce n'est même pas chose de Rite. Le père Jésuite croit-il donc qu'un homme doive nécessairement être marié pour obtenir

Digitized by Google

des charges cléricales en Russie? Il n'y a que le clergé de paroïsse qui y soit tenu: ce n'est donc pas chose de rite, mais chose de convenance.[1] Puis à côté du Clergé marié vient la communion sous les deux espèces; c'est-à-dire la communion telle que le Christ l'a instituée. Il ne s'agit pas de savoir si nous la garderons (car autant vaudrait demander si nous garderons le Christianisme); mais il s'agit de savoir pourquoi Rome tient si fort à son innovation schismatique, et pourquoi elle a versé des flots d'un sang précieux dans la malheureuse Bohème contré laquelle elle ameuta au temps des Hussites toute l'Allemagne et tout le monde Latin (prouvant par là son amour pour le rite ancien). Le changement introduit dans l'Eucharistie avait dû son origine au hasard: pourquoi donc cette obstination, cette lutte gigantesque, gloire de la Bohème, et ces torrents de sang? Je le dirai au père Jésuite (je ne sais si quelqu'un l'a dit avant moi). Le changement était né du hasard; mais il se trouvait avoir un sens symbolique. D'après les opinions de l'antiquité, consignées dans l'ancien Testament, le corps est une matière inerte, le sang, c'est la vie. «A vous, Laïques, le corps, la matière; car vous n'êtes que le corps matériel de l'Eglise. A nous, Ecclé siastiques, le sang; car nous sommes la vie de l'Eglise.» Là le rite n'est évidemment plus cérémoniel:

[1] Si l'auteur avait été un peu sérieux, il aurait parlé de la compatibilité des deux sacrements, du Mariage et de l'Ordination (comme aux premiers âges de l'Eglise).

Digitized by Google

il est symbolique. Certes, si la coupe est rendue à tous les Fidèles par les Latins, ils auront fait un pas énorme dans le chemin de la Vérité. A côté du Clergé marié vient encore la liturgie slavonne et par conséquent la Sainte-Ecriture. Ceci est une concession d'une très-haute importance: mais il faut s'entendre. Le fait seul est-il toléré par l'impuissance où l'on est de l'annuller (cela ne serait rien du tout); où le principe même du Rite de l'Eglise est-il reconnu? Les Latins ont-il compris, comme l'Eglise, qu'aucune langue étrangère ne doit intervenir entre le Fidèle et la prière de l'Eglise, entre l'homme et la parole de son Dieu? Si ce principe est en effet admis, s'il est étendu à toutes les nations, oh! alors nous pourrons dire: Béni soit le Seigneur! car il a fait tomber un rayon de sa lumière dans les ténèbres d'une erreur séculaire.

Le second Chapitre traite de l'Eglise et de l'État. «L'Eglise a besoin d'indépendance, mais il n'y a d'indépendance pour elle que dans l'union avec le St. Siége.» Tel est le thème: mais nous ne pouvons pas en suivre le développement qui au reste n'offre rien de nouveau. D'abord rien ne prouve que l'union des Eglises provinciales ne puisse garantir l'indépendance de chacune d'entre elles, ce que nous considérons comme indubitable: puis une réfutation des opinions du père Gagarine sur ce point nous est complètement impossible par la raison très-simple qu'à ses yeux l'Eglise c'est le Clergé, et qu'à nos yeux l'Eglise c'est

Digitized by Google

l'Eglise. Soyons fidèles et nous serons indépendants dans les choses de l'Eglise quoiqu'il arrive. En tant que Chrétiens nous vivons dans l'État, mais nous ne sommes pas de l'État. L'esclavage moral ne peut être que la suite du vice, et il n'y a de garantie contre le vice ni à Rome ni à Byzance: cette garantie est dans la grâce de Dieu qui donne l'amour mutuel aux Chrétiens. Un clergé Chrétien est nécessairement libre: un clergé vicié se sépare de l'Eglise et fait schisme: il ôte au fidèle le sang et la parole du Christ: il invente des Dogmes nouveaux: il foule aux pieds les consciences. Il ne peut pas être libre: il ne peut être que tyrannique, c. a d. esclave dans l'âme, car tel est le tyran.

Le Chapitre 3me traite du Clergé Russe. L'auteur y revient au traité d'union à signer entre le Pape, l'Empereur de Russie et l'Eglise (le Clergé) Russe, seuls pouvoirs «*intéressés*» à la question. Puis il se demande quelle sera l'attitude du Clergé Russe en présence de ces projets d'union? La réponse la plus simple serait: l'attitude du Clergé serait la même que si on lui proposait un traité d'union avec les Ariens ou les Nestoriens ou toute autre hérésie (je ne compare pas leur gravité): mais c'est là une idée qui ne vient pas à l'auteur. Pour lui, son raisonnement est tout autre. Ce n'est pas une question de Foi et de Vérité: c'est une question d'avantages. «Les trois pouvoirs *intéressés*», «les *avantages* que le Clergé y trouverait.» «Le Clergé *n'y perdrait* rien; il *conser-*

Digitized by Google

verait tout, et ce qu'il *acquérrait* serait immense.» Il est difficile de fermer les yeux sur tant d'impudeur: mais passons outre. Ne nous arrêtons pas non plus à la confusion qui règne dans les expressions «l'Eglise et et le Clergé» que l'auteur semble séparer, considérant à ce qu'il paraît le Synode comme le seul représentant de l'Eglise (car pour les Laïques il n'y pense même pas). Supposons plutôt un manque de clarté qu'une absence de bon sens, et passons à un point plus important. L'auteur finit par avouer que «quelques grands que soient pour le clergé les *avantages* de l'union il ne peut pas consentir à les acheter au prix d'une transaction sur le dogme.» Comment tranche-t-il cette difficulté?

«Parmi les points qui séparent l'Eglise Russe de l'Eglise Romaine il en est deux qui au *premier aspect* semblent rentrer dans la catégorie des principes dogmatiques. Ce sont: la Procession du Saint Esprit et l'autorité du Pape sur l'Eglise Universelle. Les autres difficultés dogmatiques sont de bien moindre importance». Telles sont les paroles du père Gagarine. D'abord, selon lui, cette difficulté n'est pas aussi grande qu'elle paraît l'être. «Le Catéchisme Oriental ne renferme pas d'erreurs» (ce qui constituerait l'hérésie); «il ne fait que présenter des lacunes» (ce qui ne prouverait que de l'ignorance, une certaine minorité d'esprit et une certaine absence de la grâce qui seule révèle à l'homme les Mystères Divins). L'Eglise Latine peut donc accepter les Orientaux dans sa com-

Digitized by Google

munion;[1] quoi? dans l'égalité de la Fraternité Chrétienne? «Oui» dira le Latin après quelque incertitude. Quoi? dans l'égalité des droits à l'Episcopat, au Cardinalat et *à la Papauté*, à laquelle tout fils de l'Eglise a évidemment un droit égal? «Oh!» dit le Latin épouvanté: «mais vous n'y pensez pas. Nous vous acceptons, mais rien que comme des enfants, avec un privilége d'ignorance, et pour tout dire, de stupidité» (comme je l'avais dit dans ma première brochure). Et un Chrétien ose proposer une telle union à ses frères! Mais allons plus loin.

Si l'Eglise Romaine passe par-dessus cette difficulté avec si peu de peine, l'Eglise Orientale doit, selon l'auteur, en trouver encore moins. Car enfin ce que le Catéchisme Latin a ajouté comme article de Foi ne doit paraître aux yeux des Orientaux qu'une question d'opinion, vu que les additions n'ont jamais été condamnées par un concile Oecuménique. La réconciliation est donc possible: puis viendra la réunion d'un concile Oecuménique dans lequel les Latins ne pourront, il est vrai, rien concéder de leur doctrine, mais dans lequel les Orientaux pourront donner une sanction définitive aux points en litige. «L'Eglise Orientale continuera donc à croire ce qu'elle a toujours cru, seulement elle croira à quelque chose de plus.» A la participation du Fils dans la Procession du Saint Esprit, a l'infaillibilité Papale, à l'immaculée Concep-

[1] A la condition, bien entendu, que l'autorité gouvernementale du Pape soit reconnue.

Digitized by Google

tion, à quoi encore? car je ne vois pas de raison pour s'arrêter Une telle réunion d'ignorance dans la pensée et de frivolité dans le ton est révoltante. Cet homme, ci-devant fils de l'Eglise, ne sait-il donc pas que l'Eglise ne peut jamais rien ajouter à ses dogmes, que jamais elle n'a cru à quelque chose qui ne lui ait pas été révélé dès l'origine par l'Esprit-Saint, et que jamais elle ne croira davantage? ne sait-il pas que ceci est un dogme et un dogme fondamental? Mais allons plus loin.

«L'état des choses est tel», dit l'auteur, «que tout membre de l'Eglise Orientale a le droit de partager les opinions de l'Eglise Latine sans pouvoir être condamné par son propre Clergé: car il n'y a pour le Chrétien Orthodoxe de décision infaillible en matière de Foi que celle des conciles Oecuméniques, et aucun concile Oecuménique n'ayant eu à traiter les questions qui sont en ce moment en litige, les opinions se trouvent complètement libres.» L'infaillibilité Papale n'était pas connue des premiers siècles, de l'aveu même des Romains: St. Hippolyte pouvait accuser le Pape Calixte d'Hérésie: un concile Oecuménique pouvait condamner la mémoire du Pape Honorius pour erreur dans le Dogme. D'un autre côté le premier concile Oecuménique n'a eu lieu qu'au commencement du 4me siècle. Il ne pouvait donc pas y avoir d'hérésie avant ce temps, et les opinions étaient complètement libres sur tous les points: car il n'y avait pas d'autorité infaillible pour les juger. On pouvait être Ebionite, Marcionite ou Sabellien impu-

Digitized by Google

nément et sans sortir de l'Eglise!! Et maintenant qui pourrait me refuser le droit d'affirmer que, vu l'unité de substance, le Saint-Esprit participe, quoique indirectement peut-être, à la Paternité éternelle? Aucun concile Oecuménique n'a traité cette question. Quelle logique que celle du père Gagarine! quelle admirable franchise! quelle connaissance des principes de l'Eglise où il est né et dont il ignore les premiers rudiments! Au reste nous l'espérons, son ignorance pourra un jour servir d'excuse à son apostasie; et en ce moment même nous n'osons pas être trop sévères dans notre jugement sur ses écrits quand un homme qui lui est si supérieur sous tous les rapports, Newman, (maintenant Evêque) paraît réduire le dogme de la Trinité à l'état de simple opinion dans les premiers siècles de l'Eglise.[1] La punition de l'erreur religieuse c'est le suicide de la doctrine qu'elle veut fonder. Cependant il est vrai que l'erreur Romaine n'a jamais été condamnée par un concile Oecuménique. L'explication de ce fait est bien simple comme je l'ai déjà montré dans ma première brochure. «Les hérésies anciennes étaient des erreurs dans le dogme révélé, soit de la nature intime de Dieu, soit de ses rapports avec la nature humaine: mais, tout en faussant la doctrine Traditionnelle, elles prétendaient lui rester fidèles. Elles étaient des erreurs plus ou moins coupables; mais des erreurs individuelles qui n'attaquaient pas le dogme de

[1] V. son Essai sur le Développement.

Digitized by Google

l'Universalité Ecclésiastique, et voulaient prouver leur vérité par le consentement de tous les Chrétiens. Le Romanisme en remplaçant l'unité de la Foi Universelle par l'indépendance de l'opinion individuelle ou Diocésaine (car l'infaillibilité Papale n'est venue que plus tard), *a été la première hérésie contre le dogme de la nature de l'Eglise ou de sa foi en elle-même.*» «Les Romains avaient décidé sans l'accord de leurs frères une question de dogme: *ils s'étaient arrogé le monopole de la Grâce.*» «Le monde Romain avait implicitement déclaré (et persiste dans cette déclaration), que le monde Oriental n'était plus qu'un monde d'ilotes dans la Foi et la doctrine.» «*Il avait commis un fratricide moral*». Un concile, c. à d. un *témoignage*[1] devenait inutile pour le condamner. Abiit, evasit, erupit. Il s'était séparé; il avait porté témoignage contre lui-même; il s'était condamné.

Voyons maintenant les conséquences inévitables de la logique du Père Jésuite mise en regard de son projet d'union. Supposons cette monstrueuse union consommée.[2] L'Eglise se trouve composée de deux Eglises Provinciales, Romaine et Orientale en communion intime. L'une regarde les points en litige comme des opinions douteuses, l'autre comme des

[1] Et non une autorité dans le Dogme, ce dont le père Jésuite ne paraît pas se douter.

[2] V. ma première brochure, p. 44. sur l'impossibilité d'un concile où les Romains siégeraient avec les représentants de l'Eglise. Du reste un concile Oecuménique est et sera toujours possible dans le sein même de l'Eglise.

Digitized by Google

points de Foi. C'est bien. Un homme de l'Orient adopte la Foi Romaine: il reste en communion avec toute l'Eglise, dont une moitié le reçoit avec joie, et l'autre n'ose le juger parce que c'est un point sur lequel elle n'a pas de Foi arrêtée. Prenons le cas contraire. Un homme du diocèse Latin adopte l'opinion Orientale: il est nécessairement exclu de la communion de son Eglise provinciale comme ayant rejeté un article de foi, et il est par là même exclu de la communion des Orientaux (la communion étant une). Les Occidentaux excommunient un homme parce qu'ils croient ce que croient leurs frères avec lesquels ils sont en communion, et les Orientaux excommunient ce malheureux parce qu'il partage leur propre croyance. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus absurde. Pour sortir de cette position ridicule il ne reste qu'un seul moyen. Il faut nécessairement admettre que le Latin ne doit pas être excommunié pour avoir adopté la croyance Orientale, c'est à dire, pour avoir abandonné un Dogme. Le Dogme se trouve donc converti en simple opinion, et le Schisme est condamné selon la proposition du grand Marc d'Ephèse. Voilà encore un exemple frappant du suicide des fausses doctrines. Voilà où viennent aboutir les sophismes déhontés, les avantages offerts sans pudeur au Clergé pour prix de sa défection et les propositions d'une union mensongère renfermés dans ce Chapitre.

Et cette frivolité d'esprit et de langage, ce caractère de mensonge constant, ou plutôt ce sérieux de feuil-

Digitized by Google

leton et cette sincérité de Jésuite ne seraient pas la plus éloquente prédication de l'incrédulité!

On se demande pourtant involontairement, pourquoi l'auteur s'est-il donné tant de peine? car je doute qu'il ait pu se promettre quelque succès. Pourquoi s'est-il lancé (non sans doute sans l'autorisation de ses supérieurs) dans une polémique si compromettante et si fort audessus de ses moyens? La réponse ne se fait pas attendre. Les trois premiers Chapitres, bons ou mauvais, devaient amener le quatrième: sur le Catholicisme et la Révolution. Je ne ferai pas l'analyse de ce dernier chapitre. Je ne m'y crois pas autorisé. Laïque Orthodoxe je laisse aux Clercs Romains le droit de déshonorer les questions religieuses par des considérations politiques, ainsi que je l'avais déjà dit dans ma première brochure (pp. 55, 56 et 57). Je dois cependant observer que c'est là que se retrouve la seconde partie de la manœuvre Romaine dont j'ai parlé plus haut. En voilà les preuves: je cite textuellement.

«Ce que nous venons de dire suffit pour faire reconnaître ce qui se cache sous ces mots pompeux *d'orthodoxie*, d'autocratie et de nationalité. Ce n'est que la forme orientale de l'idée révolutionnaire du XIXme siècle &c. &c.» «L'idée qui est au fond de toutes leurs préoccupations (c. a. d. des défenseurs de l'Orthoxie), n'est pas difficile à reconnaître, c'est la révolution. Je doute seulement que les révolutionnaires de l'Occident et les révolutionnaires Italiens eux-

Digitized by Google

mêmes aient jamais proposé quelque chose de mieux combiné pour agir sur les masses &c.» «Lorsque le moment sera venu, il ne sera pas difficile *pour se débarrasser de l'autocratie*, de trouver dans le principe de la nationalité des doctrines politiques très-radicales, très-républicaines, très-communistes, doctrines qui pour être aujourd'hui sur le second plan n'en ont pas moins d'importance aux yeux des initiés. *Il en est de même de l'orthodoxie* &c.» «Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir la facilité avec laquelle *ces partisans si véhéments de l'Orthodoxie* s'entendent avec les adeptes de la philosophie de Hegel sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat &c.»

C'est bien cela: Orthodoxes, le Gouvernement attente à la liberté de votre Eglise! Rois, vos Orthodoxes ne sont que des révolutionnaires déguisés!

Je ne répondrai pas à cette accusation: je ne la traiterai ni de fausse ni de calomnieuse. Je crois qu'elle n'aura pas beaucoup de succès: cependant, comme je n'ai aucune raison pour en être sûr, je dirai que même dans le cas contraire, quelque pénible que soit l'état de suspect et quelques conséquences qu'il puisse avoir pour la tranquillité de ceux qui s'y trouvent, je ne me permettrai pas de mêler notre défense à celle de la Foi, et de placer un plaidoyer en notre faveur sur des pages destinées à faire connaître, autant que je le puis, à mes frères d'Occident le caractère de l'Eglise qui est la Vérité Divine sur la terre.

Digitized by Google

Que le Jésuite s'applaudisse donc de sa dénonciation![1]

L'ouvrage du Grec Pitzipios sur l'Eglise Orientale, publié en 1855, et antérieur à la brochure du père Gagarine, en est le pendant. Plus volumineux que l'ouvrage du Jésuite Russe, plus Théologique dans ses allures, il est aussi nul sous le rapport de la science, et doit être rangé encore bien plus bas dans l'ordre moral. Je pourrais bien consigner un aveu qui lui a échappé: c'est qu'un concile Oecuménique *avait strictement prohibé toute altération Provinciale du Symbole;* or, l'altération Occidentale n'ayant été que Provinciale (ce qui, j'espère, ne peut guère être nié), elle se trouve condamnée d'avance. Mais que peuvent signifier les aveux contenus dans un ouvrage qui

[1] Je n'ai pu m'empêcher de dire la vérité sur le livre du Père Gagarine. Quant à lui personnellement, peut-être est-il plus à plaindre qu'à juger sévèrement. On dit (quoique je n'ose l'affirmer) que sorti de Russie dans une profonde ignorance de sa religion, bientôt séduit par d'habiles missionnaires, mais non complètement entraîné, il était rentré pour quelque temps dans sa patrie. Là, dit-on, il avait eu le malheur de rencontrer parmi les défenseurs de l'Eglise une de ces natures âpres et rudes, plus faites pour inspirer de la répugnance que de l'amour pour la vérité. Cette rencontre décida de son sort. Quoiqu'il en soit, sa carrière n'est pas finie: son âge lui promet encore de longs jours. Espérons que, mieux éclairé et repentant, il viendra terminer dans le sein tranquille de sa patrie, peut-être même dans quelque maison consacrée au culte du Seigneur, une vie d'erreurs intellectuelles qui l'ont jeté dans un couvent de Jésuites, où il a appris à prendre le Machiavélisme religieux pour du zèle, et l'indifférence dans le choix des moyens pour une preuve de foi.

Digitized by Google

ne mérite ni analyse ni critique? L'auteur, s'adressant à des lecteurs moins éclairés que ceux que le Père Gagarine avait en vue, n'a pas cru devoir se gêner. Aussi: réimpression de textes dont la falsification a été prouvée bien des fois (par Zernikaff, Théophane et de nos jours par le savant Neal en Angleterre), citation déhontée de textes qui réfutent la doctrine qu'on leur fait défendre, réticence des faits le plus connus, assertions historiques de la fausseté la plus évidente, tel est l'ouvrage en question. Il forme la contrepartie de l'ouvrage du Jésuite Russe sous le rapport suivant. L'un est destiné à mettre le soupçon entre le Gouvernement et les sujets; l'autre, à semer la discorde entre l'ordre Laïque et le Clergé. Tout en professant le plus grand respect pour le Clergé vraiment exemplaire de la Grèce libre, nous sommes certainement fort loin de vouloir atténuer ou pallier les vices de la cour Patriarcale; mais aussi, comme le Patriarche n'est qu'un Evêque local, nous ne voyons pas ce que ses qualités morales ou ses défauts ont à faire dans les questions religieuses. Nous croyons cependant que ce n'était pas à un Grec de se jeter avec tant d'acharnement sur des compatriotes qu'il sait abrutis, non par leur religion (la Grèce libre le prouve), mais par l'esclavage le plus dur et par les manœuvres de tant de pouvoirs ennemis: nous croyons surtout que ce n'était pas à un Grec Latinisé de se faire une arme contre l'Eglise des vices de quelques Evêques ou Patriarches dont l'importance

Digitized by Google

est fort médiocre, en oubliant complètement les abominations sans nom qui ont siégé pendant des siècles sur le trône aux pieds duquel il se prosterne maintenant, et qu'il considère comme le centre de la Vérité sur la terre. Cette attaque est donc, malgré sa justice apparente, lâchement cruelle dans ce qu'elle exprime et bassement menteuse dans ce qu'elle tait. Voilà tout ce qu'on peut dire de Pitzipios et de son œuvre.[1]

Ce que j'avais avancé dans mes deux brochures se trouve confirmé. Le Romanisme *n'ose pas* attaquer l'Eglise par une argumentation franche. Il emploie contre elle toutes les manœuvres d'une guerre sourde et souterraine; et par une juste punition ce sont encore les Apostats qui sont chargés de la plus sale partie de la besogne.

J'ai parlé de quelques œuvres individuelles: j'aurais pu parler du dernier concile de Rome, de l'exposition des considérants qui ont motivé sa décision, de la bulle Papale qui a couronné ses travaux, et des mandements qui ont accompagné la publication de cette bulle dans quelques Diocèses de la communion

[1] Pour donner la mesure de l'ignorance de cet homme en fait de définitions Théologiques il suffit de dire qu'il s'imagine que les St. Pères ont pu donner le nom de Christ et même de Jésus-Christ à la seconde Hypostase en parlant de la Procession éternelle de l'Esprit (pp. 58, 59 et 60). Cela dit tout. Ajoutons qu'il dit (p. 56) que les *Sabelliens revenaient à l'hérésie d'Arius.* On dit à présent que l'ouvrage en question n'est pas de Pitzipios. C'est alors à lui à se justifier.

Digitized by Google

Latine : mais toutes ces choses sont de notoriété publique. Tout le monde sait que la violation la plus flagrante des traditions Ecclésiastiques a formé le caractère du concile (ainsi que l'Abbé de Laborde l'a montré) : tout le monde sait également que la bulle et les mandements présentent l'assemblage le plus complet de faussetés historiques, de citations tronquées, et d'impudentes falsifications de la doctrine des Pères, ainsi que de la doctrine des écrivains Latins eux-mêmes (presque tous ces mensonges ont été exposés au jour par les Théologiens Anglais). Quant à moi, j'ai montré dans ma seconde brochure que le nouveau dogme anéantissait le Christianisme lui-même en niant les rapports de la mort et du péché dans la race humaine. Je n'en parlerai donc plus. Je ne puis cependant m'empêcher de répéter ce que j'ai déjà dit, qu'une fausseté si constante inspire aux âmes honnêtes un sentiment involontaire d'indignation et de dégoût dont il est difficile de se défendre, si on ne se rend pas clairement compte de la dépendance où se trouvent les Latinisants, nos contemporains, du mensonge originel qui fait le point de départ de leur histoire.

Il me semble qu'ils feraient bien de changer de tactique. Qu'ils se contentent des intrigues et des manœuvres secrètes qui leur réussissent si souvent! qu'ils cherchent à attaquer et à séduire un à un les faibles, tels, par exemple, que cette foule des mes compatriotes, titrés ou autres, qui promènent par toute l'Europe leurs inutiles loisirs et leur ignorance

Digitized by Google

complète de leur patrie et de leur religion! Là le succès leur est facile. Mais qu'ils évitent autant que possible l'éclat compromettant de la publicité! c'est une arène où ils ne peuvent que servir les intérêts de l'incrédulité.

Je passe à quelques publications Protestantes.

Nous entrons dans une atmosphère morale plus pure. Il est vrai que nous retrouvons encore l'erreur; mais nous ne trouvons plus le mensonge volontaire. Une recherche sincère de la vérité, quoique par des routes qui ne peuvent pas y conduire, nous inspire une sympathie dont nous ne cherchons pas à nous défendre: l'estime et la compassion viennent remplacer les sentiments plus pénibles que nous avions éprouvés sur le territoire Romain.

Je dois commencer par une brochure du docteur Kapff de Stuttgard (Etat Religieux de l'Allemagne Evangélique).[1] Le sujet n'est pas, on le devine, l'état religieux du pays en tant qu'il est une suite du Protestantisme, mais seulement en tant qu'il est en accord ou en opposition avec le Protestantisme. L'auteur, homme très-considéré à juste titre, ne se fait pas beaucoup d'illusions sur l'état présent, mais espère un meilleur avenir, tout en fondant cette espérance sur des indications symptomatiques, qui de leur nature peuvent être trompeuses, et non sur des déductions de logique ou de philosophie religeuse. L'unité

[1] Der religiöse Zustand des evangelischen Deutschlands nach Licht und Schatten.

Digitized by Google

Catholique, c'est à quoi aspire le monde Protestant, et l'auteur partage ces aspirations du fond de son cœur, ainsi que le prouve l'occasion même qui a amené la brochure en question et qui n'était autre que la réunion *de l'alliance Evangélique* à Paris.

Le docteur Kapff termine son ouvrage par un Appendice dont les dernières pages paraissent devoir servir de réfutation à l'opinion que j'ai exprimée sur le Protestantisme dans mes deux brochures.[1] Tout en me réfutant il parle de moi avec une véritable bienveillance. Il était digne d'un homme sincèrement religieux, il était digne d'un pays tel que la sérieuse et savante Allemagne de reconnaître que l'âpre franchise de mon langage, expression d'une hostilité profonde contre ce que je crois être l'erreur, m'était commandée par la grandeur même de mon sujet et par son importance vitale pour le bonheur de l'humanité. Tout ménagement aurait été indigne, et de la Vérité Divine dont je parlais et des hommes mes frères auxquels je m'adressais: aussi serait-ce faire injure au chef respectable des sociétés religieuses du Wurtemberg que de le remercier d'une bienveillance à laquelle j'aurais l'air de ne pas m'être attendu.

Cependant il m'est permis de dire que dans le passage suivant il a été injuste envers moi ou plutôt envers l'Eglise dont je défends les principes. «Une Unité forcée aux dépens de la vérité, une obéissance

[1] Toutes les deux sous le même titre, l'une publiée à Paris, l'autre à Leipzig. — *Quelques mots d'un Chrétien &c.*

Digitized by Google

forcée envers l'autorité sans liberté de la foi et de la conscience, c'est là ce que vous demandez toujours (tant Latins qu'Orthodoxes).» Peut-être cette erreur vient-elle de ma faute et d'un manque de clarté dans mon style; mais assurément l'Eglise ne saurait mériter ce reproche. Il me semblait même l'avoir prévenu par les expressions suivantes: «l'unité de l'Eglise est libre. Elle est la liberté même dans l'harmonieuse expression de son accord intérieur» (br. 1ère. p. 46). «Non: ni Dieu, ni le Christ, ni son Eglise ne sont *l'autorité qui est chose extérieure:* ils sont la Vérité; ils sont la vie du Chrétien, sa vie intérieure &c.» Enfin une grande partie de ma seconde brochure est consacrée à montrer que le Christianisme lui-même n'est que la liberté dans le Christ, et entre autres que l'histoire des Conciles n'a été «qu'un magnifique témoignage rendu par la liberté humaine éclairée par la Grâce à la Vérité Divine.» Je crois même que par une déduction facile on pourrait conclure de ma manière de voir que je considère l'Eglise comme plus libre que le Protestantisme: car le Protestantisme reconnaît à l'Ecriture Sainte une autorité infaillible et en même temps extérieure à l'homme, tandis que l'Eglise reconnaît dans l'Ecriture son propre témoignage et la considère comme un fait intérieur de sa propre vie. Il est donc souverainement injuste de prétendre que l'Eglise demande une Unité forcée ou une obéissance forcée, c. a. d. deux choses qui lui inspirent la plus profonde horreur; car *dans les choses de la Foi*

Digitized by Google

une Unité forcée, c'est le mensonge; et une obéissance forcée, c'est la mort.

«Mais enfin l'accord, ne l'exigez-vous pas?» Certainement: car l'accord est la condition de la Vie, et sans lui la vie organique est impossible. «Mais cet accord, il est donc imposé?» Des millions d'hommes regardent le soleil et sont d'accord sur son éclat. L'aveugle peut en douter; mais l'accord des clairvoyants est-il imposé? Or l'amour mutuel, don de la Grâce, est l'œil qui dans chaque Chrétien voit les choses Divines; et cet œil ne s'est jamais fermé dans l'Eglise depuis le jour où les langues de feu s'abattirent sur la tête des Apôtres et ne se fermera jamais jusqu'au jour où le Juge suprême viendra demander compte à l'humanité de la vérité qu'il lui avait donnée, et qu'il avait scellée de son propre sang. La clairvoyance partielle accordée à chaque Chrétien selon sa mesure ne trouve sa plénitude que dans l'union organique de tous, ainsi que je l'ai dit dans ma seconde brochure.

Le passage suivant paraît aussi provenir d'un malentendu. Le docteur Kapff m'accuse d'avoir dit, «que le Protestantisme, brisé en une infinité de croyances divergentes, n'était plus qu'un subjectivisme désordonné.» Ceci je ne le nie certainement pas, et l'autorité de l'illustre Néander, que j'ai cité, justifie assez mon assertion. «Le subjectivisme tombe par une pente irrésistible dans l'incrédulité complète.» C'est encore une déduction que je crois irrécusable. «Mais en même temps le Protestantisme professe pour la

Digitized by Google

Bible un culte qui au fond n'est plus qu'un Fétichisme; car il s'adresse à une lettre morte dont le sens est complètement indifférent aux Protestants.» Là, je crois avoir été mal compris, et je m'explique. Je ne prétends ni affirmer que les Protestants soient indifférents à l'explication des S^tes^ Ecritures, ce qui serait une calomnie indigne d'un honnête homme, ni nier le mérite de leurs travaux dans cette branche de la science humaine, ce qui prouverait de ma part ou une profonde ignorance ou une ingratitude coupable; mais je dis que la Bible *en tant que lien du Monde Protestant, qui est loin d'être d'accord sur son explication dans les points les plus importants, présente le caractère d'un Fétiche.* Le Monde visible ou intelligible est une révélation du Dieu qui l'a créé: mais cette révélation a été différemment comprise par les nations diverses qui y ont vu toutes les formes possibles de la religion depuis la vérité d'Israel jusqu'aux folies du Polythéisme le plus aveugle. Supposez toutes ces nations unies dans une seule doctrine, savoir: que le Monde est la révélation d'un pouvoir suprême dont le caractère reste indéterminé, et cependant supposez ces nations persuadées qu'elles ont l'unité de la Foi: ne direz-vous pas que la forme de la révélation en absorbe le sens, et que le monde, peut-être objet d'étude de chaque nation ou de chaque individu en particulier, est devenu le Fétiche commun de tous? Ceci me paraît une vérité dont il est difficile de repousser l'évidence. Or tel est le rapport de la Bible au monde Protestant en

Digitized by Google

tant qu'il se prétend être une Unité religieuse. J'ai donc complètement eu le droit de dire *que le monde Romain n'était qu'une Unité sans contenu vivant avec le Pape pour Téraphim, et que le monde Protestant n'était qu'une Unité sans contenu réel avec une lettre morte pour Fétiche. Telle est la conséquence inévitable du Système qui a renié le principe vivant de la Foi inaltérable révélée à l'amour mutuel.* Le Romanisme a commis ce crime: le Protestantisme en a hérité. Quant à moi, ayant entrepris la tâche d'expliquer à mes frères d'Occident le jour sous lequel nous apparaissent leurs doctrines, je n'ai pas eu le droit de déguiser un fait qui sert à faire comprendre la vie intérieure de l'Eglise: et mon respectable adversaire pourra d'autant moins rejeter mes conclusions que le désir le plus vif de son âme et un des principaux buts de son activité est, à ce qu'il semble, de convertir l'unité imaginaire du Protestantisme en une unité réelle, et de remplacer le lien de la lettre morte par le lien de l'esprit vivant. La sagesse contemporaine espère amener à bien l'œuvre qu'elle croit manquée par les Apôtres: le désir est charitable, mais n'est-il pas blasphématoire sans le savoir?

Je me résume: en ce moment le monde Protestant dans son ensemble et embrassant, comme il le fait, un nombre infini de sectes depuis l'Anglican et le Luthérien jusqu'au Quaker et à l'Unitaire, n'a d'autre lien qu'un certain culte rendu à la lettre morte de l'Ecriture (ainsi que je le dis dans ma seconde brochure) et

Digitized by Google

aurait depuis longtemps été brisé en fragments sans nom commun, s'il n'avait pas été jusqu'à un certain point forcé à une unité apparente par une protestation commune contre le monde Romain (ainsi que je l'avais dit dans ma première brochure).

Il n'est pas hors de propos d'observer que les Protestants ne veulent jamais se rendre un compte bien clair de ce qu'ils admettent en admettant la Bible: je ne parle pas en ce moment du sens de la Bible, mais seulement de la Bible dans sa forme matérielle. Ils la nomment l'Ecriture sainte et sainte par excellence, et de quel droit la nomment-ils ainsi? Pourquoi accordent-ils une si grande confiance à un livre qui n'est qu'une compilation d'ouvrages détachés attribués à différents auteurs dont les noms ne présentent souvent aucune garantie? Cette confiance vient-elle de l'authenticité historique de l'ouvrage? Si cette authenticité était même parfaitement prouvée par la critique (ce qui est loin d'être le cas), elle n'aurait encore d'importance que pour la partie historique, c. à. d. pour une très-faible partie de l'Ecriture et n'offrirait aucune garantie pour la partie dogmatique, c. à. d. pour la plus importante. Vient-elle de la confiance qu'inspire le nom des auteurs? Mais ces noms sont très-souvent inconnus ou douteux; et il est impossible de présenter l'ombre d'une raison pourquoi St. Marc ou St. Luc ou St. Apollos (selon quelques-uns l'auteur de l'épître aux Hébreux) devraient inspirer plus de confiance que Papias, ou St. Clément ou St.

Digitized by Google

Polycarpe dont les récits et les épîtres ne font pas autorité. Vient-elle de la pureté de la doctrine renfermée dans le livre? Mais il y a donc une doctrine normale qui précède la Bible et qui sert de mesure à sa sainteté. S'il en est ainsi, le Protestantisme se condamne lui-même.[1] Le Canon seul constitue la Bible en tant qu'Ecriture Sainte et je défie la logique la plus subtile de séparer le Canon de l'Eglise. Or, le Canon ne date point du temps Apostolique, auquel on pourrait à la rigueur accorder un privilége particulier; il n'est même pas d'une date très-rapprochée de ce temps; il ne s'appuie que sur la confiance accordée à l'Eglise déjà loin de son berceau, déjà battue par les tempêtes extérieures, déjà déchirée par des défections et des troubles intérieurs, déjà agitée et en apparence souillée par les faiblesses, les passions et les vices des Chrétiens. Voilà cependant l'Eglise, voilà l'autorité irréfragable que les Protestants admettent en admettant l'Ecriture Sainte. S'il est si difficile de reconnaître le vrai sens de la sainte Ecriture, s'il est si difficile de comprendre la Vérité toute donnée (et les Protestants le savent de reste), combien n'était-il pas plus difficile de reconnaître, de marquer du doigt parmi les œuvres des hommes, œuvres qu'aucune marque matérielle ne distingue les unes

[1] C'est ce qu'a très-bien senti et exprimé dans une brochure, dont le titre m'échappe, un savant professeur de Genève (si je ne me trompe). Un scrupule honnête, et que j'ose nommer Chrétien malgré son anti-Christianisme, l'empêcha d'accepter la chaire de Théologie.

Digitized by Google

des autres, celles qui sont la Vérité, celles qui sont non pas de l'homme, mais de Dieu. C'est cependant là ce que les Protestants accordent aux premiers siècles de l'Eglise; c'est ce sens intime de la Vérité; c'est cette inspiration parfaite qu'ils admettent et ne peuvent pas ne pas admettre. Et puis ils viennent bravement nier l'Eglise et se faire croire à eux-mêmes et assurer les autres qu'ils ne croient qu'à la Bible! . . . . «Oh, les premiers siècles, c'est différent! mais plus tard ...» Plus tard? quand donc? «C'est au quatrième siècle;» dira l'un. «Au cinquième» dira l'autre, et les Anglicans seraient même tentés de prolonger l'époque jusqu'au septième. Et pourquoi donc l'Eglise aurait-elle perdu en tel siècle l'inspiration qu'elle avait conservée jusqu'alors? «Les faiblesses, les vices des Evêques, du Clergé, du peuple,» dira-t-on. Mais ces faiblesses et ces vices on peut les montrer clairement déjà au second et au troisième siècle (témoin l'histoire du Pape Calixte et beaucoup d'autres). Admettons qu'ils n'aient encore été comparativement qu'à l'état rudimentaire à cause des circonstances de l'époque: ils sont déjà plus que suffisants pour nier l'autorité de l'Eglise, à moins de distinguer les vices des individus de la sainteté de la commune Catholique: mais alors le principe reste le même pour les siècles suivants. «Il faut bien que l'Eglise se soit corrompue, car autrement nous ne serions pas devenus Protestants;» voilà au fond tout ce que les Réformés peuvent dire

Digitized by Google

de plus raisonnable. Pauvres aveugles! Ils ne se doutent pas qu'ils ne sont que les enfants du Romanisme et qu'ils portent, sans le savoir et sans le vouloir, la punition du péché de leur père.

L'irrationalité caractérise une doctrine qui est née du Rationalisme: tel est le suicide de toute erreur comme je l'ai déjà fait voir pour le Papisme. Le monde Protestant n'a pas de droit à la Bible.

Aussi est-il vrai qu'ils ne la possèdent pas de cette possession tranquille et indubitable que donne la Foi. Quand la critique de notre siècle devenue irréligieuse, peut-être par suite de l'erreur religieuse des nations, s'attaque avec plus ou moins de bonne foi à l'Ecriture Sainte, nous suivons ses recherches, quelquefois non sans fruit, le plus souvent non sans indignation, mais toujours sans crainte, ainsi que je l'ai déjà dit. Qu'il soit prouvé aujourd'hui que l'Epître aux Romains n'est pas de St. Paul, l'Eglise dirait: «elle est de moi,» et demain cette épître serait lue à haute voix dans tous les temples comme par le passé et serait écoutée par les Chrétiens dans le joyeux silence de la Foi: car nous savons quel est pour nous le seul témoignage irrécusable. S'il était possible qu'on retrouvât un écrit, le plus authentique, le plus indubitable du plus grand des Apôtres, il n'aurait pas le caractère d'un témoignage irrécusable, tant que l'Eglise n'aurait pas dit: «cet écrit est non seulement de Pierre, de Paul ou de Jean, mais il est de moi.» Celui qui a erré à Antioche pourrait bien avoir erré ailleurs. Il en est au-

Digitized by Google

trement des Protestants. La critique du Scepticisme les agite profondément: ils la reçoivent et ils la combattent avec une espèce de colère poltronne qui proclame le doute qu'elle voudrait nier. Que faire en effet de l'épître aux Romains si elle n'était pas de St. Paul? Le coup serait terrible; car les Protestants depuis l'origine de la Réforme s'imaginent croire à St. Paul, et ne se doutent pas qu'ils croient à l'Eglise du troisième siècle. Ils ne possèdent donc pas véritablement la Bible et c'est cependant la seule chose qu'ils croient posséder en Religion.[1]

Je termine ces observations par une considération plus générale qui, je l'espère, méritera l'attention des Protestants, hommes sérieux et faits pour comprendre un argument sérieux. L'Ecriture sainte se rapporte à l'homme comme tout objet à l'intelligence subjective. Pour l'Eglise, unité organique et intelligente, ce rapport est un rapport intérieur: c'est celui de l'objet au sujet même dont il forme l'expression: c'est le rapport de la parole de l'homme à l'homme même qui l'a prononcée. Ce rapport met l'objet en dehors et au-dessus de tout doute. Pour les Protestants ce rapport est celui de l'objet extérieur, de l'objet général (tels que sont tous les objets du monde)

[1] Je crois avoir prouvé dans ma seconde brochure par l'analyse du caractère intérieur de l'Evangile de St. Jean que l'authenticité de ces œuvres ne nous offre aucun sujet de doute: mais je désire faire sentir plus clairement le véritable rapport de la Bible aux Chrétiens.

Digitized by Google

au sujet individuel. C'est un rapport constamment fortuit et nécessairement soumis à tous les doutes du Rationalisme. L'Ecriture et le monde Protestant sont extérieurs l'un à l'autre et jamais cette fausse position ne pourra changer, et jamais la plaie intérieure du Protestantisme ne pourra se fermer.

Le docteur Kapff dit encore: «La preuve de fait la plus convaincante pour réfuter l'opinion de ceux qui considèrent la réforme comme le triomphe d'un subjectivisme sans bornes, ce serait une grande *Alliance* de tous les membres vivants des églises Evangéliques.» Non: cela ne serait pas une preuve convaincante: cela ne serait même pas une preuve du tout. Une alliance n'est pas l'unité, et il faut que l'esprit de l'Eglise, cet esprit qui seul a donné aux Protestants ce qu'ils ont encore de la Foi, l'Ecriture Sainte, il faut, dis-je, que cet esprit se soit bien complètement éloigné du monde Protestant pour qu'un homme aussi révéré et aussi digne d'estime que le chef des communes du Wurtemberg en soit arrivé à confondre deux mots aussi différents l'un de l'autre qu'*alliance* et *unité*. L'alliance! mais c'est ce qui court les rues dans le monde politique: mais c'est la discorde plâtrée; mais c'est le mensonge des intérêts qui pactisent entre eux; c'est l'indifférence mutuelle dans la vie, et l'incrédulité dans l'opinion; c'est enfin tout ce qui est inconnu à l'Eglise et étranger au royaume de Dieu. L'alliance des Eglises Provinciales! l'alliance des premiers Chrétiens! l'alliance des Apôtres! Je

Digitized by Google

doute qu'on puisse prononcer ces mots sans une certaine épouvante. Mais peut-être ce sentiment est-il d'un Orthodoxe et ne sera pas partagé par mes frères d'Occident. Quoiqu'il en soit, l'idée du respectable Prélat mérite d'être approfondie

Je commencerai par dire et sans crainte d'être démenti par un lecteur impartial, qu'en fait de croyance toute alliance entre des confessions différentes, quelles qu'elles soient, est la définition ou au moins la recherche *du Minimum de Foi dont elles sont respectivement capables.* Telle est la condition première, la condition fondamentale. Ce point de départ est-il Chrétien? «Mais St. Paul condamne les disputes sur les choses d'importance mineure.» Oui, sur les choses de pure curiosité, sur les choses de Rite ou d'observance. Mais suppose-t-on sérieusement que Saint Paul eût compris l'Eucharistie partagée entre deux hommes dont l'un croit recevoir une bouchée de pain blanc et une gorgée de vin, et l'autre croit recevoir le corps même et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ, de Celui devant qui tous les genoux fléchissent d'amour ou de terreur? Ou suppose-t-on que St. Paul eût admis l'unité de la communion pour deux hommes dont l'un aurait cru que Dieu se révèle à l'amour mutuel des serviteurs du Christ, c. à d. à une loi morale, et l'autre aurait prétendu que la connaissance des choses Divines est attachée à une motte de terre, qu'on nomme peut-être Rome ou autrement, peu importe? Ces exemples, je les prends au hasard,

Digitized by Google

mais certes, ils montrent assez que l'alliance des confessions ne peut se baser que sur un *minimum de Foi;* et, cela étant, nous savons qui en aura le dernier mot. Ce sont ceux pour qui travaillait Rome dans la plénitude de sa force en rompant l'unité de la confession; ce sont ceux pour qui travaillent en ce moment d'un accord mutuel Rome vieillie et les Réformés que Rome a logiquement enfantés.

Les vœux, les désirs exprimés par le docteur Kapff sont les mêmes que ceux d'un grand nombre de Protestants de notre époque, les mêmes que ceux de l'illustre Vinet. Leurs aspirations, leurs espérances s'élancent vers l'avenir, vers l'établissement (ou le rétablissement comme disent les Anglicans) du Catholicisme,[1] c. à d., de l'Eglise. Ils sentent leur maladie et en espèrent la guérison. Je crois avoir montré dans ma seconde brochure, en parlant de Mr. Vinet, l'impossibilité de l'avenir qu'il rêvait à moins que cet avenir n'existe déjà dans le présent et n'ait toujours existé dans le passé; mais je vais essayer, l'occasion s'en étant offerte, de donner à mon argument une plus grande évidence.

Supposons que l'espérance des docteurs Protestants se soit réalisée: supposons qu'une réunion de savants et de Théologiens de leurs différentes communions soit parvenue, non point à former une alliance (ce qui est indigne de Chrétiens réels), mais à trouver en eux-mêmes un principe d'unité, une pro-

[1] des ächten und wahren Catholicismus.

Digitized by Google

fession de foi commune, réduite à un minimum quelconque. Je le demande: pour qui serait obligatoire en conscience la croyance de cette assemblée? Quelques centaines de savants réunis sont d'accord, des milliers de savants absents ne partagent pas leur opinion. Où est l'Eglise? ce n'est qu'une secte de plus.— Et les millions d'ignorants, qu'en fait-on? Est-ce la vile plèbe? Est-ce le troupeau sans intelligence et sans voix? Est-ce, en fait de Foi, le ci-devant esclave du Clergé devenu esclave du savant, et toujours condamné à courber la tête, tantôt devant la tiare et la mître, tantôt devant le bonnet de docteur? La confusion grandit à chaque pas, et le contresens en doctrine vient se compliquer du contresens moral. Oh, Docteurs! suivez le conseil que je vous ai donné, soyez francs! et dites à la plèbe ignorante d'attendre pour croire à quelque chose que vous soyez d'accord sur ce qu'elle doit croire.

Mais l'assemblée elle-même et les membres qui la composent, sont-ils obligés (je dis en conscience) de s'en tenir demain à leur confession d'aujourd'hui? Le besoin de la sympathie, l'exaltation nerveuse qui accompagne ces solennités, l'enivrement intellectuel où les hommes réunis se plongent si souvent les uns les autres peuvent avoir produit un accord momentané: mais de quel droit la journée d'aujourd'hui sera-t-elle obligatoire pour celle de demain? La proclamerez-vous une journée d'inspiration pour enchaîner d'avance toute votre vie à ses décisions? En ferez-vous

Digitized by Google

une Pentecôte nouvelle ? Faites-le, et vous n'auriez encore rien gagné; car, quand même vous oseriez le dire, vous ne parviendriez pas à y croire.

Mais allons plus loin. La Foi dans l'homme individuel et soumis au péché est éminemment subjective et par là même elle comporte un doute constant: elle sent en elle-même la possibilité de l'erreur. Pour qu'elle s'élève au-dessus du doute et de l'erreur il faut qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même, qu'elle jette ses racines dans un monde objectif, dans un monde de saintes réalités dont elle fasse partie, mais partie vivante et intégrante: car on ne croit indubitablement ou plutôt on ne sait que le monde dont on est soi-même. Ce monde ne peut se trouver ni dans l'activité des individualités isolées, ni dans leur accord fortuit (rêve des Réformés), ni dans un rapport extérieur d'esclavage (folie des Romains): il ne se trouve que dans l'union intime de la subjectivité humaine avec l'objectivité réelle d'un monde organique et vivant, d'une unité sainte dont la loi n'est ni une abstraction, ni une chose d'invention humaine, mais une réalité Divine, Dieu lui-même dans la révélation de l'amour mutuel. C'est l'Eglise. L'intelligence grossière et bornée, l'intelligence aveuglée par les vices de sa volonté perverse, ne voit point et ne peut pas voir Dieu. Elle lui est extérieure comme le mal dont elle est l'esclave. Sa croyance n'est qu'une simple opinion logique, et ne peut jamais devenir la Foi dont elle usurpe quelquefois le nom. C'est la sainteté qui con-

Digitized by Google

vertit la croyance en Foi, et qui la rend intérieure à Dieu lui-même par la grâce de l'Esprit vivifiant dont elle est le don. La Foi, c'est donc l'Esprit saint apposant son cachet à la croyance; mais ce cachet, l'homme ne s'en empare pas à sa volonté, l'homme isolé dans sa subjectivité ne s'en empare pas du tout. Il n'a été donné qu'une seule fois pour tous les siècles au grand jour de la Pentecôte, à l'Eglise des Apôtres *réunie dans la sainte unité de l'amour et de la prière,* et depuis ce temps le Chrétien, homme subjectif, Protestant aveugle par l'effet de sa faiblesse morale, devient voyant et Catholique dans la sainteté de l'Eglise des Apôtres dont il constitue une partie intégrante.[1]

Or, quel sera le cachet que l'Union Protestante, jusqu'à présent unité fictive, unité de convention humaine et non de création Divine, quel sera, dis-je, le cachet qu'elle s'imposera au jour à venir de la Pentecôte nouvelle? Sera-ce celui de la sainteté individuelle comme les Darbyites, ou celui du miracle comme les Irvingites? Je crois les Protestants trop chrétiennement humbles pour les soupçonner du Phariséisme des uns, et trop chrétiennement intelligents pour les accuser de la folie des autres.[2] Non: cette

[1] V. ma seconde brochure. Le Chrétien est Protestant dans le sens de la recherche; l'Eglise est Catholique dans le sens de la possession de la vérité.

[2] Au reste tous les deux proclament dans le monde réformé la nécessité d'un cachet objectif, c. à d. de Dieu pour la croyance humaine. J'ai dans ma seconde brochure dit que l'Irvin-

Digitized by Google

Pentecôte nouvelle ne viendra pas, — pas plus qu'une nouvelle incarnation du fils de Dieu. Elle ne peut pas venir, soit qu'on la rêve comme une alliance négociée et conclue à un jour donné, soit qu'on se l'imagine comme un long et patient labeur des générations successives. Dans les deux cas l'impossibilité reste la même; car c'est une impossibilité logique. Les Protestants sont condamnés à rester Protestants.

C'est la conviction intérieure de l'impossibilité que leur rêve se réalise, c'est le sentiment d'une soif qu'ils ne pourront jamais étancher qui donne aux œuvres des Réformés de notre temps un caractère tout particulier de souffrance profonde et de désespoir véritable masqué par des mots d'espérance. On croirait entendre cette hymne si magnifique et si douloureusement inspirée que chantait le monde Romain à peu près un siècle après sa séparation de l'Eglise

Hora novissima, tempora pessima sunt; vigilemus!
Ecce minaciter imminet arbiter ille supremus.

Imminet, imminet, ut mala terminet, pia coronet &c.
. . . . . ,
Auferat aspera duraque pondera mentis onustæ &c.

Pauvres Protestants!

Après avoir parlé de l'opuscule du docteur Kapff je

gisme était le doute aspirant au miracle. L'Irvingite veut se rapporter à lui-même comme l'Apôtre aux Juifs et aux Gentils, être constamment l'Apôtre et le nouveau converti. Et Thiersch, cet homme si savant, cette belle intelligence, est tombé dans une telle erreur! Pauvre intelligence humaine!

Digitized by Google

crois encore devoir consacrer quelques observations à deux publications parties du même camp et qui ont produit quelque sensation en Allemagne. Expression de deux tendances complètement différentes de celle du docteur Wurtembergeois, et diamétralement opposées l'une à l'autre, elles représentent les deux extrêmes de l'opinion Protestante, le Pseudo-Catholicisme appuyé sur une tradition arbitraire, et le principe de la liberté arrivé à la négation de toute doctrine. Ce sont le discours de Mr. Stahl sur la tolérance religieuse et la critique de ce discours par Mr. Bunsen dans les "Signes du Temps" (Zeichen der Zeit). Leur sujet n'est pas, comme on le voit, d'un ordre religieux; car la tolérance en matière religieuse est purement une question d'ordre civil aussi bien que la justice, la liberté, la charité publique, l'équité dans les rapports internationaux &c.: aussi n'examinerai-je que les considérations religieuses sur lesquelles s'appuient les auteurs, deux hommes d'un mérite éminent et d'une autorité bien méritée.

«Notre doctrine» dit Mr. Stahl, «est que les dons divins de la grâce ne sont promis à l'âme humaine que dans l'Eglise: mais l'Eglise n'est point une institution extérieure à l'homme: elle est . . . . l'action simultanée et réciproque de la Grâce que Dieu a mise dans ses ordonnances et de la Grâce que Dieu donne à l'âme individuelle: elle est le trésor de toutes les bénédictions Divines et de toutes les charités humaines: elle est le gardien de toutes les choses saintes

Digitized by Google

que les générations successives se transmettent de main en main à travers tous les âges. C'est pour cela qu'elle contient en elle-même la connaissance de la parole de Dieu ..... et le culte magnifique que les âmes pieuses ont établi dès les temps Apostoliques jusqu'à notre siècle, et l'unité des fonctions et des pouvoirs spirituels, ... et surtout les sacrements dans leur usage légitime et leur sens véritable. Tels sont en effet les institutions et les liens dont Dieu a entouré la Chrétienté .... La communion des Chrétiens dans l'enceinte de ces institutions et non hors d'elles, c'est l'Eglise, corps mystique du Christ .... qui seule conduit à la vérité. Le fruit du royaume de Dieu est le salut des âmes; mais le sol sur lequel ce fruit croît et mûrit, c'est l'Eglise.»

Bien: mais où est donc cette Chrétienté? (car Mr. Stahl n'y admet pas toutes les sectes) où est cette Eglise? La réponse de l'auteur ne présente rien de défini. Après avoir timidement erré dans un dédale de considérations moitié sociales, moitié religieuses, il semble poser sa profession de Foi dans la péroraison de son discours, et voilà cette profession dans toute la pauvreté de sa logique.

«Le Romanisme a sa mission spéciale dans le Royaume de Dieu. Malgré l'obscurité où il se trouve quant à la question centrale de la doctrine du salut, ... malgré les autres erreurs que nous lui reprochons, il représente le côté élevé de la continuité historique et du progrès non interrompu depuis le temps des Apôtres .....

Digitized by Google

La réforme de Calvin a sa mission dans le royoume de Dieu à côté de celle de Luther dont elle est le complément sous le côté moral de l'Eglise: car c'est Calvin qui a sanctifié la commune et a édifié tout un monde d'ordonnances Chrétiennes et de vie Chrétienne dont la source est dans la foi active de la commune ..... Et méconnaîtrons-nous enfin la mission de Luther? &c.

Nous ne citerons pas l'éloge qui suit et que l'on peut facilement deviner, l'auteur étant Luthérien: mais nous dirons que Mr. Stahl ajoute: «Toutes ces confessions ont reçu leur mission de Dieu lui-même.» Et où est donc l'Eglise dont il avait si vivement reconnu la nécessité?

Est-elle dans la réunion abstraite de ces trois confessions? L'Eglise, *chose vivante et organique*, est-elle dans une abstraction? L'Eglise, *gardienne de la Vérité*, est-elle dans l'union de trois confessions, dont au moins deux erreurs? L'Eglise, *trésor de toutes les Charités humaines*, est-elle dans l'union de trois confessions dont l'une a pendant des siècles anathématisé les deux autres et continue à le faire, tandis que celles-ci l'ont payée pendant des siècles du sobriquet de la prostituée de Babylone? L'Eglise, *qui contient l'unité des fonctions et des pouvoirs spirituels*, est-elle dans l'union de trois confessions dont chacune nie les pouvoirs spirituels qui régissent les deux autres? L'Eglise *qui contient les Sacrements dans leur usage légitime et leur sens véritable* est-elle dans l'union de trois

Digitized by Google

confessions dont l'une considère les sacrements des deux autres comme une absurdité et une idolâtrie, et est à son tour considérée comme ne possédant plus que le sacrement du baptême? *L'Eglise qui renferme en son sein l'intelligence de la parole de Dieu* est-elle dans l'union de trois confessions dont chacune croit que les autres n'y comprennent rien? Evidemment la thèse posée en ces termes (et ce sont cependant les propres paroles de l'auteur) n'a pas le sens commun, et ne présente qu'un amas de contradictions manifestes qui se trahissent elles-mêmes.

Ou bien l'Eglise n'est-elle renfermée que dans la communion Luthérienne (à laquelle appartient Mr. Stahl), et les autres ne sont-elles que des erreurs plus ou moins hérétiques qui ne méritent de considération qu'en raison de leur importance historique?

Mais le développement logique des principes de l'auteur nous montre qu'à ses yeux l'Eglise était renfermée dans la communion Romaine au temps de Luther. Luther est donc l'opinion individuelle condamnant cette Eglise de sa propre autorité. Il est l'homme disant à l'Eglise de son temps: «Tu n'es pas l'Eglise, mais l'erreur et l'hérésie,» et Mr. Stahl (s'il est Luthérien) est tenu de dire avec Luther que l'Eglise n'existait pas au 16me siècle, c'est à dire, de nier tout ce qu'il avait avancé. Triste conclusion qui anéantit ses propres prémisses?

Ou bien dirons-nous que cette Eglise existait dès longtemps invisiblement renfermée dans la communion

Digitized by Google

Romaine, mais qu'elle existait sous forme d'individus isolés que la voix de Luther a groupés autour de lui pour leur donner la vie et la forme Ecclésiastiques?

Mais les individus isolés, constamment soumis à la vie sociale et religieuse de la communion Romaine, ne présentent plus la moindre trace des marques caractéristiques de l'Eglise, telles que les a données Mr. Stahl lui-même, et par conséquent la non-existence de l'Eglise au temps de Luther se trouve complètement prouvée, et tous les arguments de l'auteur sont anéantis par leur propre développement.

Tel est le suicide du Pseudo-Catholicisme ou du Traditionalisme illogique dans le monde Protestant. La Pentecôte nouvelle lui a manqué. Aussi ne peut-il pas sortir des bornes de la science Archéologique et contradictoire qui est son unique domaine. Que le savant Protestant s'imagine encore croire à quelque chose, c'est un droit que nous ne saurions lui contester; mais Luther, Calvin, Zwingli, Fox ou Jean de Leyde sont la même chose pour l'ignorant. Le peuple protestant n'a donc pas de droit à la Foi et cependant un Luthérien vient nous parler d'Eglise.

Aussi son critique, l'illustre Mr. Bunsen, a-t-il facilement raison de sa doctrine; quoiqu'il la considère peut-être sous un point de vue trop local et trop politique. Mais ce même Mr. Bunsen est beaucoup moins heureux quand il prétend diriger ses attaques contre le monde Byzantin, c. à d. contre l'Eglise. Là, sa logique lui fait défaut Il commence par étudier les ten-

Digitized by Google

dances d'obscurantisme et d'oppression qui règnent dans le monde Romain, mais qui sont (dit-il) particulièrement représentées par les gouvernements et opposées aux vœux des peuples. Puis il veut retrouver la même lutte de courants opposés dans l'Eglise. Si le savant auteur des «Signes du temps» avait mis plus d'importance à cette étude comparative, il aurait dû remarquer une différence caractéristique entre les deux mondes qu'il compare. Quelqu'ait été le système passé du gouvernement Russe, je n'ai ni à le défendre ni à l'attaquer. Je consens à admettre la critique qu'en fait l'auteur: je consens qu'on lui donne une portée plus large encore et plus d'amertume. Que s'ensuivra-t-il? La politique intérieure de l'Autriche par rapport aux questions religieuses, considérée en elle-même, quelque oppressive qu'elle soit (il ne m'appartient pas de la juger ici), serait purement Autrichienne, et ne pourrait pas servir de grief contre le Romanisme; mais cette politique est toute entière dictée par une Papauté indépendante dont les exigences sont même en partie modérées par le Ministère Autrichien. L'accusation retombe donc de tout son poids sur Rome et sur sa doctrine. Or, après avoir présenté un tableau de l'obscurantisme Russe, l'auteur passe aux pays orthodoxes indépendants de la Russie et y trouve une tendance décidée vers la civilisation et le progrès nullement entravé par la religion du pays. Qu'a donc de commun l'Eglise avec le système politique, bon ou mauvais, qui régit un de ses diocèses?

Digitized by Google

La logique et la justice exigeaient une remarque justificative pour l'Eglise; mais c'est ce que Mr. Bunsen n'a pas vu.

Mr. Bunsen accuse l'Eglise de Césaropapisme (mot assez heureusement inventé pour caractériser la prédominance de l'Etat sur la religion).

Cette accusation paraîtra, je l'espère, complètement dénuée de fondement à ceux qui ont lu ma première brochure. Elle paraîtra au moins inattendue de la part d'un Protestant, et à une époque où une question de pure doctrine a été décidée par une commission royale dans un pays Protestant (l'Angleterre, question Gorham). Elle paraîtra, je crois, un peu comique dans un ouvrage dont un bon quart est destiné à raconter avec éloge la réforme religieuse opérée par l'Etat dans un autre pays Protestant (La Prusse). Jamais l'ombre d'une semblable intervention dans les choses de Foi, de culte ou de discipline générale ne peut même être supposée chez les peuples qui gardent la Foi Apostolique, à moins d'hérésie dans l'autorité publique (quelque soit sa forme); et c'est un cas où l'Eglise sait sauvegarder sa liberté spirituelle au risque de souffrances temporelles. Nous laissons donc le Césaropapisme à qui il revient de droit.[1]

[1] J'ai prouvé l'injustice des accusations Romaines et Protestantes sur ce point, et je ne crois pas que les hommes de bonne foi se permettent de les répéter. Je ne prétends cependant pas affirmer que la liberté de l'Eglise n'ait jamais reçu, sous quelques rapports secondaires, des atteintes au moins apparentes dans le diocèse Russe (ainsi que je l'avais dit dans ma première

Digitized by Google

Ce qui est bien plus important que cette critique qui dans l'ouvrage de Mr. Bunsen n'est qu'épisodique, c'est sa propre doctrine; il nous importe de la considérer.

Il ne cherche pas, comme Mr. Kapff, d'alliance fondée sur un minimum quelconque de foi; il ne prétend pas, comme Mr. Stahl, avoir une Eglise toute prête et déjà construite par quelque savant docteur du 16me siècle. Il part de l'état présent, et sans se lancer dans des recherches dogmatiques, il ne pose qu'un principe: la liberté de conscience. Les Chrétiens n'ont, selon lui, qu'à se constituer en congrégations locales et libres. Ces congrégations jugeront la foi et la moralité de leurs membres et ne seront elles-mêmes soumises à aucune autorité supérieure: car elles seront la commune; et la commune locale, c'est l'Eglise dans le langage Apostolique (tel que le comprend Mr. Bun-

brochure). Cette apparence même est déjà un tort dont nous devons nous accuser; car tout ce qui peut prêter des armes, même à la calomnie, contre l'Eglise n'admet point d'excuse pour les nations qui, ayant le bonheur de lui appartenir, sont assez imprudentes pour laisser tomber une ombre quelconque sur sa pureté. Cependant si un savant aussi consciencieux que Mr. Bunsen avait donné quelques moments d'étude sérieuse à l'histoire de Russie, il aurait vu que l'apparence même dont nous devons nous accuser ne remonte ni au développement des éléments purement nationaux, ni à l'influence Byzantine: elle date uniquement de l'époque où l'élément Occidental et surtout Germanique vint colorer nos éléments primitifs. Tout n'a pas été pur bénéfice dans les importations de la pensée Occidentale, et la balance est peut-être bien douteuse. Du reste cela regarde le Diocèse Russe et non point l'Eglise.

Digitized by Google

sen). Nous ne nous arrêterons pas à lui demander: comment l'Apôtre a-t-il donc pu parler de l'Eglise une et unique si, de son temps, il n'y avait dans le monde Chrétien que des églises locales sans lien commun d'unité? Nous ne lui ferons pas observer (ce qui est pourtant bien clair) que les délimitations locales et géographiques, prises pour bases d'organisation sociale dans un monde éminemment spirituel, présentent un contresens; nous ne lui objecterons pas tout ce qu'il y a d'illogique dans une commune locale qui représenterait à la fois le type social par sa juridiction sur la foi et la moralité de ses membres, et l'égoïsme anti-social par sa complète indépendance et son isolement de toutes les autres sociétés semblables à elle: nous nous contenterons de lui faire une seule observation. Quelle que soit la profession de foi ou le symbole dont il se contentera, il ne peut guère espérer que tous les Chrétiens, dans quelque localité que ce soit, y donnent leur adhésion. Les opinions se partageront, et chaque opinion constituera une commune indépendante des autres, ou selon lui, une Eglise dans le sens Apostolique. Telle localité aura deux, trois églises; d'autres en auront cinq, dix ou peut-être bien plus; et toutes ces églises différeront l'une de l'autre dans la Foi, et le tout constituera l'Eglise Apostolique, et sera même selon Mr. Bunsen une représentation exacte de ce qu'elle était au temps des Apôtres. Ce n'est pas précisément l'idée que l'on s'en ferait en lisant les Epîtres dont aucune (que je

Digitized by Google

sache) ne porte de superscription dans le genre de celles-ci: aux dix églises de Rome ou aux trois églises d'Ephèse.

Cependant le savant auteur de l'ouvrage en question, prévoyant probablement cette difficulté, et voulant rendre l'unité aussi facile que possible, suppose le symbole de la Foi réduit à un Minimum dont le monde Protestant pourra difficilement ne pas se contenter (si ce monde est en effet, ainsi que les apparences le font croire, à la recherche du minimum de foi). La porte de l'Eglise de Mr. Bunsen ne se ferme ni devant l'Anabaptiste, ni devant l'Indépendant, ni même devant l'Unitaire ou Anti-Trinitaire qu'il nomme agréablement Anti-Athanasien (probablement pour éviter le nom plus vrai, mais aussi plus rude, d'Anti-Chrétien). Cela paraîtrait déjà bien suffisant: mais pour arriver plus facilement au but en montrant combien il est de facile composition sur la Foi, Mr. Bunsen va bien plus loin. Dans une lettre datée du 28 Août, se souvenant que ce jour avait autrefois vu naître un illustre génie, il s'écrie: «nous célébrons vraiment en ce jour la mémoire d'un Martyr! En effet entrer dans la vie, c'est entrer dans la souffrance»: (ce qui veut dire que tous les hommes sont des martyrs sans en excepter Néron et Héliogabale) «et c'est particulièrement le cas pour tous ceux qui sont destinés à être des confesseurs, belle dénomination que les premiers siècles de la Chrétienté avaient donnée à leurs héros. Et vraiment c'était un confesseur, et

Digitized by Google

plus qu'un confesseur! c'était un Prophète et un Apôtre!» Le Martyr, c'était Goethe qui mourut entouré de toutes les faveurs d'une cour princière, couronné de tous les lauriers de la gloire littéraire et décoré de tous les insignes de l'illustration civile! Ce confesseur (nom que les Chrétiens n'accordaient qu'à ceux qui avaient souffert pour la Foi), c'était Goethe, l'auteur de Werther, des affinités électives, de la Fiancée de Corinthe et des élégies Romaines! Cet Apôtre, c'était Goethe qui dans toute sa vie n'avait pas prononcé un seul mot religieux, et qui était si complètement étranger à la religion qu'il n'a même jamais senti le besoin de la renier. Certes, il ne peut pas entrer dans ma pensée de combattre la doctrine avancée par Mr. Bunsen; mais tout lecteur sérieux arrivera à la conclusion suivante: pour qu'un homme aussi savant, aussi pieux et aussi intelligent soit venu se noyer dans une pareille cataracte d'absurdités, il faut que la cause même qu'il plaide l'ait poussé dans le gouffre. Tel est en effet le cas: nous voyons en lui le suicide du Protestantisme dans ses prétentions à la liberté, comme nous avons vu dans Mr. Stahl le suicide du Protestantisme dans ses prétentions à une Tradition illégitime.[1]

[1] Le prétexte de cet Apothéose de Goethe chez Mr. Bunsen est un projet d'Oratorio que Goethe avait fourni à un musicien Allemand. Ce projet était *le Christ dans l'histoire humaine* et se trouvait accompagné d'une explication dont le ton est aussi irréligieux que le sens en est anti-philosophique. Goethe croyait retrouver la nécessité dans la loi Mosaïque: il ne voyait pas que

Digitized by Google

Quelle que soit cependant l'importance des opinions individuelles, elle ne saurait rivaliser avec celle des manifestations collectives. L'année passée en a vu une des plus remarquables et qui est peut-être unique dans l'histoire religieuse. Une grande société religieuse, celle de tous les protestants de la Hesse Electorale, se donnant le titre d'église et répondant à une question qui lui avait été adressée sur la confession à laquelle elle appartient, avait déclaré publiquement qu'elle n'en savait rien et en avait perdu tout souvenir. L'Université de Marburg, peut-être scandalisée d'une pareille franchise, essaya de répondre à la question: mais *l'Eglise de Hesse* renouvela sa déclaration, nia, à juste titre, le droit que s'arrogeait l'Université d'en savoir plus long que l'Eglise toute entière de Hesse sur sa confession religieuse, décida que la question était insoluble dans le moment présent, et se contenta de témoigner l'espoir que des recherches savantes et historiques pourraient cependant l'amener avec le temps à une solution satisfaisante. La chose pour être incroyable n'en est pas moins vrai. La franchise et la simplicité de l'aveu, le naïf plaisir que ce coin de la savante Allemagne trouve à voir sa religion devenir un sujet d'études pour les savants à l'égal des Hiéroglyphes de l'Egypte, tout inspire l'étonnement:

la loi est la *libre obéissance*, comme la liberté Chrétienne est le *libre accord. Dieu est la liberté pour les êtres purs; il est la loi pour l'homme non régénéré: il n'est la nécessité que pour les Démons.*

Digitized by Google

mais cet étonnement fait place à une profonde tristesse quand on fait réflexion que toute une population qui se dit Chrétienne, en manifestant l'espérance que *les savants finiraient par découvrir à quelle confession elle appartient de droit, a déclaré implicitement que de fait elle n'en possède aucune.* Sa religion est reléguée au rang de choses mortes, et aucun sentiment de douleur n'est venu se réveiller dans le cœur de ces populations privées du principe même de la vie Spirituelle.

Dans ma première brochure j'avais conseillé aux docteurs Protestants de dire aux peuples: «Vous n'aurez de religion légitime que quand vous serez devenus des théologiens comme nous. En attendant passez-vous-en!» Ce conseil, dicté par une logique impartiale, avait paru ironique. Le monde Protestant a pris soin de me justifier par l'organe de la Hesse Electorale.

Ainsi, le mensonge patent dans le monde Romain, l'absence avouée de la Vérité dans la Réforme, voilà tout ce que nous trouvons hors de l'Eglise. L'incrédulité n'a qu'à se croiser les bras: Rome et l'Allemagne travaillent pour elle avec une égale ardeur.

Plus profondément, plus sincèrement religieuse que toutes les deux, l'Angleterre paraît faire exception dans le mouvement général des confessions Occidentales: et cependant, tout en rendant justice à ce pays, je trouve inutile d'en parler. En tant que Romaine ou dissidente, l'Angleterre vogue dans le sillage de la

Digitized by Google

pensée continentale : en tant qu'Anglicane elle est dépourvue de toute base qui puisse mériter un examen sérieux. L'Anglicanisme est un contresens dans le monde Réformé comme le Gallicanisme dans le monde Romain. Le Gallicanisme est mort : l'Anglicanisme n'a pas de longs jours à vivre. Amas fortuit de principes conventionnels sans lien intime qui les unisse l'un à l'autre, ce n'est qu'une étroite jetée de terres sablonneuses, battue par les vagues puissantes de deux Océans ennemis et qui va s'éboulant des deux côtés dans le Romanisme ou la dissidence. L'Anglicanisme par ses représentants les plus distingués a condamné le schisme Romain dans tous ses dogmes distinctifs (c'est à dire dans la suprématie Papale et dans l'addition du *filioque*, addition que les savants de l'Allemagne et entre autres Mr. Bunsen nomment également une falsification évidente.) L'Anglicanisme n'a pas une seule raison à donner et n'en a jamais donné une seule pour ne pas être Orthodoxe. Il est dans l'Eglise par tous ses principes (j'entends par là ses principes réels et caractéristiques) : il est hors de l'Eglise par son Provincialisme historique, Provincialisme qui lui impose un faux-air de Protestantisme, qui le prive de toute tradition et de toute base logique, et dont il ne veut pourtant pas se défaire, en partie par orgueil national, en partie par suite du respect habituel de l'Angleterre pour le fait accompli. L'Anglicanisme est en même temps la plus pure et la plus antilogique de toutes les confessions Occidentales :

Digitized by Google

ou plutôt, plongé tout entier dans le sein de l'Eglise par tout ce qu'il a de religieux, il est tout ce qu'il y a de plus opposé à l'idée même de l'Eglise; car il n'est ni une tradition, ni une doctrine, mais une simple institution nationale (an establishment), c'est à dire, l'œuvre avouée des hommes. — Il est jugé et il se meurt.[1]

Nous avons traversé les bas-fonds et les brouillards de l'Hérésie. Tâchons de nous élever aux hauteurs calmes et sereines d'où l'Eglise contemple la Vérité dans sa divine Harmonie. Là, plus de contradictions intérieures dans la doctrine, plus d'erreurs qui se condamnent elles-mêmes par leur propre développement; là, nous ne sentirons plus un sol mouvant trembler sous nos pas, et nous ne verrons plus

[1] Aucun pays n'a montré autant de désir de se rapprocher de l'Eglise que l'Angleterre, et dans ces derniers temps nous avons encore vu un de ses plus dignes enfants, William Palmer, travailler avec ardeur à rétablir l'antique unité. Quoique tombé plus tard dans l'erreur Romaine, nous osons espérer que sa faute lui sera pardonnée en faveur de la lutte si longue et si douloureuse qu'il avait soutenue. Quant à ceux (quelque haut placés qu'ils soient) qui lui ont fermé la porte de l'Eglise et ont occasionné sa défection, tout ce que nous pouvons dire d'eux, c'est que nous désirons que Dieu les juge dans sa miséricorde; car ils ont été bien coupables. Cette âme si pure et si avide de vérité, maintenant jetée au centre même du mensonge constant et volontaire, n'a pas de repos à attendre sur la terre à moins d'un retour qu'il est impossible de prévoir. Pauvre Palmer! Si jamais ces lignes tombent sous ses yeux, je voudrais qu'il apprît que sa chute a attristé bien des cœurs amis, et que les souffrances qui l'ont précédée avaient déjà fait verser des larmes amères à des yeux que la mort a fermés à jamais.

Digitized by Google

les feux follets de la pensée individuelle jeter de trompeuses lueurs au milieu de l'obscurité générale. Là, nos pieds poseront sur le roc inébranlable, et nos yeux seront éclairés par la lumière d'un jour sans nuages: car c'est le royaume du Seigneur!

Dieu, principe éternel de tout ce qui est, s'était d'abord révélé à ses créatures intelligentes comme pouvoir sans bornes et sagesse infinie. Dieu, dans la suite des temps, se révéla à ces mêmes créatures comme l'Etre Moral unique dans le fils de l'homme, Jésus le Juste, notre Sauveur; et les êtres dont le sentiment moral reconnut son amour infini le glorifient et glorifient en lui le Père des Miséricordes dans les siècles des siècles.

Mais ce n'est encore que la révélation historique. L'Esprit qui est de Dieu, et qui est Dieu, n'a pas refusé à ses fidèles une révélation plus complète. Par l'organe de l'Eglise il a nommé le Fils « l'agneau offert en sacrifice dès l'origine des siècles, » et le Mystère Divin s'est révélé dans la profondeur infinie. L'homme vit constamment dans le présent (car c'est sa vie même qu'il appelle « le présent »), et cependant ce présent n'est pour l'homme qu'un passage de ce qui était l'avenir à ce qui est devenu le passé. Il n'a pas d'existence réelle dans le temps: le présent qu'on veut nommer a déjà cessé d'être avant qu'on l'ait nommé. Il en est autrement de Dieu. Ce que nous entendons par le passé ou par l'avenir tout est uni pour lui dans le présent, dans l'unité invariable de son éternité. La

Digitized by Google

révélation du Fils de l'homme, qui a surgi sur la face mobile des siècles, c'est encore la pensée éternelle de Dieu; et nous reconnaissons que Dieu n'est pas seulement étranger au mal, mais *vainqueur du mal dès l'éternité par la pensée du Christ.*

La liberté morale, telle est l'essence de l'intelligence finie. Cette liberté, c'est la liberté du choix entre l'amour de Dieu et l'égoïsme, ou autrement entre la justice et le péché: et c'est le choix lui-même qui décide des rapports de l'intelligence finie qui en est la source éternelle. Mais tout le monde des intelligences finies, toute la créature est dans le péché, soit de fait, comme ayant erré, soit virtuellement, comme n'ayant été préservée du péché que par l'absence de la tentation et par la grâce Divine. Nul être n'est pur aux yeux de Dieu, nul n'est hors du péché, nul n'a la justice imminente en soi par la force de sa propre liberté. Toute la créature porte son arrêt en elle-même; toute, elle est séparée de Dieu; toute, elle est irréconciliable. Telle est la loi, la loi sévère, inflexible, inexorable, la loi dont l'ancien Testament n'a été que le symbole, ainsi que nous le fait comprendre l'Esprit Saint par la bouche de l'Apôtre (car il ne parle pas de la loi cérémonielle seule). La créature ne peut pas être réconciliée avec le Créateur, comme le péché ne peut point être uni à la perfection. La créature est donc vouée au malheur: *telle est la loi de justice*, et cependant la justice de la loi n'est pas manifeste. En effet Dieu, l'Etre infini, ne peut pas

Digitized by Google

servir de mesure à l'Etre borné; et d'un autre côté l'intelligence finie étant toute entière dans le péché, le péché devient une nécessité réelle, et la justice n'est plus qu'une possibilité abstraite sans base réelle. Mais l'être infini dans lequel rien n'est abstraction, mais tout réalité, devient l'être borné dans le Christ; et le Christ, apparu dans le temps, mais pensée éternelle du Père, le Christ, homme comme nous, homme enfermé dans la faiblesse, dans l'ignorance, dans la souffrance, et dans la tentation, reparaît dans toute la perfection de la justice Divine par la seule force de sa volonté humaine.[1] Le Christ est donc dès l'éternité la seule juste condamnation du péché. Le Christ seul est la mesure de toute créature: aussi est-il le juge suprême, ainsi que nous l'a dit l'Esprit de Dieu.

Mais le Christ n'est pas seulement la justice du Père Eternel: il est encore l'amour infini du Père. Aussi n'est-il pas seulement la condamnation du péché; il est également le seul salut possible du pécheur. La nature de Dieu ne peut pas accepter le péché par la raison que le péché par lui-même est l'éloignement volontaire de Dieu: il est l'égoïsme de la créature se préférant à Dieu. Mais l'amour du Christ n'abandonne pas la créature; il ne veut pas s'en séparer: il s'unit à elle d'une union intime et parfaite; il accepte le

[1] Ceci doit faire comprendre toute l'importance de la question du Monothélisme. Cette hérésie anéantissait, sans le savoir, la justice Divine.

Digitized by Google

poids du péché dont il est la condamnation. Avec la créature, et pour elle, il devient réellement le péché; car il le peut par sa nature d'être borné. Oh, quel œil mesurera cet abime d'humiliation et de souffrance? qui comprendra l'horreur de la lutte, les armes et la sueur de sang? qui trouvera en soi quelque sentiment d'amour capable de répondre à cet amour infini? Le Christ n'est plus l'être pur et parfait: il s'est uni à toute créature qui ne le repousse pas; il a pris sur lui tout péché quel qu'il soit; il est sous le poids de la colère Divine et sous le poids de la condamnation dont il est lui-même la justice manifestée; il subit l'arrêt auquel il s'est soumis: cet arrêt, c'est la mort. Mais la victoire est consommée par là-même. Le péché (qui est l'égoïsme de la créature), accepté librement par l'amour, s'est subitement transfiguré: il est devenu la perfection du sacrifice, et pour ainsi dire la couronne de la perfection Divine. D'un autre côté le même acte qui, en unissant le Christ à la créature imparfaite ou coupable, le rendait responsable du péché, a rendu le pécheur participant de la perfection de son sauveur: c'est pourquoi tout être qui ne rejette pas le Christ est réconcilié à Dieu; tout péché est converti en justice; tout pécheur est devenu fils de Dieu: car le Christ par son union, non abstraite mais réelle avec la créature, est la justification de l'imperfection virtuelle des uns, c'est à dire, de l'absence de justice immanente, comme il est le rachat du péché manifeste des autres. Ce Christ venu dans

Digitized by Google

le temps, mais éternellement présent à Dieu, rayonne dans l'éternité, dans l'essence même du Père dont il est la pensée et la révélation.

Le Christ est donc la victoire éternelle de Dieu sur le mal; il est la seule condamnation du péché dès l'éternité, et le salut éternel de tout pécheur qui ne veut pas le rejeter. Tous les rapports moraux entre Dieu et la créature sont évidemment intervertis, sont fictifs, sont impossibles hors du Christ, de Jésus le Juste, de celui qui est éternellement le Fils bien-aimé du Père des miséricordes.

Où sont donc les mérites juridiques inventés par Rome quand tout est péché hors du Christ et que tout est justice dans le Christ? Où est le fatalisme du Calviniste quand c'est la liberté humaine dans le Christ qui est l'unique condamnation du péché et l'unique salut du pécheur? Où est enfin la philosophie aveugle de l'Unitaire qui croit pouvoir posséder un Dieu et se passer du Christ? (Hélas, s'il le pouvait, comment peut-il le vouloir?) L'œil des enfants de l'Eglise, éclairé par les rayons de la tradition Apostolique, embrasse du haut de la sainte montagne des horizons sans bornes, et ne peut laisser tomber sur la région d'erreur et de ténèbres où l'hérésie erre au hasard que des regards de douloureuse pitié.[1]

[1] Si ma mémoire est fidèle, l'illustre Möhler a dit dans un endroit de ses écrits: «Es kommt wohl eine Zeit, wo die Menschheit es verstehen wird, dass man weder eine gottlose Welt noch

Digitized by Google

Tels sont les admirables Mytères que l'Esprit de Dieu a daigné nous révéler. Il nous a donné de savoir que la justice du Père s'est manifestée dans la libre perfection de son Fils Bien-aimé, Jésus le Juste, incarnation du Verbe Eternel, et que l'amour infini du Père s'est manifesté dans le libre amour de l'Agneau divin qui s'est sacrifié pour ses frères. Tout est œuvre de liberté, soit la justice du Christ qui nous condamne, soit l'amour du Christ qui nous sauve par l'unité réelle et indicible à laquelle il nous admet. Tout est juste: car la justice (judiciaire) n'est que la loi logique manifestée; et en effet rien n'a disparu sans traces. Le péché n'a point été pardonné, ni absous, ni aboli, ce qui serait contraire aux lois de la raison: mais il a été transfiguré en perfection par l'union complète de l'homme avec son Sauveur. Tel est le Mystère Divin. Mais quelle est la forme de sa révélation terrestre? C'est la vie obscure d'un pauvre Hébreu terminée par le supplice infamant de la croix. Quel sera donc l'œil qui percera ce voile épais d'humiliation et de misère? A qui sera-t-il donné de com-

einen christlosen Gott sich denken kann.» (L'humanité comprendra un jour qu'il est impossible de s'imaginer un monde sans Dieu ou un Dieu sans Christ.) Cette pensée sublime qui en Occident n'a pu être que vaguement entrevue par un homme éminent dans un moment d'inspiration particulière, se manifeste dans toute la clarté de son enchaînement logique à tout fils de l'Eglise. J'ajouterai ici que le Calvinisme pur ne peut s'empêcher de retomber dans le Monothélisme. Tout penseur sérieux arrivera à cette conclusion de lui-même.

Digitized by Google

prendre ce que les intelligences célestes n'auraient pu deviner?

Le Mystère de la liberté morale dans le Christ et de l'union du Sauveur et de la créature intelligente n'a pu être dignement révélé qu'à la liberté de l'intelligence humaine et à l'unité de l'amour mutuel que l'Esprit de Dieu est venu consommer et couronner au grand jour de la Pentecôte quand les langues de feu s'allumèrent sur les têtes des Disciples réunis dans l'espoir, dans la prière et dans l'adoration. En effet la Foi qui sonde les Mystères Divins n'est pas une croyance: elle est une connaissance. Mais elle n'est pas non plus une connaissance semblable à celles que nous avons du monde extérieur: elle est une connaissance intérieure semblable à celle que nous avons des faits de notre propre vie intellectuelle. Elle est donc un don de la Grâce Divine: elle est la présence de l'Esprit de vérité dans nous-mêmes. Or, l'union de l'homme terrestre avec son sauveur est toujours imparfaite: elle ne devient parfaite que dans la région où l'homme dépose son imperfection dans la perfection de l'amour mutuel qui unit les Chrétiens les uns aux autres. Là, l'homme ne se repose plus sur ses propres forces qui ne sont que faiblesse; il ne compte plus sur sa propre individualité; il ne compte que sur la sainteté du lien d'amour qui l'unit à ses frères, et son espérance ne peut pas le tromper: car ce lien, c'est le Christ lui-même qui fait la grandeur de tous de l'humilité de chacun. Aussi voyons-nous

Digitized by Google

le premier chef de la sainte phalange des Disciples tomber à Antioche dans une erreur qui compromettait tout l'avenir de la liberté Chrétienne et ne se relever que par son humble déférence à la voix d'un nouveau converti. (Hélas! ceux qui prétendent occuper sa place ne savent même pas comprendre sa grandeur.) Dans cet exemple nous apprenons à connaître le rapport de chaque Apôtre à l'Eglise des Apôtres, c'est à dire le rapport de chaque fidèle à l'Eglise de tous les âges à venir: nous reconnaissons le Mystère même de l'Eglise et nous osons, sans crainte de blasphême, la considérer comme le corps du Christ lui-même, de l'homme-Dieu, notre Sauveur (ce qui ne veut pas dire que nous ayons la folie de nous considérer dans notre individualité comme des incarnations de la Divinité). En effet, ce qui constitue l'Eglise, ce n'est ni le chiffre numérique des fidèles, ni leur assemblée visible; mais c'est le lien même qui les unit.

L'Eglise, c'est la révélation de l'Esprit Saint à l'amour mutuel des Chrétiens, à cet amour qui les ramène au Père par son Verbe incarné, Jésus notre Seigneur. La mission divine de l'Eglise n'est pas seulement de sauver les âmes ou de perfectionner les existences individuelles: elle est encore de garder la vérité des Mystères révélés pure, intacte et complète à travers toutes les générations comme une lumière, comme une mesure, comme un jugement. Les liens secrets qui unissent l'Eglise terrestre au reste de l'humanité ne nous ont point été révélés: nous n'avons donc ni

Digitized by Google

le droit ni le désir de supposer une condamnation sévère qui serait démentie par la bonté Divine. Les paroles de l'Esprit de Dieu dans l'Epitre de St. Paul aux Romains et dans le récit de la conversion du centurion nous permettent au contraire de nourrir de douces espérances pour tous nos frères, quelles que soient les erreurs de leurs doctrines. Nous savons bien que hors du Christ et sans amour pour le Christ, l'homme ne peut point être sauvé: mais en ce cas il ne s'agit pas de sa révélation historique, ainsi que le Seigneur nous l'a dit.[1] Le Christ n'est pas seulement un fait; Il est une loi; Il est une idée réalisée; et tel homme qui, par les décrets de la Providence, n'a jamais seulement entendu parler du Saint qui souffrit en Judée, adore l'essence même de notre Sauveur dont il n'a pas le bonheur de bénir le nom Divin. Celui qui aime la justice, n'aime-t-il pas le Christ? celui dont le cœur est ouvert à la compassion et à la charité, n'est-il pas un disciple sans le savoir? Celui qui est prêt à sacrifier son bonheur et sa vie pour ses frères, n'imite-t-il pas le Maître unique qui est la perfection de l'amour et du sacrifice? celui qui reconnaît la sainteté de la loi morale; et dans l'humilité de son cœur reconnaît aussi son extrême infériorité devant l'idéal, n'a-t-il pas élevé dans son âme un autel pour le Juste devant lequel se prosterne l'armée des intelligences

[1] Le péché contre le fils de l'homme opposé au péché contre l'Esprit.

Digitized by Google

célestes? La connaissance lui manque: mais il aime celui qu'il ignore, comme les Samaritains adoraient Dieu sans le connaître. Ou plutôt ne l'aime-t-il pas sous d'autres noms: car justice, compassion, charité, amour, sacrifice, enfin tout ce qui est vraiment humain, grand et beau, tout ce qui est digne de respect, d'imitation ou d'adoration, tout cela ne présente que les différentes formes du nom de notre Sauveur. D'autres ont entendu prêcher sa loi, mais présentée sous un faux jour, et n'ont pu démêler la Vérité du mélange d'erreurs sous lequel elle se présentait, tout en appartenant à cette même vérité par tous leurs désirs et par toutes leurs aspirations. Toutes les sectes Chrétiennes enfin ne renferment-elles pas dans leur sein des hommes qui malgré l'erreur de leurs doctrines, le plus souvent héréditaires, rendent hommage par leurs pensées, par leurs paroles, par leurs actions, par leur vie toute entière à Celui qui mourut pour ses frères coupables? Tous, depuis l'idolâtre jusqu'au sectaire, sont plus ou moins plongés dans l'ombre: mais tous voient luire au milieu des ténèbres quelques rayons de la lumière éternelle, révélée par des moyens divers. Ces rayons sont faibles et insuffisants; il sont toujours prêts à s'éclipser dans la nuit du doute: mais ils émanent de Dieu et du Christ et viennent tous se concentrer dans le soleil de vérité qui luit pour l'Eglise.

C'est du trésor inépuisable de connaissance intime, ou de Foi, confié à l'Eglise que les sectes qui s'en

Digitized by Google

sont séparées tiennent les restes de révélation qu'elles ont encore conservés. C'est la lutte glorieuse de l'Eglise contre l'erreur d'Arius qui leur a appris que dans le monde des intelligences rien ne saurait être semblable à Dieu en perfection morale (car tel est le principe moral renfermé dans la confession Dogmatique). C'est la lutte contre Nestorius et Eutychès qui, en posant le principe que Dieu et l'homme sont tellement semblables que Dieu a pu se faire homme, a en même temps imposé à l'homme l'obligation de ne jamais se contenter d'un perfectionnement approximatif, mais de tendre sans cesse et de tout son pouvoir vers la perfection absolue. C'est la lutte contre le Monothélisme qui a manifesté la justice de Dieu et fait valoir les droits de la liberté humaine dans le Christ. Je ne considère ici que le côté moral du Dogme; car c'est ce côté qui a fait toute la vie intellectuelle et sociale des peuples qui se disent Chrétiens. C'est l'Eglise qui dans le second Concile de Nicée a établi la liberté des formes de l'adoration et du Rite. C'est l'Eglise qui dans notre siècle a sapé les bases de toute hérésie rationaliste, en révélant le mystère de la loi morale qui la gouverne elle-même et en déclarant, par la bouche des Patriarches, que la Vérité n'était donnée qu'à l'amour mutuel. Et, pour ne prendre qu'un exemple d'un ordre inférieur, si dans ce moment il m'est permis d'expliquer le rayonnement éternel du Verbe incarné, si j'ai pu faire voir que hors de cette incarnation, hors du Dieu-homme tous

Digitized by Google

les rapports moraux du Créateur et de la Créature, la condamnation comme le salut, sont fictifs et impossibles; si j'ai pu exposer dans un enchaînement logique ce que les sages de l'Occident n'ont jamais pu dire et n'oseront point contredire; c'est au bonheur d'être un fils de l'Eglise et non point à une force individuelle que je dois ce droit, ce pouvoir et cette autorité. Je le dis avec hardiesse et fierté; car il ne me convient pas d'être humble dans les choses que je tiens de l'Eglise.

Telle étant la grandeur de l'Eglise, tout Chrétien, réfléchissant à cette grandeur et à sa propre bassesse, ne peut s'empêcher de sentir combien il est indigne de la haute mission et de la gloire qu'il est appelé à partager. Ce sentiment de son indignité profond et sincère, ce jugement sévère et juste qu'il porte sur lui-même le force à s'exclure par la pensée du monde Divin dont il désirerait et n'ose pourtant se croire partie. C'est à ses frères qu'il expose sa faute et la condamnation qu'il a portée contre lui-même: c'est leur main charitable et indulgente qui lui rouvrira les portes qu'il n'ose point rouvrir lui-même; car il peut se condamner et n'a pas le droit de s'absoudre. Tel est le sacrement de la pénitence que l'on a bien souvent, et à juste titre, nommé un renouvellement du baptême; non que le baptême soit en effet répété, mais parce que de même que dans le baptême l'homme n'ose point s'associer arbitrairement à la communion des élus et du Christ, de même dans le sacrement de

Digitized by Google

la pénitence l'homme s'excluant de l'Eglise par la pensée, ne se croit pas en droit d'y rentrer autrement que par le jugement de ses frères. C'est la sincérité de la condamnation qu'il a portée contre lui-même qui donne au jugement auquel il se soumet son véritable caractère d'absolution. Il n'y a point d'accusateur extérieure: pas de pouvoir extérieur qui le condamne. C'est lui-même qui s'accuse: c'est lui-même qui se condamne: c'est l'Eglise qui le justifie, qui le délivre du poids de la condamnation qu'il a prononcée et qui le fait rentrer dans son sein glorieux. Ce sacrement, mal compris par les Latins, a été naturellement rejeté par les Réformés à qui le mystère de l'Eglise terrestre ou historique elle-même a complètement échappé. Il a été confondu avec les ordonnances ou règles disciplinaires qui peuvent s'y joindre, mais n'en font point partie intégrante. Il a été considéré comme un privilége de la Hiérarchie quand il n'est que la suite naturelle des rapports d'unité entre tous les membres de l'Eglise, unité dont les pasteurs sont l'expression visible.

Si la pénitence manifestée dans sa forme sacramentelle (c. à d. par l'intermédiaire de la commune des fidèles) est une expression nécessaire de l'humilité du Chrétien et de son union organique avec ses frères, si elle est éminemment naturelle dans le cours de la vie de tout fils de l'Eglise, quelque haut placé qu'il soit (car le Prêtre et l'Evêque y sont soumis comme tous les autres), combien n'est-il pas plus naturel en-

Digitized by Google

core qu'elle précède l'acte le plus important de la vie du Chrétien, l'acte où l'unité spirituelle de l'Eglise reçoit sur la terre sa couronne céleste. Je parle de l'Eucharistie. Si jamais le Chrétien sent son extrême bassesse, la majesté morale de son Divin Sauveur et toute la gloire des priviléges que le Christ a conférés à son Eglise, si jamais, plein d'une sainte terreur, il sent la justice de la condamnation à laquelle il ne peut échapper que par son union avec le Fils de l'homme dont l'Eglise est le corps, et s'il sent en même temps la nécessité de s'exclure de cette Eglise par un arrêt qu'il prononce lui-même et d'y rentrer par l'amour charitable de ses frères et de sa commune; tous ces sentiments doivent se manifester avec une puissance irrésistible au moment formidable où il est appelé par la grâce Divine à s'unir au Christ, non seulement intellectuellement, mais encore matériellement; non seulement par la pensée, mais encore par le corps qui est destiné à devenir la manifestation de la pensée. Car l'Eucharistie est, comme je l'ai dit, une union réelle de l'âme à l'âme, et du corps au corps; et tout le monde des élus ne peut plus être que le corps du Christ par son union intime avec eux, ainsi que l'a dit le Damascène dans le chant inspiré que le prêtre répète après la Communion.[1]

Mais pour que l'union soit couronnée il faut qu'elle

[1] O Christ, Pâque sainte et sublime! O Verbe, sagesse et force de Dieu! Donne-nous une communion plus parfaite encore dans le jour sans déclin de not royaume éternel.

Digitized by Google

existe dans la réalité, dans le principe de la vie commune et dans sa manifestation, dans la doctrine confessée par tous, dans les sacrements admis et reçus par tous, dans les Rites enfin qui ne sont que l'expression du rapport de la commune au Dogme qu'elle professe. L'Eglise dans sa mission terrestre est en même temps visible et invisible. Elle est de fait la société des élus de Dieu, un corps et une âme; et en ce sens, c'est l'Eglise invisible. Mais elle est aussi la société des hommes qui, quelle que soit leur vie intérieure et individuelle, reconnaissent le principe de la vie Chrétienne, et s'y soumettent au moins en apparence. Le Chrétien ne juge point ses frères: la commune les juge avec indulgence, quelquefois peut-être avec une indulgence excessive (telle est la faiblesse humaine); elle ne sonde point les cœurs; elle ne refuse point sa communion au repentir, même apparent: mais il en est autrement quand des frères rejettent ou nient le principe même qui fait l'unité. Alors elle ne les juge plus: elle s'en éloigne. Le lien humain continue à exister entre les individus: le lien Mystérieux de l'Eglise a visiblement cessé d'exister par l'effet de leur propre volonté. La grâce spéciale qui y est attachée leur est retirée. Tel est le principe de l'Eglise visible. Elle n'existe donc qu'en tant qu'elle est soumise à l'Eglise invisible et consent à être sa manifestation: et d'un autre côté l'Eglise invisible ne peut point, par suite de sa nature même, accepter comme sa manifestation une société religieuse qui ne serait

Digitized by Google

pas soumise au principe même de la communion Chrétienne. Ce principe, comme je l'ai dit, est celui de l'amour mututel en Jésus-Christ et porte avec lui ses fruits, la sanctification et la connaissance des Mystères Divins, c. à d. la Foi. Tant qu'il existe, tant qu'il est admis par tous, l'Eglise visible subsiste, quelle que soit l'ignorance générale pour le schoses extérieures, quelle que soit souvent la corruption individuelle ou la grossièreté des rapports civils et politiques produits par la destinée historique des nations (car toutes ces choses ne sont point soumises au jugement de l'Eglise invisible). Mais dès que le principe a cessé d'être admis, ce qui était l'Eglise visible a cessé d'exister dans ce sens, et l'Eglise invisible se trouve obligée de se manifester et de devenir visible par sa protestation. Il n'est donc rien de plus absurde que la supposition d'une Eglise invisible, (c. à d. sans manifestation) perdue pendant des siècles au milieu d'une société religieuse professant des doctrines et des dogmes erronés et célébrant des rites indignes du Christianisme. Qu'est-ce qu'elle aurait été, cette Eglise invisible dont les membres n'auraient eu de communion entre eux que par des sacrements corrompus? Qu'est-ce qu'elle aurait été, cette Eglise invisible dont les membres n'auraient eu ni la connaissance de la Vérité, ni le courage de la proclamer? S'ils l'ignoraient, où était la grâce de la Foi? S'ils la possédaient, où était le courage obligatoire de la confession? Comment ces ignorants pouvaient-ils être

Digitized by Google

l'Eglise des Apôtres? ou pourquoi ces lâches ne mouraient-ils pas plutôt que de se soumettre à professer l'erreur? Telle a cependant dû être l'Eglise invisible, s'il faut en croire ceux des Réformés qui veulent encore garder l'idée de l'Eglise.

Aussi les Anglicans et beaucoup de Luthériens, semblables à Mr. de Stahl, sentant probablement combien cette doctrine est insoutenable, se voient dans la nécessité d'admettre que Rome était véritablement l'Eglise jusqu'au moment où ses abus nécessitèrent une réforme ou une scission. Ceux-ci tombent dans une contradiction encore plus évidente que les autres. Ils sont obligés d'admettre ou de considérer comme justifiable tout ce qu'ils condamnent constamment et à juste titre. Ils sont obligés de consentir pendant des siècles à la doctrine de la Suprématie Papale qui ne fut jamais aussi hardiment arrogée et aussi généralement admise que sous les successeurs immédiats de Grégoire VII; à la doctrine du Purgatoire que les représentants de tout l'Occident voulurent imposer à l'Eglise aux conférences de Florence; au droit de priver les Laïques du sang de notre Sauveur; et enfin ils sont surtout obligés d'admettre l'addition au Symbole de Nicée, addition que la plupart des savants sérieux nomment pourtant une falsification en fait de dogme, et que tous avouent avoir été introduite d'une manière schismatique. C'est ainsi que placés dans une position éminemment fausse, les Anglicans et les Luthériens se trouvent forcés ou

Digitized by Google

à retomber dans le rêve de l'Eglise invisible, ou à faire des Hérésiarques des fondateurs de leurs communautés. Plus justes envers la vigoureuse intelligence et le noble caractère de Luther et envers les premiers docteurs de l'Anglicanisme, nous ne pouvons pas les considérer comme des Hérésiarques. Malheureux et égarés, nés et plongés dans un monde d'erreurs, ils firent de vains efforts pour sortir des ténèbres et pour ramener l'Hérésie Papale à la vérité primitive : mais l'homme ne peut point refaire l'Eglise des Apôtres. Il ne peut que s'y réunir. L'orgueil de l'Occident ne se décida pas à se tourner vers l'Orient, et une nouvelle forme de l'erreur et du Protestantisme vint partager en deux le royaume de l'hérésie Papale et du Protestantisme Romain.

L'Eglise et son unité organique sont des doctrines que la Réforme ne peut pas soutenir à moins de se condamner elle-même. Aussi la plupart des Protestants se sont-ils décidés à s'en passer : mais alors ils sont obligés, comme je l'ai dit, de se passer de l'Ecriture Sainte et de se perdre dans le subjectivisme le plus complet et le plus arbitraire. *Le mystère de l'unité* du Créateur et de la créature par le Christ aurait été, selon eux, *confié à la discorde.* Tel est le principe Protestant, quels que soient les subterfuges historiques ou dialectiques à l'aide desquels on cherche à lui échapper. Il se réfute de lui-même.

Les Protestants commencent à le comprendre ; et c'est un pas important dans leur développement intel-

Digitized by Google

lectuel. La conclusion inévitable à laquelle doit arriver la Réforme se manifeste à leurs yeux de plus en plus à mesure que leurs études religieuses deviennent plus profondes. Elle n'a pas pu échapper à la forte intelligence d'un savant aussi consciencieux que Mr. Bunsen. Mais le résultat négatif ne donne que l'incrédulité: pour en sortir il faut une base positive. Le dernier ouvrage de Mr. Bunsen, Dieu dans l'Histoire (Gott in der Geschichte), pose un principe aussi vrai que riche en déductions. «La Bible a existé déjà avant d'avoir été écrite.» C'est donc la Tradition. «La Bible» (c. à d. la Sainte Ecriture) «ne peut pas plus exister sans la commune» (c. à d. sans l'Eglise) «que la commune sans la Bible.» «L'Ecriture, c'est l'Ecriture de l'Eglise: l'Eglise, c'est la commune de l'Ecriture.» Ce principe dans cette forme si sévère, si précise, si Chrétienne, est tout nouveau dans le monde Protestant; et il est impossible de ne pas reconnaître qu'il est né d'une étude plus approfondie de la doctrine Ecclésiastique et des explications qu'en ont données les écrivains de l'Eglise dans notre temps. Bunsen ainsi que tous ceux qui acceptent cette base sont bien près du royaume de Dieu, et il nous est permis d'espérer que la lumière qu'ils ont acquise nouvellement est une récompense de la sincérité sérieuse et logique qu'ils ont si souvent prouvée même dans leurs erreurs. Dieu veuille que la science fidèle à elle-même, et triomphant de l'orgueil humain, finisse enfin par se soumettre à la vérité Divine qu'elle n'au-

Digitized by Google

rait pas pu découvrir, mais à laquelle elle a pu préparer les voies par la négation des fausses doctrines.[1] Le principe une fois posé, la déduction est aussi facile qu'inévitable. La Bible n'est pas le livre écrit qui n'est que sa forme visible: il est le livre pensé, le livre dans son principe intellectuel. Ce livre, c'est la pensée, la Foi intime de la commune. Il cesse d'exister malgré la subsistance de sa forme matérielle dès que la commune ou l'Eglise a cessé d'exister par la perversion de sa doctrine: car, selon le principe que St. Grégoire a posé en parlant des Prophètes, le sens du mystère écrit ne peut appartenir qu'à l'unité sociale qui porte en elle-même la révélation de ce mystère.[2] L'intelligence de la doctrine suit nécessairement les mêmes lois que sa manifestation écrite qu'elle précède et à laquelle elle survit (pouvant, pour ainsi dire, toujours la renouveler si sa forme matérielle pouvait jamais se perdre). Il n'y a eu qu'une seule Pentecôte pour tous les Apôtres comme pour tous les fidèles de tous les siècles, et l'Esprit de Dieu n'est pas descendu sur la commune pour s'éloigner de nouveau, mais pour lui être toujours présent. «*C'est l'Eglise toute entière qui a écrit la*

[1] C'est ainsi que St. Clément d'Alexandrie disait «La Philosophie a élevé les Hellènes pour le Christ, comme la loi avait élevé les Hébreux» C'est une pensée qui lui venait de son maître, lui-même disciple des Apôtres.

[2] C'est ainsi que l'Ancien Testament n'existe plus pour les Juifs. J'espère que les Protestants ne nieront pas cette déduction d'un principe qu'ils commencent à reconnaître.

Digitized by Google

Sainte Ecriture. » « *L'Ecriture n'est ni de Paul ni de Luc, mais de l'Eglise* » ainsi que je l'ai dit dans mes deux brochures précédentes. L'Ecriture Sainte n'est jamais le livre d'hier, mais toujours le livre d'aujourd'hui parce que le Christ est le même hier et aujourd'hui et toujours et parce que l'Eglise n'est que l'unité de Dieu et de l'intelligence créée, de même que l'Eglise terrestre n'est que l'unité des hommes fidèles opérée par l'amour mutuel en l'homme-Jésus, notre Sauveur et notre Dieu.

Aussi ceux qui ont les premiers nié de fait l'unité de l'Eglise et ont proclamé l'indépendance de l'opinion Provinciale, les fondateurs du Protestantisme, les Latins, ont perdu l'Ecriture en n'en gardant que la forme matérielle, le livre compilé. Ils ne savent plus la différence du canonique et de l'apocryphe, convertissant l'apocryphe en canonique. Par suite du même principe, mais plus développé, les Protestants nouveaux ont également perdu l'Ecriture tout en conservant le livre, mais en convertissant constamment le Canonique en Apocryphe. Le sens vivant n'existe plus ni pour les uns ni pour les autres parce que l'unité a cessé d'exister pour eux.

Le Mystère du Christ sauvant la créature est, comme je l'ai déjà dit, le mystère de l'unité et de la liberté humaine dans le Verbe incarné. La connaissance du mystère a été confiée à l'unité et à la liberté des fidèles; car la loi du Christ est la liberté. Le sauveur a retiré à ses disciples sa présence visible; et cependant l'Eglise se réjouit. Pourquoi le Romain se ré-

Digitized by Google

jouit-il? il n'en a pas le droit; mais il garde la tradition, tout en la privant de son sens; car pour lui la Vérité est toujours extérieure à l'homme. La voix de l'oracle se fait entendre des murs du Capitole. N'aurait-il pas mieux valu entendre la Vérité de la bouche du Rédempteur lui-même? Mais il ne l'a pas voulu. Le Christ visible, c'était la Vérité imposée, et elle devait être librement acquise. Le Christ visible, c'était la Vérité extérieure; et elle devait nous être intérieure par la grâce du Fils dans la mission de l'Esprit de Dieu. Tel est le sens de la Pentecôte. La Vérité sera désormais en nous-mêmes et dans le fond de notre propre conscience. Aucune marque visible ne bornera notre liberté et ne nous condamnera en dépit de nous-mêmes.

Le Christ a retiré sa présence visible. Sera-ce un homme qui le remplacera? La Vérité nous resterait extérieure, car notre conscience serait soumise à la voix de cet homme. C'est la doctrine de l'infaillibilité Papale selon les Ultramontains. Ou cet homme nous dictera-t-il sa conviction quand elle sera appuyée par un certain nombre de nos frères? comme le supposent les Gallicans. Notre choix sera donc décidé non par les inspirations de notre conscience éclairée par l'amour qui nous unit l'un à l'autre; mais par le simple témoignage de nos yeux qui nous montreront de quel côté flotte l'étendard de Rome. Ce sera donc encore la présence d'un seul homme dans un des camps opposés qui aura le droit de violenter notre

Digitized by Google

conviction: ce sera cet homme qui sera la Vérité visible, et les Gallicans n'auront rien fait qu'ajouter quelque chose d'anti-logique à ce que les Ultramontains ont proclamé d'anti-Chrétien. Ou cet homme ne sera-t-il quelque chose que quand il sera d'accord avec toute l'Eglise? Mais alors ce ne serait plus qu'une phrase vide de sens, car tout fils de l'Eglise se trouvera posséder les mêmes droits: et le Romanisme se sera d'ailleurs condamné lui-même dans son origine historique, car il a voulu dès le principe ignorer l'Orient qu'il n'a pas consulté, et commettre un fratricide moral en s'attribuant le monopole de la Grâce. C'est en cela qu'il a fondé le Protestantisme, ainsi que je l'ai montré.

Je le répète: aucun signe extérieur ne mettra de bornes à la liberté de la conscience Chrétienne: c'est Dieu lui-même qui nous l'enseigne. Le Pape? il a été condamné par un concile que l'Eglise reconnaît, et a signé une profession de Foi anti-Chrétienne dans un concile que l'Eglise rejette. La majorité de l'Episcopat en concile? Nicée n'a compté que trois cents fidèles, et Rimini a rassemblé près de cinq cents hérétiques: car c'est un fait que nous ne devons pas oublier et dont l'importance est majeure. La profession de foi de Rimini, ridiculement nommée Sémi-Arienne, était le véritable triomphe de l'Arianisme. Elle renfermait la quintessence même du mensonge, car elle disait que quelque chose peut être semblable à Dieu autrement que dans le sens où nous disons que tou-

Digitized by Google

tes les intelligences lui sont semblables.[1] Nous sommes libres parce que Dieu l'a voulu et parce que le Christ nous a conquis la liberté par la liberté de son sacrifice. Nous serions indignes de comprendre la Vérité si nous n'en acquérions librement l'intelligence par le travail de tout notre être moral.

Nous serions indignes de la comprendre si nous n'avions pas la liberté: nous serions incapables de la comprendre si nous n'étions pas dans l'unité par la puissance d'une loi morale. Ce que Dieu a daigné nous révéler, ce que l'Esprit a dicté, ce que l'Eglise a dit dans le passé par la Bible ou par les Conciles ou par le sens du Rite traditionnel, nous est donné. L'intelligence de ce qui a été manifesté et la constante manifestation de cette intelligence, le travail contemporain de l'Eglise, tout cela est confié à la liberté de notre pensée: et c'est l'harmonie des pensées individuelles éclairées par la grâce de Dieu qui constitue la pensée générale de l'Eglise. Mais la pensée individuelle même n'est point seulement la réflexion de l'esprit analytique et rationalisant: elle est la manifestation de tout l'être moral. Elle ne reçoit pas son enseignement de la parole seule, mais de tout l'ensemble de la vie Ecclésiastique. Elle n'est pas un composé de raisonnements; mais un ensemble d'aspira-

[1] J'ai parlé de l'Episcopat dans ma seconde brochure. Le droit de déclarer la Foi de l'Eglise revient, à juste titre, aux Evêques mais dans le désaccord des Evêques c'est l'Eglise toute entière qui juge en dernier ressort. L'unanimité de l'Episcopat dans l'erreur ne saurait être admise, même comme hypothèse.

Digitized by Google

tions intelligentes. Son expression n'est point seulement le syllogisme dit ou pensé, mais c'est aussi la contemplation, c'est le cœur contrit, c'est l'humilité sincère, ce sont les genoux pliés dans l'ardeur de la prière, c'est l'espérance indubitable que Dieu ne refusera pas la Vérité à l'Eglise qu'il a sauvée par le sang de son Fils, c'est surtout l'amour mutuel en Jésus-Christ qui seul donne la force et la sagesse et la parole de Vie.

Mais comment éviterai-je l'erreur? Priez, pour que vous ne tombiez pas dans la tentation! Nous le savons: nul homme n'évite le péché; et nul homme (quelqu'illustre qu'il soit), n'est exempt d'erreur: mais l'accord de tous est la Vérité dans le sein de l'Eglise qui est le corps de notre Seigneur par la loi d'amour qui est son principe.

Toute l'histoire Ecclésiastique est l'exposition de cette loi. Chacun donne son travail intellectuel à tous: chacun reçoit de tous le résultat du travail général. C'est ainsi que quand une erreur vient se donner pour la vérité de l'Eglise, la réfutation peut quelquefois être exprimée par un seul: la décision appartient à tous. Arius paraît: il veut faire passer sa folie individuelle pour l'expression de la foi générale. La voix la plus forte qui s'élève contre lui vient d'un homme qui est bien peu de chose dans la commune, rien qu'un Diacre. Mais cette voix est déjà un appel à la foi de tous. Elle dit: «Chrétiens, rentrez en vous-mêmes, sondez vos cœurs et vos consciences! Quelle

Digitized by Google

est la Foi que vous avez reçue des Apôtres? Quelle est la Foi que vous portez en vous-mêmes?» Le concile s'assemble et porte témoignage. L'Eglise juge et reconnaît le concile pour être la vraie expression de la pensée de chacun des fidèles; et les siècles honorent le nom d'Athanase, à qui Dieu donna la parole de Vérité pour qu'il fût la voix de ses frères. La forme Ecclésiastique appartenait aussi bien à l'Arianisme qu'à l'Orthodoxie: ce qui lui manqua, ce fut l'Esprit qui est la vie intérieure de l'Eglise. L'histoire des hérésies subséquentes présente le même caractère. Toutes sont fausses pour le fond: aucune ne se condamne par sa forme elle-même. L'erreur Latine est la seule qui se soit imposé ce sceau de condamnation.

Le Romanisme, révolte d'une liberté orgueilleuse contre la loi morale d'unité, le Romanisme, condamné par cette loi dès son origine, se créa, pour échapper à ses propres conséquences, une unité factice au moyen de l'autorité qu'il accorda au Pape sur la conscience des adhérents. La hiérarchie, personnifiée dans un seul homme, devint tyrannique (je ne parle point ici de ses abus, mais de sa loi); les Chrétiens devinrent esclaves. Ils ne sont plus qu'agrégés au Christianisme. Dirai-je que le principe de liberté les condamne? Mais pourquoi le dirai-je? Ne sont-ils pas également condamnés par la loi d'unité? Ne sont-ils pas condamnés par la logique? Ne le sont-ils pas par le sentiment? La base de ce qu'ils prennent pour une vie Ecclésiastique étant purement conditionnelle,

Digitized by Google

ainsi que je l'ai montré, ils obéissent à une foi dont le siége n'est point en eux, mais hors d'eux. Aussi leurs ouvrages religieux sont-ils empreints d'un caractère tout particulier: ce caractère est celui d'un manque de foi personnel défendant la cause d'une religion générale à laquelle il se soumet. Tout homme qui connaît l'ancienne Rome sent tout ce qu'il y a de vrai dans l'expression de «la Rome Chrétienne» dont les Latinisants se servent si volontiers: mais aussi il sent toute la force de l'arrêt qu'ils prononcent contre eux-mêmes. Il en est autrement des Réformés. Leur croyance est constamment vacillante et informe par suite de l'insuffisance de leurs principes, mais au moins elle est à eux.

Les Réformés ont-ils donc raison quand ils se croient les représentants du principe de liberté? Nullement. Ce n'est pas tout que de dire que l'homme doit être libre dans sa croyance: en cela la liberté Chrétienne ne différerait encore d'aucune autre. Si les fruits de cette liberté sont la discorde intérieure des croyances, le subjectivisme avoué ou inévitable qui par soi-même est un doute ou plutôt une incrédulité, et l'absence de Foi objective, c. à d. de connaissance réelle; cette liberté n'a pas reçu la bénédiction Divine. Elle n'est pas la liberté à qui Dieu a révélé ses mystères; elle n'est pas la liberté que le Christ nous a conquise par sa mort. Les Réformés prêchent la liberté; mais ils déshonorent la liberté des enfants de Dieu: car ils ignorent la bénédiction qui lui a été accordée, et dont les fruits sont la concorde, la Foi

Digitized by Google

et la plénitude de la vie. Ceux qui sont libres en Jésus-Christ sont uns en lui, et ceux qui ne sont pas uns sont nécessairement esclaves de l'erreur et, tout en paraissant être libres selon les hommes, ils ne le sont pas selon Dieu. Nier l'unité Chrétienne, c'est calomnier la liberté Chrétienne dont elle est le produit et la manifestation.

Une unité extérieure qui rejette la liberté et n'est par conséquent pas l'unité réelle, tel est le Romanisme : Une liberté extérieure qui ne donne pas l'unité et qui n'est par conséquent pas la liberté réelle, telle est la Réforme. Or, le Mystère de l'unité du Christ et de ses élus, opérée par sa liberté humaine a été révélée dans l'Eglise à l'unité réelle et à la liberté réelle des Fidèles. La connaissance des forces qui ont opéré notre salut a nécessairement été confiée à des forces semblables. La connaissance de l'unité n'a pu être confiée à la discorde, ni la connaissance de la liberté à l'esclavage ; mais toutes les deux ont été confiées à l'Eglise, dont l'Unité générale n'est que l'harmonie des libertés individuelles.

Il n'est pas rare d'entendre les Réformés nier la liberté de l'Eglise par la raison qu'elle dépend de son propre passé, de ses décisions, de ses conciles, et du sens sinon de la forme de ses Rites. Cette objection est complètement puérile ; car en la poursuivant logiquement on arriverait à dire que l'Eglise ne saurait être libre parce qu'elle ne peut pas en même temps être vraie et être en désaccord avec la Sainte Ecriture et avec tout le monde des révélations divi-

Digitized by Google

nes. La liberté de l'intelligence humaine ne consiste pas à créer l'univers; mais à le comprendre par le libre emploi de ses forces intellectuelles indépendamment de toute autorité extérieure. L'Ecriture Sainte est la révélation Divine librement comprise par l'intelligence de l'Eglise: les décisions des conciles, le sens des cérémonie rituelles, en un mot toute la Tradition dogmatique, c'est encore l'expression de cette même révélation librement comprise sous d'autres formes. L'inconséquence et le désaccord seraient une preuve d'erreur, mais non pas de liberté; car ce qui est vrai aujourd'hui l'était déjà dans les siècles passés. La pensée contemporaine de l'Eglise, c. à d. l'intelligence de ses membres réunis par la loi morale de l'amour mutuel et éclairée par la grâce est la même que celle qui a écrit les Saintes Ecritures, la même que celle qui plus tard les reconnut et déclara leur Sainteté, la même qui plus tard encore en formula le sens dans les Conciles ou en symbolisa le sens dans le Rite. La pensée contemporaine de l'Eglise, comme celle des siècles passés, est la révélation continuée. Elle est l'inspiration de l'Esprit de Dieu.

Pour comprendre ce mouvement intellectuel il faut comprendre l'histoire même du dogme Ecclésiastique. Tous les mystères de la Foi ont été révélés à l'Eglise du Christ dès la fondation même de cette Eglise. Toute la science intime des choses Divines (en tant qu'elle est possible à l'humanité terrestre) lui a été donnée dès l'abord; et tous ces mystères et toute cette sci-

Digitized by Google

ence ont été exprimés par les premiers disciples du Christ: mais ils n'ont été exprimés que pour l'Eglise et ne peuvent être compris que par elle. En effet, Dieu et les choses Divines sont inexprimables: la parole humaine ne peut ni les définir ni les décrire: tout ce qu'elle peut faire c'est d'éveiller dans l'intelligence, c. à d. dans le monde humain, une pensée ou un ordre de pensées correspondant à la réalité du monde Divin. Même dans les choses humaines nous savons que les mots qui n'expriment pas de simples abstractions, mais des idées appartenant à la réalité vivante, soit matérielle, soit intellectuelle, ne sont intelligibles que pour l'homme qui possède les organes physiques ou les capacités spirituelles nécessaires pour les comprendre: c. à d. elles ne lui sont intelligibles qu'en tant qu'elles font partie de sa vie. L'aveugle ne comprend pas réellement les mots «lumière et couleur;» l'homme privé du sentiment de la beauté ne comprend pas les mots qui l'expriment, et l'âme abrutie par un égoïsme grossier ou sensuel entend les mots d'amour, d'admiration ou de respect sans jamais pouvoir en pénétrer le sens. A plus forte raison devons-nous comprendre que les mots qui expriment les idées du monde Divin ne peuvent être intelligibles qu'à ceux dont la vie même est en harmonie avec la réalité de ce monde: et de même que ces idées sont inabordables à toute pensée humaine dans l'isolement de sa faiblesse et de sa perversité individuelle et ne peuvent être comprises que par l'Esprit de Dieu qui

Digitized by Google

les révèle à l'unité morale de la société Chrétienne, de même les paroles qui les expriment ne présentent un sens réel qu'à ceux dont la vie fait partie de cette unité qui est l'Eglise.

La liberté intellectuelle du Fidèle n'est soumise à aucune autorité extérieure, mais la justification de cette liberté est dans son accord avec l'Eglise, et la mesure de cette justification est dans le consentement de tous les fidèles.

Tous les mystères de Dieu nous ont été révélés dès le commencement. Que veut donc dire tout le travail postérieur, travail qui continue encore de nos jours, qui continuera dans tous les âges, et que les historiens de notre siècle qualifient du nom très-impropre de « développement? » Dieu et les choses Divines n'ont point, ainsi que je l'ai dit, de noms définitifs ou descriptifs qui embrassent leur essence. La parole humaine elle-même n'est, plus ou moins, qu'un signe conventionnel dont le sens varie non seulement selon les langues, non seulement selon les époques, mais encore selon le développement de la science et de la vie intellectuelle des individus dans les choses purement humaines. Or, l'Eglise n'a pas reçu des bienheureux Apôtres un héritage de mots, mais un héritage de vie intérieure, un héritage de pensée inexprimable, et qui cependant tend toujours à s'exprimer. La parole de l'Eglise varie pour porter témoignage à l'infini de l'idée : autrement cette parole ne serait plus qu'un écho matériel, roulant d'âge en âge,

Digitized by Google

mais ne manifestant que la stérilité, l'assoupissement ou l'absence complète du travail intellectuel.

Nous le voyons dès l'abord: si le nom mytérieux et éternellement adorable de Fils de Dieu avait embrassé toute l'idée Chrétienne de Celui qui s'incarna pour notre salut, pourquoi aurait-il encore reçu le nom Divin de Verbe Eternel? ou si le nom de Verbe avait été nécessaire pour exprimer cette idée, pourquoi n'aurait-il pas été prononcé dès le commencement de la prédication Evangélique? Les savants de notre siècle crient au développement; les Allemands caractérisent même ce développement en le nommant la doctrine du Verbe (die Logoslehre); mais tous ces mots sont vides de sens. Bien des fois en lisant les œuvres des Apôtres antérieures à celle de St. Jean on s'arrête avec un certain mécontentement involontaire de ne pas trouver le mot si caractéristique qui rayonne à la première ligne de son Evangile. «L'image du Père,» «la splendeur de sa gloire» et d'autres expressions semblables nous révèlent bien la même pensée que celle qui est renfermée dans le mot de Verbe, mais l'indiquent avec moins de clarté. Ce mot sera-t-il donc un progrès de l'Eglise? Nullement. La plénitude de la pensée Ecclésiastique se fait déjà sentir dans les expressions de St. Paul: mais l'auditeur a changé. Le Juif, le Romain, l'artisan Grec n'auraient rien compris si St. Paul avait parlé du Verbe: ce mot n'aurait éveillé aucune idée dans leur esprit; il n'aurait été pour eux qu'un mot vide de sens. Mais

Digitized by Google

un nouvel élément personnel, une nouvelle vie historique sont venus se rattacher à l'Eglise du Christ: ce sont les élèves de la philosophie Grecque. L'expression plus concise et plus claire, qui jusqu'alors aurait été incomprise, est devenue possible, et St. Jean nous la fait entendre, et l'Eglise la répète avec joie au jour de sa plus triomphante solennité. Est-ce à dire que l'Eglise ait trouvé un mot pour exprimer sa pensée? Quoi? Le Verbe, la parole, ce son fugitif dans l'air, ou ce signe muet écrit ou gravé, ce quelque chose de variable et de conventionnel, ce quelque chose qui n'a rien à soi, qui n'a aucune vie propre ou personnelle, ce serait une expression qui embrasserait, qui définirait l'essence de Dieu notre Sauveur, de Celui qui est la vie et la Vérité absolue? Une pareille supposition est inadmissible. Non: l'Eglise se réjouit, non d'avoir exprimé sa pensée, mais d'avoir clairement indiqué à ses enfants une pensée qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer. Nos paroles, si j'ose parler ainsi, ne sont pas la lumière du Christ: elles ne sont que son ombre sur la terre. Heureux ceux qui, contemplant cette ombre dans les champs de la Judée, peuvent deviner la céleste lumière du Thabor. Cette lumière luit constamment pour l'Eglise; mais elle ne se révèle qu'à travers les ombres de la matière: car notre langage est tout matériel, non seulement dans sa forme, mais encore dans presque toutes ses origines, quoiqu'il ne le soit pas par son principe. Si l'Apôtre s'était adressé à d'autres auditeurs, sil avait trouvé chez

Digitized by Google

eux une éducation intellectuelle différente, ses expressions auraient pu être autres. En face de systèmes philosophiques semblables à ceux de l'Allemagne contemporaine peut-être aurait-il employé le mot d'*Objet* pour rendre la pensée qu'il exprime par le mot de Verbe, et cette forme, quoique moins parfaite, aurait encore été complètement légitime. Je ne prétends nullement comparer ces deux expressions: je sais très-bien que le mot *Verbe* fait ressortir bien plus vivement le rapport de génération qui existe entre la pensée et sa manifestation: mais je sais aussi que le mot «Objet» aurait rendu l'idée de la pensée manifestée et reconnue par elle-même, et aurait par conséquent atteint le but que se propose l'Eglise d'indiquer les choses Divines par une induction tirée, soit du monde visible, soit des opérations de l'intelligence humaine. C'est ainsi que le plus magnifique exemple de ce travail intellectuel qui, par la grâce de Dieu, ne s'est jamais arrêté dans l'Eglise, nous est donné par celui que l'on pourrait nommer par excellence l'Apôtre de l'Eglise, l'Apôtre *ad intrà*, de même que les deux autres grandes lumières du monde Chrétien ont été nommées, l'une, l'Apôtre des Juifs et l'autre, l'Apôtres des Gentils, c. a d. Apôtre ad extrà. St. Jean a véritablement été l'Apôtre confirmateur; et la mission même qui lui fut donnée du haut de la croix, ainsi que les paroles qui lui furent adressées après la résurrection, paraissent avoir eu un sens symbolique outre leur sens direct.[1]

[1] Il n'est-peut être pas hors de propos de faire observer que

Digitized by Google

Notre Seigneur dit: «Je remonte vers mon Père qui est votre Père, et vers mon Dieu qui est votre Dieu.» St. Thomas, inspiré par l'esprit de Vérité, lui dit: «Mon Seigneur et mon Dieu.» Tout le mystère de l'incarnation nous est clairement révélé dès ce moment; et cependant des siècles se sont passés avant que l'Eglise, rejetant toutes les formules erronées proposées par le Nestorianisme et l'Eutychianisme, n'eût renfermé sa Foi dans une formule stricte et concise.

Les bienheureux Apôtres nous apprennent que l'Esprit, qui est Dieu, procède du Père et connaît tous ses mystères. Ces paroles renferment toute la Vérité: mais un siècle et demi plus tard Irénée, élève (par Polycarpe) de l'Apôtre bien-aimé dit plus clairement encore: «l'Esprit couronne la Divinité en imposant au Père le nom de Père et au Fils le nom de Fils.» L'Eglise a manifesté par la bouche d'Irénée la connaissance profonde des secrets de Dieu qui lui a été donnée par le Christ.[1]

dans une autre occasion St. Pierre se jette à la nage pour se hâter de rejoindre son maître ressuscité: mais c'est Jean qui le reconnaît et dit: «c'est le Seigneur.» La clarté de la connaissance est un don qui paraît lui avoir été accordé spécialement.

[1] Le texte d'Irénée dit: «nommant le Père, Père, et le Fils, Fils.» Cette forme d'expression si hardie et si autoritative montre clairement son origine. Elle vient évidemment par une tradition directe de celui que l'Eglise a nommé le Théologien par excellence. Il est plaisant que dans notre siècle les savants Allemands s'imaginent avoir fait une découverte quand ils ne font que répéter dans d'autres termes ce que le Saint élève de Polycarpe avait si clairement indiqué.—Beaucoup de Théologiens ont

Digitized by Google

Le même mouvement se fait sentir dans l'expression de tous les Dogmes. Les mots de Génération Eternelle, de Procession Eternelle, de Trinité, de personnes &c. n'apparaissent et ne deviennent d'un usage général que peu à peu; mais tout ce mouvement reste renfermé dans la terminologie et ne peut nullement être considéré comme un développement de la Doctrine: celle-ci au contraire reste invariable à toujours. Généralement parlant, ce sont les Hérésies ou les fausses définitions qui ont donné aux fils de l'Eglise l'occasion d'énoncer la Vérité dans des formules plus sévères et plus définies: mais le mouvement, pour ainsi dire scientifique, de la terminologie Ecclésiastique n'a réellement pas besoin de ces erreurs pour se manifester: il découle tout naturellement du besoin de montrer que la doctrine Chrétienne n'est pas un assemblage de mots appris par cœur et retenus par la mémoire; mais qu'elle est une expression approximative d'une vérité Divine constamment contemplée et comprise par le sens intime des enfants de l'Eglise. Cette vérité reste la même dans tous les siècles; la connaissance de cette Vérité ne

cherché des indications de la doctrine Chrétienne dans le commencement de la Génèse. Si cette opinion n'est pas dénuée de fondement, ce n'est certainement pas dans la forme plurielle d'Elohim qu'il faut en chercher les preuves: mais il n'est pas déraisonnable de les trouver dans la triplicité de l'idée exprimée par les mots: «Dieu», «dit et créa» «vit que c'était bien.» C'est la Pensée qui est, la Pensée qui se manifeste, la Pensée qui se reconnaît.

Digitized by Google

varie pas; mais l'expression de cette vérité, expression toujours insuffisante, varie nécessairement selon le développement du langage analytique et selon le caractère des habitudes intellectuelles de chaque époque. Les individus apportent librement au travail commun la contribution de leurs efforts plus ou moins heureux: l'Eglise l'accepte ou la rejette sans toutefois condamner les individus, même quand ils sont dans l'erreur, pourvu que leurs efforts soient consciencieux et que leur contribution soit humblement offerte, mais ne prétende pas s'imposer à leurs frères d'une manière dictatoriale. C'est ainsi que l'illustre Grégoire de Nysse a pu (selon Barsonophius) donner l'explication la plus erronée des raisons qui justifient la misère de l'homme sur la terre; c'est ainsi que le saint Evêque d'Hippone, en voulant développer le mystère de la nature de Dieu dans la Trinité de ses Hypostases, a pu écrire des choses qui appellent un sourire involontaire sur les lèvres d'un lecteur intelligent; mais jamais l'Eglise n'a pensé à condamner Grégoire pour son erreur ou Augustin pour la puérilité de ses définitions. Ils ont tous les deux contribué à l'édification de l'Eglise; et si l'imperfection de leur nature les a laissés mêler du chaume et des copeaux aux matériaux plus solides qu'ils offraient, le feu de la Grâce qui est dans l'Eglise a purifié l'offrande, et les matériaux utiles ont seuls été placés dans la muraille. Il en sera de même dans tous les cas semblables; car les essais plus ou moins heureux d'analyse ou de

Digitized by Google

définition approximative ne peuvent pas plus manquer dans l'avenir qu'ils n'ont manqué dans le passé. C'est ainsi que quand la terminologie Ecclésiastique admet deux mots qui ne se correspondent que très-imparfaitement (de Personne et d'Hypostase) pour indiquer les rapports intérieurs de l'Etre Divin, celui qui chercherait à les définir d'une manière plus stricte en disant que ces deux noms sont donnés aux trois phases éternelles de la Pensée Divine, n'encourrait certainement aucun blâme.[1] Mais toutes ces expressions

[1] Les savants de l'Allemagne ont déjà énoncé cette définition (que St. Irénée avait indiquée, comme je l'ai dit plus haut): mais dans leurs écrits elle porte généralement un caractère d'erreur, et fait supposer un développement successif, semblable à celui de la pensée humaine, ce qui serait complètement faux. Certes, l'homme et la créature intelligente en général sont une image de Dieu, mais non pas dans un sens absolu. Les phases de l'être fini (quelque nom qu'on leur donne) sont toutes aussi imparfaites que l'être fini lui-même. Elles ne sont, pour ainsi dire, qu'une tendance. Chaque moment logique de la pensée incomplèt est encore plus incomplet qu'elle-même. Jamais la pensée première ne peut passer toute entière dans sa phase d'objectivité: jamais la pensée objectivée ne passe toute entière dans la phase de connaissance définie. Il en est tout autrement de l'Etre Divin. Il est la perfection de l'Etre, et par conséquent toutes les lois de la pensée sont en lui dans leur perfection absolue. Tout ce qui est dans la pensée première est nécessairement dès l'éternité dans son Verbe: tout ce qui est dans le Verbe est nécessairement dès l'éternité dans la connaissance définie. L'Etre est donc tout entier dans chacune des ses phases, sans perdre le caractère de la phase elle-même et de son rapport aux autres. Cette plénitude de l'Etre a été indiquée par les mots de «Personne ou d'Hypostase.» Je dis indiquée; car la langue humaine ne saurait définir ou décrire le Mystère de la Divinité.

Digitized by Google

ou toute autre expression ne peuvent qu'indiquer l'idée sans la définir. Prendre le mouvement analytique qui se montre dans la terminologie pour un développement de l'Eglise, serait déjà du rationalisme tout pur. Ce travail analytique est inévitable; il est bon, il est saint parce qu'il prouve que la foi des Chrétiens n'est pas un simple écho des formules anciennes: mais il ne fait qu'indiquer le trésor de pensée profonde et inexprimable que l'Eglise porte toujours en son sein. Cette pensée ne gît pas dans l'intellecte seul: elle gît dans la plénitude de l'être intelligent et moral. L'homme réfléchit, et cherche à exprimer sa réflexion par la parole. L'Eglise juge cette parole et l'approuve, quand elle est vraie, ou la condamne, soit quand elle est erronée et jette l'intelli-

Je n'ai point voulu aborder la question du *Filioque*. Il me suffit d'avoir montré que l'acte même de l'altération du Symbole était un crime et un fratricide moral, et constituait l'Hérésie contre la Foi de l'Eglise en son unité: mais on peut facilement voir combien est absurde la prétention des Pseudo-philosophes du Romanisme quand ils attribuent à l'unité de substance ce qui appartient au caractère de la phase ou du moment logique. Autant vaudrait, ainsi que je l'ai dit, attribuer la génération éternelle du Verbe à l'Esprit Saint, vu l'unité de substance. Le rapport des deux Hypostases a été clairement révélé dans les paroles Divines «il reçoit de moi» et clairement compris par le grand Damascène quand il a dit: «l'Esprit est l'image (c. à d. la réflexion) du Fils.» Le principe, autrement la procession, de la connaissance est dans la puissance de la pensée première du Père et du Père seul, quoique l'objet de la connaissance ou la Pensée manifestée soit le Fils. L'exemple des Latins nous montrerait, si la chose pouvait être douteuse, que dans l'Eglise la lumière de la connaissance ne peut pas naître du péché.

Digitized by Google

TO MIC
AIRCHIA

gence des Fidèles sur de fausses routes, soit quand elle est orgueilleuse et prétend embrasser des vérités qu'elle ne peut qu'indiquer. C'est ainsi que l'homme, toujours aveugle et Protestant à cause de son imperfection morale, se trouve toujours en présence de l'Eglise qui est voyante et Catholique parce qu'elle est sainte par le don de l'Esprit Saint et par la grâce de l'amour mutuel en Jésus-Christ. La liberté de l'intelligence individuelle n'est donc point asservie: mais son œuvre subit la révision de l'Eglise qui décide; et cette décision découle, non d'une argumentation logique, mais d'un sens intime qui vient de Dieu et qui (ainsi que l'histoire le témoigne) n'est pas plus refusé aux ignorants qu'aux savants, pas plus aux gardiens des troupeaux qu'aux pasteurs des âmes.

J'ai déjà montré que toute l'histoire de l'Eglise était celle de la liberté humaine éclairée par la Grâce et portant témoignage à la Vérité Divine. Or, dans cette œuvre de liberté il faut distinguer deux formes d'une seule et même puissance. Dans l'Eglise toute entière c'est la liberté complète en Jésus-Christ qui se sait toujours infaillible dans le présent comme dans le passé, et qui est toujours sûre d'elle-même et des dons de l'Esprit de Dieu. Dans l'individu c'est l'humble liberté du Chrétien qui, fort de la conviction que l'erreur est impossible à l'Eglise, apporte sa contribution à l'œuvre générale, se croit toujours au-dessous de ses frères, leur soumet sa propre opinion, et ne demande à Dieu que le bonheur d'être l'organe de la

Digitized by Google

Foi commune. Telle est la liberté à laquelle la bénédiction Divine ne manque jamais.

Dans le Protestantisme la liberté pour la commune, c'est la liberté d'une vacillation constante toujours prête à révoquer les arrêts qu'elle a portés dans le passé, et qui n'est jamais sûre des décisions qu'elle prononce dans le présent. Pour l'individu, qui ne croit pas plus à la commune que la commune ne se croit à elle-même, la liberté, c'est, ou la liberté du doute, si l'homme se rend justice et voit sa propre faiblesse, ou la liberté d'une foi absurde en soi-même, si l'homme s'est fait une idole de son orgueil. C'est la liberté moins la bénédiction Divine: c'est la liberté dans le sens politique, mais non pas dans le sens Chrétien.

L'Unité intérieure et vraie, produit et manifestation de la liberté, l'Unité basée non sur une science rationaliste ni sur une convention arbitraire, mais sur la loi morale de l'amour mutuel et de la prière, l'Unité, où, nonobstant la gradation hiérarchique des fonctions sacramentelles, nul n'est asservi, mais tous sont également appelés à être participants et coopérateurs de l'œuvre commune, enfin l'Unité par la grâce de Dieu et non par une institution humaine, telle est l'unité de l'Eglise.

Dans le Romanisme, bien compris, l'unité pour les Chrétiens est uniquement l'unité de l'obéissance à un pouvoir central; c'est leur asservissement à une doctrine à laquelle ils ne coopèrent pas et qui leur reste

Digitized by Google

constamment extérieure (car elle réside uniquement dans un seul chef Hiérarchique); c'est enfin une indifférence légale à la Foi qui se résume toute entière dans la soumission à la foi d'un autre. C'est évidemment l'unité dans le sens conventionnel et non pas dans le sens Chrétien.

La Liberté et l'Unité, telles sont les deux forces auxquelles a été dignement confié le Mystère de la liberté humaine dans le Christ sauvant et justifiant la créature par son union parfaite avec elle. Le résultat de ces forces par la grâce du Seigneur est non la croyance, ni la connaissance analytique, mais la perfection intérieure et la vision Divine: c'est la Foi qui par son caractère comme par son principe est inattaquable à l'incrédulité. Le doute Protestant qui cherche la Foi qu'il ne peut jamais trouver, le conventionalisme Romain qui rend l'homme extérieur à la croyance à laquelle il se soumet, sont nécessairement incapables de garder la foi qui leur manque et de résister à l'incrédulité complète qui les envahit. Je dis plus: ils sont l'incrédulité même en principe et en germe.

L'argent ne manquait pas au Sanhedrin Juif pour payer des espions qui lui auraient fait connaître les mouvements du Christ de jour et de nuit: les passions populaires ne manquaient pas à la haine du Sanhedrin contre Jésus de Nazareth, et cependant le Sauveur et ses Disciples passaient impunément au milieu de leurs ennemis, prêchant la Foi, bénissant les hom-

Digitized by Google

mes et guérissant leurs infirmités malgré la rage et les grincements de dents du prêtre et du savant. Il fallut un traître parmi les disciples eux-mêmes pour donner pouvoir aux forces du monde contre le Christ et son Eglise naissante. Cet événement a un sens symbolique. Il se répète sous d'autres formes dans toute l'histoire de l'Eglise. Les forces du monde n'ont de pouvoir contre elle que quand la trahison vient à naître dans son sein. Seulement cette trahison n'apparaît pas sous la forme d'un homme, mais sous celle de quelque doctrine viciée qui livre toutes les autres à la merci de l'incrédulité.

L'Occident a rejeté la doctrine fondamentale de l'amour mutuel qui seule constitue la vie de l'Eglise. Par suite de cette erreur le principe même du Christianisme se trouve mis en jugement, comme le fut jadis l'homme-Dieu dont il découle. Le grand-prêtre Juif veut encore l'asservir à la loi extérieure: le sceptique, élève de la Grèce, lui demande encore ce que c'est que la Vérité sans pouvoir comprendre sa réponse, et tous les deux le remettent sans défense aux mains de l'incrédulité qui prépare la croix et le supplice.

Dans l'Orient au contraire, fidèle à toute la doctrine Apostolique, embrassant dans une communion intime tous les croyants du temps présent et les élus des siècles passés, étendant le bienfait de ses prières aux générations futures qui viendront à leur tour prier pour leurs prédécesseurs, l'Eglise appelle dans son

Digitized by Google

sein toutes les nations et attend avec espérance la venue de son Sauveur Elle voit d'un œil tranquille le flot des âges, l'orage des agitations historiques et les courants des passions et des pensées humaines rouler et tourbillonner autour du rocher sur lequel elle s'appuie et qu'elle sait inébranlable. Ce rocher, c'est le Christ.

La paix régnait encore en Europe quand pour la première fois je pris la plume dans l'intention de faire connaître à mes frères d'Occident la différence de principes qui sépare l'Eglise des communions nées du Schisme Romain. La guerre entre ma patrie et les trois plus grandes puissances de l'Europe sévissait dans toute sa fureur quand je m'adressai de nouveau à mes lecteurs pour continuer l'exposition commencée. La paix avec toutes ses bénédictions visibles et toutes ses discordes cachées règne de nouveau en Europe au moment où je termine mon ouvrage. Les agitations historiques se sont calmées au moins pour quelque temps; la lutte qui a été si sanglante a passé; le travail de la pensée poursuit son cours pacifique que rien ne peut arrêter. L'assoupissement momentané et la fatigue des passions politiques rendront-ils les hommes plus capables d'écouter la voix de la Vé-

Digitized by Google

rité et de s'occuper des plus graves, des seuls véritables intérêts qu'ils aient sur la terre?

L'œuvre que j'avais entreprise et que je considérais comme un devoir envers Dieu et envers vous, lecteurs et frères, m'a été bien pénible. Ce n'était ni l'emploi d'une langue étrangère ni la tâche de montrer la supériorité des principes de l'Eglise sur ceux du Schisme qui pouvaient m'offrir des difficultés. Je ne tenais pas à briller par l'éloquence, et la simple énonciation de la doctrine Ecclésiastique suffisait pour prouver aux hommes de bonne foi sa conséquénce sévère et sa magnifique harmonie. Ce qui m'était pénible, c'était la nécessité de parler du Sauveur et de sa perfection ineffable, de la Foi et de ses Mystères comme d'un sujet de controverse scientifique. Dieu m'est témoin que ce n'est pas ainsi que j'aurais voulu vous en parler: mais c'était inévitable.

D'un côté je voyais la profonde ignorance où vous étiez du caractère et des Dogmes de l'Eglise, de l'autre je voyais avec douleur vos luttes infructueuses pour arriver à la vérité et les contradictions manifestes de vos croyances qui vous livrent sans défense aux envahissements d'une incrédulité que votre cœur repousse et que votre raison est souvent obligée d'accepter. Je devais vous montrer le principe même de votre faiblesse renfermé dans le point de départ de toute votre histoire religieuse: je devais vous faire voir que le triomphe du rationalisme sceptique n'était qu'une suite inévitable du rationalisme conventionnel,

Digitized by Google

seule base des croyances qui pendant des siècles ont usurpé le nom de Foi dans l'Occident. Je devais aussi exposer la doctrine de l'Eglise pour prouver que par sa conéquence parfaite elle était aussi inattaquable au rationalisme qu'elle lui est supérieure par son principe. Toutes ces choses sont encore dans le domaine du raisonnement, mais ne peuvent pas être évitées par la Foi dans une controverse religieuse. En effet, toute vérité vivante, et à plus forte raison toute vérité Divine dépasse les bornes de la raison logique qui ne constitue qu'une partie de l'entendement humain; mais aucune vérité, ni humaine, ni Divine, ne peut être contraire à la raison logique, c'est à dire, renfermer une contradiction réelle. Le Christ aussi n'est pas « oui et non ».

La Foi qui rejette sa base morale passe sur le terrain du rationalisme, se livre à lui et doit périr sous ses coups aujourd'hui ou demain: car elle a commencé par renier son propre principe. Telle est l'histoire religieuse de l'Occident commencée par le Protestantisme Romain et continuée par le Protestantisme Germanique.

Ma tâche est terminée.

Dieu, dans le temps qu'il a fixé, ramènera au sein de l'Eglise les nations de l'Europe. Il choisira pour cette sainte mission des hommes meilleurs et plus remplis d'amour que moi: mais peut-être l'œuvre logique que j'ai terminée ne sera-t-elle pas inutile comme œuvre préparatoire. Pardonnez-moi, lecteurs

Digitized by Google

et frères, si elle a été aride et parfois rude. La main d'homme qui jette la graine féconde est précédée par le soc de fer qui déchire la terre, coupe les folles herbes, et ouvre le sillon.

Mais peut-être y a-t-il des âmes d'élection dans lesquelles le germe de Vie, déposé par la Sainte Ecriture, par la lecture des Pères, par la réflexion, et surtout par la Grâce de Dieu, dort recouvert par une couche d'erreurs héréditaires, et comme la graine qu'une croute de terre stérile empêche de pousser, ces âmes n'attendent peut-être que le passage de la charrue pour donner des fruits agréables à Dieu. S'il en est de telles parmi vous, lecteurs et frères, je les prie au nom de l'amour que l'homme doit à la Vérité, à ses frères et à son Sauveur de ne point s'arrêter au caractère particulier que mes défauts personnels ont pu imposer à mon ouvrage; mais de peser avec une attention sérieuse les choses que j'ai dites. Si j'ai fait naître des doutes dans quelqu'un d'entre vous, qu'il les approfondisse; si j'ai fait germer une conviction, qu'il la cultive! S'il pense que l'Occident au 9me siècle n'a pas eu le droit de se poser en juge suprême du Symbole et de commettre, ainsi que je l'ai dit, un fratricide moral en déclarant ses frères d'Orient déchus de l'héritage que l'Esprit de Dieu avait confié *à toute l'Eglise*, qu'il rejette l'héritage du crime et vienne rejoindre les frères innocents que ses ancêtres avaient repoussés. C'est un devoir évident dont rien ne peut le délier.

Digitized by Google

Trois grandes voix se font entendre en Europe.

«Obéissez, et croyez à mes décrets!» dit la voix de Rome.

«Soyez libres, et tâchez de vous faire une croyance!» dit la voix du Protestantisme.

Et la voix de l'Eglise dit à ses enfans: «Aimons-nous les uns les autres pour pouvoir d'un accord unanime confesser le Père, le Fils et le Saint Esprit.»

REC
JU

3 4639

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RETURN TO → CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 HOME USE	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

1-month loans may be renewed by calling 642-3405
1-year loans may be recharged by bringing the books to the Circulation Desk
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

NOV 8 1984

SENT ON ILL
MAY 13 1997
U. C. BERKELEY

RECEIVED BY
NOV 21 1984
CIRCULATION DEPT.

SENT ON ILL
NOV 29 1995
U. C. BERKELEY

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

FORM NO. DD6, 60m, 1/83

Digitized by Google

U. C. BERKELEY LIBRARIES
C054934601

Digitized by Google

Digitized by Google